



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

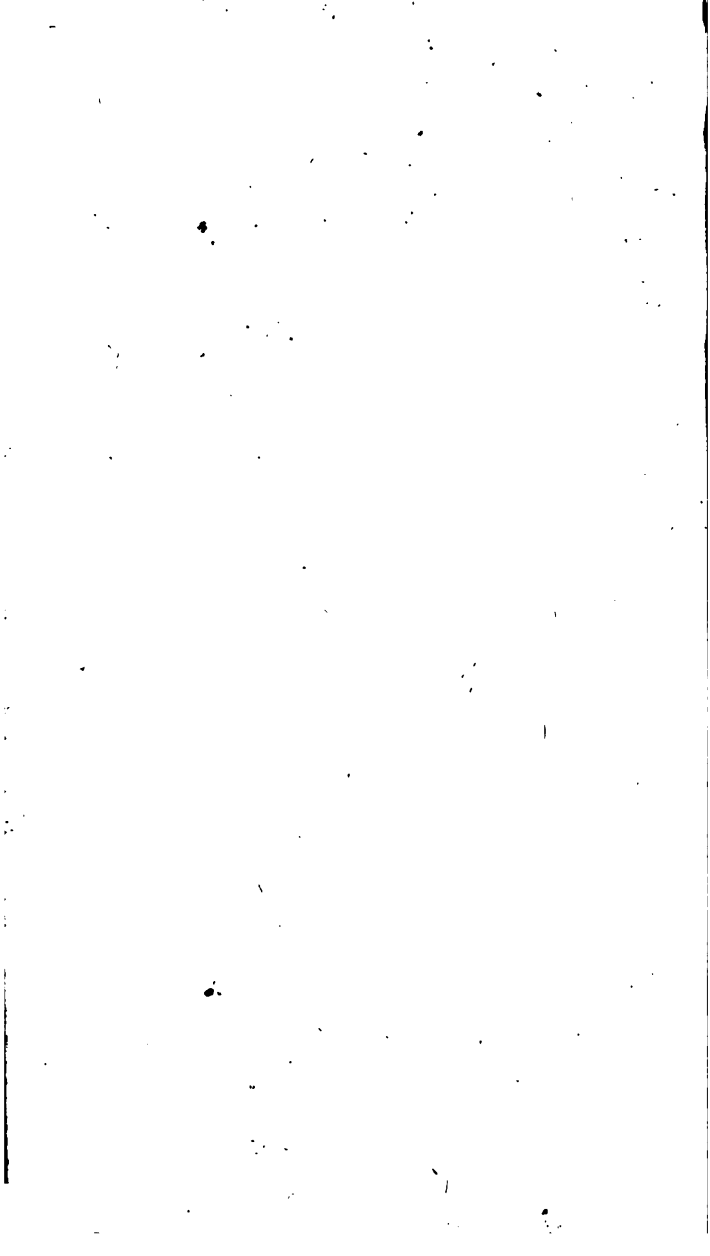
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Vet. Fr. II B. 1300





LE PAYSAN
PERVERTI,

ou

LES DANGERS
DE LA VILLE;

*HISTOIRE récente, mise au jour
d'après les véritables LETTRES
des Personages.*

Par N. E. RÉTIF DE LA BRETONNE.

*Tome Troisième.
Cinquième Partie.*



Imprimé À LA HAIE.

Et se trouve à PARIS,

Chez les Libraires indiqués au frontispice de la
I Partie.

M. DCC. LXXVI.





LE PAYSAN

P E R V E R T I ,

O U L E S

DANGERS DE LA VILLE ;

*HISTOIRE récente , mise au jour
d'après les véritables LETTRES
des Personages.*

CINQUIÈME PARTIE.

CENT-VINGTDEUXIÈME LETTRE.

EDMOND , à GAUDET.

[Malgré sa corruption , il éprouve encore des remords : mais les Femmes sont plus extrêmes, notre malheureuse Sœur n'en connaît plus , & les détruit dans Edmond.]

DNFIN je suis heureux..... Ah ! mon chère Mentor ! j'ai hésité à t'en faire part.. Mais ce n'est qu'une demi-félicité lorsqu'un Ami sincère ignore nos plaisirs. Je suis heureux.. & dans cet instant même je ne suis pas content.....

Tome III.

A 2

4 LE PAYSAN PÉRVERTI,

Taisez-vous, chimères de mon imagination; vœux préjugés, disparaissent pour jamais; ou laissez-moi du moins quelques instans d'une joie pure. Qui, moi ! j'ai possédé... Est-ce bien toi, Edmond ? & quand dans ton village, tu conduisais le troupeau de la maison paternelle, te serais-tu attendu au degré de gloire où l'adorable Marquise t'a fait monter ?
.....

J'ai tantôt quitté la plume; mes efforts pour m'exagérer mon bonheur sont inutiles; il devient un fardeau qui m'accable. En quel état me voilà réduit ! Ah ! dans mes jeunes années, qui m'aurait dit : — Tu corrompras la Femme d'un autre, & tu prostitueras ta Sœur à ce même Homme dont tu auras corrompu la Femme ! ta propre Sœur ! Ursule ! cette aimable, cette innocente Ursule, dont les jeux enfantins font aujourd'hui tant de plaisir à ta Mere — ! Hélas ! si je m'étais alors tracé l'idée du bonheur, ne l'aurais-je pas fondé sur l'honnêteté ? je me serais peint une union légitime avec une Fille aimable & vertueuse... Non, je ne suis pas heureux ! non, je ne le suis pas ! Ah Gaudet ! d'Arras & toi, vous m'avez perdu ! ..
.....

Encore une interruption : mais elle est plus heureuse que la première. L'horri-

V.^{me} P A R T I E.

ble bourasque est en fin dissipée ; & c'est Ursule qui m'a rendu tranquille. Quelle opinion auras-tu de ton Prosélyte, si une simple Fillète a plus de philosophie & de force-d'esprit que lui ? Ma Sœur vient de me faire sentir, que ce que nous nommons HONNEUR, VERTU, n'est pas dans le fait ce qui les constitue réellement... J'ai cru t'entendre toi-même : aussi te fait-elle honneur de toute sa doctrine. J'ai observé que deux sortes de Gens réussissent à-merveilles auprès des Femmes, ceux qui veulent en faire des Béates, & ceux qui cherchent à les rendre esprits-forts. Il faut donc suivre la route que tu m'as ouverte ; Mais pardonne mes fréquens retours aux préjugés de l'éducation. Ils prennent quelquefois tant d'empire sur moi ; il reviennent avec tant de furie, que je suis obligé de leur céder. Je ne te déguise rien ; je veux te rendre spectateur de mes combats & de ma victoire. Pour que rien ne manque à ma confiance, je t'avouerai qu'il me semble que je deviens fat depuis mon bonheur. Je me suis déjà surpris à me donner certains airs avec mes Egais : fais-je mal ? ou si je dois commencer à prendre cette élévation de manières & de ton, qui nous impose, même dans ceux que nous méprisons ?

CXXIII,ME. Réponse.

[Gaudet fait la Peinture des Petits-Maîtres.]

MON pauvre Edmond ! la situation où je te vois , est bien scabreuse , comme je te l'ai déjà fait entendre : non-content des peines ordinaires , tu t'en forges qui ne sont qu'à toi : allons-donc , du courage ! Tu es au moment de jouir , & tu réfléchis , ou plutôt tu raffotes ! Si je n'avais pas pitié de toi , je te ferais essuyer le perfiffage le plus amer. Mais non. Je vais répondre sensément à la partie raisonnable de ta Lettre.

J'entrevois que tu es quasi prêt à devenir Petitmaître , & à te ranger dans cette classe ridicule , mille fois moins avilie qu'elle n'est méprisable. Mon Ami , il y a de trois sortes de Petitsmaîtres en Europe : nos FARAUDS du bas étage , les FATS de qualité , & les Petits-Maîtres Anglais , dont la secte commence à passer en France. Les Farauds sont des Grivois la plupart sans cervelle ; qui font consister tout le mérite dans une sorte de propriété affectée. Les Fats , outre l'afféterie & le goût d'une ridicule magnificence , ont de plus tous les autres défauts qui constituent le Sor achevé : Bonne opinion d'eux-mêmes ex-

clusivement , présomption , indiscretion , hardiesse , arrogance , insolence ; futilité , bavardage , impudence , fanfaronade , lâcheté , jactance , dureté , égoïsme , &c. , &c. Ils manquent de bon-sens , de pudeur , de droiture , de véracité , d'honnêteté ; Ils ne connaissent ni la piété filiale , ni l'amour , ni l'amitié : s'ils jouissent , c'est sans sentir , & par ostentation. Le Petitmaître Anglais (dont quelques prétendus Philosophistes commencent à prendre le ridicule) est une sorte de Quaker grossier ; plutôt brutal que franc , plus mal-propre que simple ; un vrai cynique. Ces Hommes affectent d'outrer toutes les vertus , sans en pratiquer une seule ; ils sont humains par ostentation , durs par goût ; ils mettent toute leur morale dans un habit de gros drap , de gros bas , de gros souliers , un gros chapeau , un bâton noué , une perruque brune , & beaucoup de brusquerie. Voi , mon Ami , si tu veux ressembler à ces Etres-là.

Mais non ; ton caractère s'y oppose ; & je m'en raporte à ta constitution plutôt qu'à ta vertu. Cependant je ne desaproverai pas que tu mettes un peu plus de dignité dans tes manières ; mais qu'elle soit affectueuse , & non pas protectueuse avec tes Egaux.

LE PAYSAN PERVERTI ,

Je suis flaté que tu prennes mes avis , & je te les donnerai toujours avec la plus grande satisfaction. Adieu.

CXXIV. ME

La Marquise DE... , à EDMOND.

[Hauteur d'une Femme vicieuse avec son Inférieur & son Complice qu'elle veut tromper.]

ENFANT que vous êtes , de la jalousie ! Etes-vous fou ? Eh ! mon chér , quel intérêt aurais-je à vous tromper ? qui m'attache donc à vous ? Mon goût , ce me semble ? Et si mon goût cessait... Allez , vous êtes trop heureux que je sois plus raisonnable que vous. Venez ce soir , entendez-vous ? je le veux. [Non signée.]

CXXV. ME

même jour
que la précédente

EDMOND , à GAUDET ,

(La mauvaise-conduite d'un Mari , occasionne les désordres de sa Femme. Edmond se perd de plus-en-plus.)

VA , mon Ami , je ne deviendrai pas fat , & la Marquise fait y mettre ordre. Je viens de faire une découverte fâcheuse : elle me donne un Aide ; car je ne saurais dire un Rival : c'est un grand Coquin , de la plus valureuse apparence. J'entrerais ce matin , suivant mon privilège , dans

l'appartement de la Marquise : c'était à l'heure que j'ai coutume d'être chés mon Maître, & l'on ne m'attendait guères : j'ouvre sans bruit avec la clé que je tiens de mon Infidelle ; j'avance sur la pointe du piéd jusqu'à la porte de son boudoir , & je m'aperçois... qu'elle qu'elle n'y est pas seule. J'hésite sur ce que je dois faire ; & me détermine enfin à me placer dans un cabinet , où , crainte de surprise , je me suis mis en disposition de dessiner. C'est de-là que j'ai vu sortir le grand Drôle. Je ne saurais dire combien j'ai été peiné. Cependant j'ai su me contraindre , tant que la Marquise a été à-portée de voir ou d'entendre ce qui se passerait : mais dès que le Maudit a été dans le petit escalier qui conduit au jardin , je l'ai suivi précipitamment ; & dans la fureur que m'a inspiré son air de trionfe , je lui ai coupé le visage , en le menaçant de le percer , s'il ôsait jeter un cri. Un Coupable attaqué , se craint toujours découvert : il s'est jeté à mes genoux , en me demandant la vie , & en me conjurant de ne le déceler à son Maître que lorsqu'il serait évadé. Je l'ai laissé-là , & me suis rendu tout ensanglanté auprès de la Marquise. En me voyant , elle a pris un air... ah ! que de scélératesse !... un air d'intérêt , de tendre inquiétude : elle s'est pré-

cipitée dans mes bras ; elle m'a demandé , en me caressant , *Avec qui donc je venais de me battre ?* — C'est un Faquin que vos bontés rendent insolent que je viens de châtier , madame. — *Mes bontés !*... L'explication en est restée-là , parce qu'on est venu annoncer à la Marquise la visite de la Comtesse sa Mère. Je me suis retiré. Une heure après mon départ , j'ai reçu deux mots de la Marquise (1) ; elle m'ordonnait de revenir. Juge si j'y étais disposé ! Mais ma Sœur avait vu le Messager ; elle est venue comme je tenais encore le Billet & la lu malgré moi. Ah ! mon ami , comme les Femmes se soutiennent en certaines choses ! Ursule ne m'a pas laissé un instant de tranquillité , que je n'aye eu fait une Réponse à sa fantaisie. Mon imagination se refusait ; elle me l'a dictée.

*N*E voyez dans ce que j'ai fait tantôt , Madame , que la crainte extrême que la crainte extrême que j'ai de perdre votre cœur : c'est mon bien le plus précieux , & si je n'en étais pas jaloux , je n'en serais pas digne. J'obéirai à vos ordres ; & je vous avouerai , Madame , que j'en avais besoin : ce n'est qu'à vos pieds que je pour-

(1) C'est la Lettre qu'on vient de lire.

rai recouvrer la tranquillité que j'ai perdue. J'ose le dire, Madame, si je vous ai déplu par les excès auxquels je me suis porté, vous êtes injuste, & ne connaissez pas combien est parfaitement à vous, Madame, Le plus humble de vos Esclaves.

De vos Esclaves ! Et pourquoi ce mot me révolte-t-il ? Ma Sœur a raison : si je n'étais pas *le plus vil des Esclaves*, me dégraderais-je, m'avilerais-je jusqu'à dissimuler les infidélités d'une Maîtresse ! Madelon était de ce caractère : mais quelle différence dans ma conduite & dans le genre de notre liaison ! Est-ce donc parce que celle-ci est marquise ? Mais que m'importe à moi ? D'ailleurs une Femme qui succombe, fût-ce avec son Laquais, se met toujours audeffous de l'Homme à qui elle cède.

En conséquence de cette belle Réponse, il a fallu se rendre le soir aux ordres de la Maîtresse de *Champagne*. Je l'ai trouvée sous une mise délicieuse ; on ne vit jamais rien d'aussi voluptueux : & sa gorge... ah Gaudet qu'on est faible, quand on idolâtre tout cela !... Malgré le Billet que ma main seule avait tracé, j'étais venu dans le dessein de faire des reproches sanglans : eh-bien, séduit, ébloui, enchanté, ... enforcé plutôt, je n'ai fait que de ten-

11 LE PAYSAN PERVERTI,

dres plaintes, qui ont amené une explication. La Marquise m'a juré que je possédais seul son cœur. — Mais. . (& ce *mais-là*, j'ai cru qu'il n'amènerait rien, car on l'a répété cinq à six fois, sans rien ajouter avec; enfin on a poursuivi:) Mais on ne s'est pas faite soi-même—... Autre réticence, qui n'a fini que par une dizaine de baisers, pendant lesquels on balbuciait: — Vous voyez bien que je vous confie tout.. composons.. Si vous me haïssez, je ne voudrais plus vivre.. vous êtes nécessaire à mon bonheur.. Ah! pourquoi, pourquoi celui qui a les prémices de mon cœur, n'est-il pas... Seriez-vous donc de ces Hommes, qui prennent garde à tout, & qui sont jaloux d'un plaisir matériel qu'ils n'ont pas procuré?... Remettez-vous, & ne devenez pas le tiran d'une Femme qui vous adore—. Il a bien fallu se rendre, & je présume que c'est le conseil que tu m'aurais donné.

Un mot de ma Sœur: je crains en vérité qu'elle réalise ce que tu as dit de la belle Cassandre: je l'observe soigneusement; &... faut-il l'avouer? il est presque sûr que l'Acteur, le Chanteur, le Danseur en ont tout obtenu. J'ai hasardé des reproches: & l'on s'est excusée de manière à me faire craindre que bientôt on ne s'excusera plus.

Je crains que la Marquise & elle s'entendent : Ursule m'a dit ce que la Première n'a fait que me laisser entrevoir ; elle s'est défendue sur son tempérament , & sur ce qu'elle n'aime pas le Marquis , qu'elle n'a écouté que par conplaisance pour moi... Ah ! voilà le mot cruel auquel je ne m'accoutumerai jamais !... Ecris-lui : tu vois ce que je desire d'elle ; je n'ai plus d'espoir que dans tes prudens avis.

C X X V I . M E

GAUDET, à URSUE.

[Conseils abominables d'un Corrupteur.]

QU'EST-CE-DONC , Mignone ? j'apprens que non-seulement vous suivez mes conseils , mais que vous les outrez : Prenez-y garde , belle Ursule ! vos attraits sont de tendre fleurs , qu'un soufle peut ternir , & que l'usage , s'il est trop fréquent , peut anéantir : une Belle doit ressembler à la sensitive , qui se contracte , dès qu'on la touche , N'accordez de nuits à personne , elles sont faites pour dormir , & rafraîchir vos apas. En tout autre temps , que les plaisirs soient modérés ; sous peine , de par-Vénus , d'être laide de bonne-heure. Redoutez ces baisers ,

*Basia blandas imitata Columbas.*du bon *Martial* , vous savez bien ? votre

14 LE PAYTAN PERVERTI,
bouche mignone & vos lèvres apétissantes ont un vermillon délicat; c'est la fleur de la beauté, qu'il faut soigneusement garantir. Pour tout ce que je vais dire, liberté.

Ecrivez des douceurs; on se forme l'esprit en l'exerçant: ayez toutes les complaisances qui ne nuisent point aux charmes; causez, chantez, faites briller vos talens, laissez-vous adorer, & ne négligez rien pour être adorable: donnez votre portrait; & même si quelqu'un vous demande ce qu'un Grand-homme a souhaité naguères de la plus jolie Duchesse de France (1), ne l'éconduisez pas, tout cela ne nuit à rien, & fait des Amis.

Je me meurs d'envie d'être à Paris....
(Je suis obligé de supprimer ce qui suivait dans l'Originale, qui est par-trop indécente.)
Voyez la célèbre, l'illustre Ninon, ce modèle que je vous ai donné à suivre, préférer à la froide & triste vertu, un libertinage agréable & raisonné, qui rendit ses Amans les plus heureux des hommes.

Parlons de votre Frère, ce pauvre Garçon qui me fait quelquefois envie, & plus souvent pitié. J'apprens à l'instant par une Lettre de Laurète, qu'il vient dui faire-faire une éclipse à la fidélité qu'elle me doit

(1) M. DE-V** fit demander à cette Dame, & obtint qu'elle lui envoyât une de ses mules. [Note de l'Éditeur].

(ce sont ses termes). Je lui pardonne, en vérité ! mais convenez qu'il mérite un peu que je me venge en vous aimant, jolie Frigone ? Adieu.

P. S. Ah ! j'oubliais... Soignez votre teint , mais pour la fraîcheur seulement , point de rouge ni de blanc , point de pomades ; du repos , quelques bains froids ; laissez le tabac aux Bénédictins ; si vous y étiez habituée , il faudrait vous en priver , ou vous contenter d'en respirer l'odeur à l'ouverture de la boîte.

C X X V I I . M E

EDMOND , à GAUDET.

[Il fait des reproches à son Corrupteur ; car les Vicieus ne se peuvent aprocher sans se blesser.]

TON prompt départ te dérobe à mes justes plaintes. Je m'étais attendu que tes conseils retiendraient Ursule dans les bornes de la décence ; tout le contraire est arrivé, on la reconnoît plus : toutes tes leçons n'ont eu d'autre effet que de te procurer des plaisirs... que notre amitié devait t'interdire. Si Laurète & moi , nous t'avons fait une injure , ce fut l'ivresse d'un moment , & tu devais me la pardonner. Je suis réellement desespéré de l'inconduite d'Ursule : le Marquis vient de se voir forcé

16 *LE PAYSAN PERVERTI*,
de l'abandonner ; elle l'a jeté dans d'horribles dépenses, dont elle ne profitait pas. Je lui ai fait mes représentations là-dessus ; mais, sans une prompte fuite, j'aurais me préparer d'éternels repentirs.

Il semble que tout se réunisse pour m'accâbler : la Marquise a rompu avec moi ; & la raison, c'est que je l'ai surprise dans une nouvelle infidélité, par le moyen d'une Femme-de-chambre qui m'est dévouée. Je ne suis pas d'avis de me venger comme elle me défiait de le faire, en l'occupant seul autant que tous mes Rivaux ensemble. Ah ! pourquoi me suis-je interdit à moi-même le pouvoir d'être à l'aimable Fanchète ! Je me jeterais dans ses bras ; elle me consolerait de la perte que je fais, & des écarts de ma Sœur ; elle me garantirait d'un écueil plus dangereux.. que tous ceux où j'ai donnés.

CCXXVIII. ME

EDMOND, à Madame PARANGON.

[L'âbîme où il voit sa Sœur le fait trembler.]

S'IL vous reste quelque amitié pour ma Sœur ; madame, venez à son secours. Je ne vous cache pas qu'il est bien tard : mais, n'en accusez pas la corruption de son cœur ; un Misérable qui se plonge à tout-moment

moment dans les plus honteux desordres, que le remords poursuit & déchire, son Frère l'a égarée par ses exemples.. Je n'ose en dire davantage.. Oh ! que je suis malheureux!.. Ne differez pas, madame; Ursule se perd... hélas! elle est perdue.

CXXIX.^{ME}

URSULE, à GAUDET.

[O Dieu! ce que peut la corruption des Villes l'air serait souillé, si on lisait tout tout-haut cette Lettre.]

Vous avez raison de le dire; mon Frère est un faible courage; il n'est pas de ces âmes dégagées qui s'élançant au delà des préjugés, bravent les erreurs communes: Je crois même que sans son impétueux penchant au plaisir, il n'aurait pas encore fait le premier pas vers le bel usage. Il faut que je vous conte une espièglerie que je lui fis l'autre jour. Il me prêchait. Je l'écoutai longtemps: ma patience l'encourage; il continue. Je me lève, & vais l'embrasser: mes caresses le dérident. Il me vient une idée.. folle, quel envie d'humilier le Prêcheur me fit suivre.....

(Pierre R** lui-même laisse ici une lacune assez considérable: il est à présumer que ce qu'il a retranché ne pouvait pas être mis utilement sous les yeux de sa Famille.) Qu'Edmond me

18: LE PAYSAN PERVERTI ;

rite bien d'être la folie des Femmes ! En-
vérité. sa prude Cousine n'est pas de mau-
vais goût , & je crois que la Commère
ne serait pas fâchée d'avoir encore des
pleurs à verser , & une pénitence à faire...

*(Lacune qu'est obligé de laisser l'Editeur, & où
il est question de la maniere de vivre de Madame
Parangon, depuis sa faute involontaire avec son
Cousin : tous les principes d'honneur, de religion
& de vertu y sont ridiculisés de la manière la
plus condamnable: elle raille aussi la timidité de
son Frère, après un crime que nous n'osons pas
même laisser entrevoir.)*

Nos amusemens n'ont plus rien de pi-
quant depuis votre absence. Recevoir un
Amant ; l'entendre soupirer ; accepter ses
présens ; l'en payer ensuite , & les dé-
penser , voilà ma vie. Point de diversité ,
rous disent & font la même chose. Hier
mon Maître-à-danser m'amena l'Ambas-
sadeur de *** , un Vieillard noir & dé-
charné ; je l'ai mal reçu : le soir , on
m'a apporté de sa part pour dix - mille
écus de bijoux ; il a bien falu passer la
nuit avec ce Magot-là. Jamais je n'ai
été si tourmentée , & la scène a fini par
une incongruité...*(lacune de quelques lignes.)*

Je ne veux plus de ces Italiens.

Savez-vous qu'on me menace de l'ar-
rivée de la belle & sensible Parangon : la
petite bégueule de Banchète vint l'autre

jour me voir (sans-doute par l'ordre de sa Sœur); j'eus soin que tout fût comme il convenait à ses yeux. Cependant elle me regardait avec un attendrissement si mauffade !... Mais , dis-moi donc ? était-ce-là mon air , quand j'avais de la vertu ? Si cela est , je t'ai bien des obligations de m'avoir débarrassée de toutes mes chimères : comme cela gâte une jolie figure !... Envérité , je voudrais que mon Frère eût mit la Petite , dans le cas où s'est trouvée sa *vertueuse* Sœur.

Reviens à temps , mon cher Epicure pour contreminer la prude Cousine auprès de mon Frère : pour moi , je suis à l'épreuve de la bombe.. Une chose surtout qu'il ne faut pas oublier , c'est de te servir de D'Arras , pour tourner à ta guise l'esprit de mes Parents : je les crains encore. Adieu , &c.

P. S. Si ma dépense n'était pas excessive , je t'aurais chargé d'un présent pour ma Famille ; mais ce sera pour une autre fois :

C X X X .^{me} Réponse.

[La corruption d'Ursule étonne son Corrupteur.]

TES vues sont remplies , ma charrre : D'Arras a fait des merveilles , & les Bonnes gens sont empâimés ; ils te craignent

au moins une Vestale : j'ai fait plus, ton *post scriptum* a été suivi ; je ne t'en parlerais pas, s'il n'avait fallu combattre & vaincre le Frère aîné. — *Un présent ! est-elle digne de nous le faire* — ? Tu reconnais là le Personage. En tout cas & à tout événement, il te faut le *privilege* des Surnuméraires de l'Opéra. Autre scène : quand d'Arras a été de retour, & que je ne lui ai plus rien caché, il s'est mis à pleurer comme un veau sur son chère Edmond ; si voulait partir, & j'ai eu toutes les peines du monde à le remettre. Si la convenance exigeait que le Moine parlât pour toi, l'amitié me faisait une loi de justifier ton Frère : j'ai tâché de réaliser dans l'imagination de vos Parents, ce que je prétens effectuer bientôt pour lui : ce n'est pas les tromper, c'est les servir à leur goût & les rendre heureux. Le bonheur n'est-il pas une illusion ? tu le fais trop, toi qui les dispenses si souvent ! Ne vas pas craindre qu'Edmond les détrompe : le pauvre Garçon ! Il ressemble à ces Gourmands qui vont toujours prêchant l'abstinence, gorgés qu'ils sont des plus friands morceaux : il aime le vice, & sa laideur même lui paraît une laideur aimable, plus provocante que la beauté froide de la vertu. L'espéglerie, comme

tu la nommes, est un excellent coup-de-filet ; nous le tiendrons par-là plus que tu ne penses... Ecoute donc, Friponne & mais fais-tu que tu as furieusement secoué le préjugé ! Pourtant cela te va, & je t'admire de-plus en-plus... Mais tremblé ! on t'a dit vrai ; la jolie Cousine part ; je le savais, & je la suis. Qu'il serait héroïque de la convertir ! hem, mignone & Edmond y pourrait quelque chose... A propos de lui, je viens de recevoir une de ses lettres, que je suis bien sûr qu'il ne t'aura pas montrée.

LETTRE D'EDMOND, à GAUDET.

EN VÉRITÉ je ne sais ce que je suis ni ce que je veux, depuis quelques jours. Ce n'est pas de l'amour que j'éprouve ; des desirs impétueux, effrénés, suffoquans ne font pas de l'amour : Je ne suis point jaloux ; le sentiment desordonné qui m'anime se fortifie en voyant mes Rivaux, & mes desirs vont alors jusqu'à la frénésie. Ses mouvemens, son geste, le son de sa voix, le bruit de sa marche me mettent hors de moi ; je ne pense plus qu'à elle ; je ne suis occupé que de la perfection de ses appas, & ses bonnes Amies ne reçoivent que l'extérieur de mon hommage ; en les possédant, je ne vois que le voluptueux Objet qui m'a trop plu. Ah ! mon cœur est abso-

22. LE PAYSAN PERVERTI,

lument gâté, corrompu ; je le reconnais ; je me déteste, & ne voudrais pas guérir de mon mal !... Je le vois, malgré l'obstacle que tu fais, il faut m'attacher à Fanchète ; oui, il faut n'aimer que cette Fille charmante, image parfaite de son adorable Sœur, & vertueuse comme elle. Hier, désespéré de ce que je sens, j'osai lui montrer toute l'ardeur, que je venais, il est vrai, de puiser ailleurs : je voyais dans ses yeus qu'elle était attendrie, ... dans ces yeus si beaux & si doux, où se peint tant de candeur ! — Vous vous perdez (me dit-elle) Edmond, je le sais, vous vous perdez ; Ursule se perd aussi ; je l'ai bien vu l'autre jour ! je n'irai plus chés elle : mais je n'ai rien dit à ma Tante. Moi qui suis la plus jeune, je vois vos égaremens, & ils me font horreur ; & vous sans-doute vous ne les voyez pas ? Qui vous a donc fasciné la vue ! ô mes Amis ! qui vous l'a donc fascinée à tous deux--? Ces mots prononcées du ton le plus touchant, ces mots ont été jusqu'à mon cœur ; l'Objet coupable s'en est effacé ; l'aimable Fanchète y a régné en Souverain. Transporté de joie de cet heureux changement, je me suis mis aux genoux de ma jeune Divinité... Mais bientôt, par un effet de ma malheureuse habitude, j'ai été audacieux. Fanchète m'a repoussé de cet air de supériorité que donne une âme tranquile, que les passions fou-

gueuses n'ont point encore agitée. J'ai eu l'audace de me plaindre. — Ecrivez à ma Sœur (m'a-t-elle dit) qu'elle fasse notre mariage ; malgré les risques , je vous donne mon aveu , & c'est je crois tout ce que je puis & dois accorder. — Ma Cousine est sur-le-point d'arriver ; il faudra qu'elle sacrifie ses scrupules. Ne me donne pas tes conseils ; je n'en veux point ici : le précipice est sous mes pas , & j'ai déjà le corps demi-panché dans l'abîme. Je t'avertis que je me cache de ma Sœur ; après mon mariage , ma Femme , ni... moi peut-être... ne devons plus la voir.

Tu ne saurais croire combien le trouble de mon cœur nuit à mes progrès. Je n'ai rien fait depuis six mois dont je sois content, à l'exception d'un tableau de la Madeleine , qui était destiné pour l'Eglise des Religieuses V... de D... C'est M.^m Parangon éplorée , & telle que je l'ai vue le jour terrible que tu fais , qui m'a servi de modèle. Ah ! qu'elle est belle ! Je ne puis me séparer de cet ouvrage de mes mains. A chaque instant , je quitte tout , pour l'admirer... Qu'ai-je dit , l'ouvrage de mes mains ! C'est à Colète C... rendue inférieurement à elle-même , qu'il doit tous son mérite , & ma main , ma main , servil instrument , était conduite , animée par cette Femme divine... Ah ! pourquoi : pourquoi est-elle engagée !... pourquoi est-elle !... Mais la vertu fait partie de son

24 LE PAYSAN PERVERSI,
existence ; elle cesserait d'être elle-même ;
se elle cessait d'être vorueuse.

J'ai reçu ta vingt-cinquième figure :
c'est un chef d'œuvre. PANNICHS est par-
faite , & le jeune Ami d'ENGOLPE a
encore plus d'expression. Fattens avec im-
patience celle des Enfans de PHILUMENES
ton Corax sur-tout m'a paru supérieu-
rement dessinè.

Je reviens à mes peines : je ne vois que
Fanchète , qui puisse les finir ! Ma Sœur , ...
oh ! ma Sœur ! ... Il faut m'en séparer ... Mais
l'abandonerai-je à elle-même ? Non , sans-
doute , & je vais tout employer pour ré-
parer le mal que j'ai fait.

Voilà ton charmant Frère ! Empêchons
un mariage , qui le rendrait trop rai-
sonable , & par conséquent aussi mal-
heureux qu'incommode aux autres. Tu
connais son faible , Poupone ; retiens l'oi-
seau prêt à s'échaper en lui faisant aimer
sa cage. Je conçois que pour le guérir
de la *matrimomanie* (à laquelle il a tou-
jours été fort sujet) il faudrait qu'il sou-
mît sa Fanchète : c'est dommage qu'elle ne
veuille plus te voir ! il y aurait eu moyen
d'amolir ce petit cœur de rocher.

(On supprime le reste de cette Lettre, où le Corrup-
teur vante la lubricité de l'infortunée Ursule, son-
nant dans la débaûche, & lui demande de qui elle
tient l'expression de sa voluptueuse sensibilité?)

C X X X I. *me* Replique.

[Voici encore le langage d'une Abandonnée.]

JE viens de remporter sur Edmond une victoire complète : non , il n'épousera pas sa petite Bégueule, sois-en sûr ; la pauvre Enfant, avec son adraite innocence & sa fine candeur, ne s'en emparera pas : sa moins *vertueuse* que *faible* Sœur, ne sera plus exposée à des viols volontaires, dont la crainte d'un-peu d'inceste ne la garantirait plus : c'est moi, Fille déjà perdue, qui veux me charger de toute l'iniquité.

(*C'est avec peine que nous nous trouvons obligés de supprimer ici des détails que Pierre R** avait cru devoir laisser ; mais quelques-uns sont de nature à ne pouvoir pas même être indiqués : Ursule donne ensuite la liste des Hommes auxquels elle s'est abandonnée, en louant ou blâmant chacun d'eux d'une manière très-obscène : elle continue par le tableau de sa conduite avec un Jeune-homme de quatorze ans qu'elle a débauché. Elle dit, en parlant du plus coupable de ses Complices :*) Il s'est écrié,

-Ah ! ma divine-!. Mais je sais que vous ne nous apelez divines, que lorsque vous voulez nous rendre très-humaines.

Conviens que je mène une heureuse vie, depuis que mon Prêcheur a la bouche close, & que pour prévenir tout accident, il m'a fait, suivant ton avis, *encataloguer* au Magasin de la rue Saint-

nicaise : (je t'avouerai qu'il y a eu un préalable fort disgracieux, c'est qu'il a fallu faire preuve d'intrépidité, en passant la nuit avec un Squélète... c'est-à-dire avec un de M.^{rs} les Directeurs). Je veux consacrer tous mes instans à la volupté. Que m'importe à moi que la mort vienne lorsque l'âge aura détruit mes charmes ! Mais à-présent, elle me causerait un vrai chagrin ; je vois de si belles années encore !

J'apprens que la belle Parangon est arrivée... A-propos d'elle ; ne m'as-tu pas demandé de qui je tenais mes... tu fais bien ? D'elle, mon chère : ses caresses d'amitié sont comme celles de l'amour, Juge de la Donzelle ! En vérité, vous devriez l'avoir déjà mise à mon niveau ; ce serait la plus aimable *Femme-du-monde*, si elle était aussi libertine qu'elle y a de dispositions. Adieu.

P. S. N'ég'ret n'a-t-il pas voulu... ? Ce caprice-là ne me prendra jamais.

Je viens aussi d'éconduire l'Italien dont je t'ai parlé, avec le dernier mépris. Un de mes Amis m'en a fait *assez*, & m'a dit que la vengeance de ces Gens-là était dangereuse. Eh ! que me fera-t-il ?

Arrive donc, mon chère ! tiens, voilà une Lettre que je viens d'escamoter ; Edmond, s'il l'a jamais, ne la verra qu'après nous.

LETTRE de M.^{mo} PARANGON, à EDMOND.

J. ARRIVAI hier assés tard, mon Cousin. En apercevant cette grande Ville, mon cœur s'est serré : je me suis écriée : -- Tu ne me rendras pas mon Amie, tu ne me la rendras pas telle que je l'ai amenée-!.... Toute la nuit, j'ai ressenti les plus cruelles angoisses : en vous écrivant, des larmes involontaires inondent mon papier..... Ah! mon Ursule est donc perdue!... & son Frère... Infortunés, eux & moi!... Des abîmes à chaque pas, & ne savoir où poser le piéd!... Vous vous êtes accusé, Edmond! Ah! c'est moi qui suis la seule coupable; c'est moi qui l'ai conduite ici; & le Ciel punit mes fautes sur une t'ête innocente!.... Ursule dans le desordre! elle! Non, c'est un songe : mon Amie ne peut aimer que la vertu.

Je vous verrai tantôt. Mon Cousin, si vous n'eussiez pas abusé du panchant si flatteur pour celui qui l'inspire, je pourrais prêter l'oreille à ce qu'on vient de me faire entendre, & suivre mon premier plan, au sujet de ma Sœur: mais (& je vous en préviens avant notre entrevue) il ne faut plus y penser.

Vous avez sans-doute appris l'accident arrivé à M. Parangon ? une infirmité dangereuse, que les Médecins nomment ischurie, le met à deux doigts du tombeau.... Je le plains, & le regretterai. A tantôt : vous me conduirez chés Ursule : mais que je n'y voye pas votre Gaudet.

CXXXII. ME

Le Même à la Même.

[Gaudet fait le portrait de M.^{me} Parangon ; & puis il expose la doctrine d'un véritable Athée.]

JE suis à tes ordres, ma charmante : ton Laquais te dira par quel heureux hasard je l'ai rencontré, comme il portait ton paquet à la poste : mais avant que de te rendre visite, il falait prendre l'air du bureau, afin de ne pas trouver chés toi la belle M.^{me} Parangon. Je suis venu dans le coche avec cette incomparable Prude ; car elle l'est cent-fois plus que jamais, & je crains plus jolie encore que prude : elle a un air de mélancolie douce qui cadre on ne peut mieux avec sa figure, & va au cœur. Je n'ai pu obtenir d'être souffert dans la même cabane ; des Femmes ont eu seules cet avantage : cependant l'usage dans ces voitures, c'est qu'Hommes, Femmes, Soldats, Moines, Honnêtes-gens, Sacripands, Maîtres & Valets, tout soit pêle-mêle ; c'est une parfaite image des Saturnales des Anciens, & comme un avant-goût de la Capitale. J'ai cependant tâché d'amuser la belle Mélancolique dans les visites de jour : car pour la nuit, porte close ; je servais, je lisais, je conversais, je chantais, je folichonais, comme tu dis, mais non dans

le sens que tu le dis, Friponne; on ne m'a pas honoré d'un souris. C'est pourtant une Femme, & une Femme comme les autres, c'est-à-dire faible.... Mais elle ne l'est que pour Edmond. L'heureux Mortel!... Ne va pas inférer de là, jolie Friponne, qu'à mon avis m.^{me} Parangon te surpasse; elle t'égale tout-au-plus: mais cette douceur enchanteresse de ses regards; cette adorable pruderie qui lui va si bien! & puis cette pensée peut-être, qu'on ne peut la posséder, lui donnent une valeur bien au-dessus de son prix réel.

(Nous sommes obligés d'omettre entièrement la seconde partie de cette Lettre, où le Matérialiste Gaudet enseigne un Epicurisme corrompu, le Cynisme, & le Suicide: -- Nous avons au moins tout pouvoir sur notre corps, dit-il; c'est la seule souveraineté que les loix sociales n'aient pu nous ôter; parce que le Suicide est à leur égard dans le cas du Carnuléius de Tibère, ILLEUR A ÉCHAPÉ. Il s'efforce ensuite d'anéantir la différence du bien & du mal par des sophismes très-dangereux. Sur une objection qu'il se fait au nom d'Ursule, Si l'offense envers ses Parens, n'est pas un crime (c'est-à-dire un desordre moral) à leur égard, quand elle les afflige & qu'elle les rend malheureux ? il répond, (conformément à ce qu'on a déjà vu ailleurs:) -- Si tu veux être toujours innocente, comporte-toi de manière à leur dérober toujours la connaissance de ce qui peut leur déplaire: ce qu'ils ne savent pas, est nul pour eux --.



La M^{me} au M^{me}.

[La pauvre Malheureuse raconte une infamie ,
qui achève de montrer toute sa corruption.]

QUITTE tout au reçu de cette Lettre, pour te rendre auprès de moi. Je viens de voir le dénouement d'une aventure fort désagréable: elle durait depuis huit jours, & je la cachais à tout le monde: sa malheureuse catastrophe m'oblige à te la révéler, pour te demander tes conseils.

Lundi de la semaine dernière, un Homme bien-mis, fort-bien tourné, sortant d'un brillant équipage, vint se présenter à ma porte. On l'introduisit. Il fait les plus honnêtes propositions: Dans ce moment, je me trouvais à l'étrait. Je dépense horriblement; j'ai déjà pris cinquante-mille écus sur mon fonds: on me vole un-peu; mais je commence à me blâser; tout m'ennuie, tout me déplaît; la diversité m'est nécessaire, & on me la fait payer chèrement. Pour revenir à l'Homme, ses offres réparaient toutes mes pertes; je crus devoir saisir l'occasion aux cheveux: j'accepte. En-conséquence, je me dérobe aux Incomodes. Le Galant veut m'avoir dans une petite-maison: j'en suis ravie; je me mets par-

là hors de la portée de la grande Parangon, & de mon Frère lui-même; on m'y conduir. je trouve qu'on la metblait dans le dernier-goût : rien de mieux entendu, ni de plus voluptueux. Les plaisirs y naiffaient sous mes pas, & je les rendais à mon Adorateur. Observe que lorsqu'on apportait quelque meuble nouveau, ou lorsque le Traiteur servait, je recevais tous les honneurs de Maitresse-de-maison; on ne s'adressait qu'à moi. Enfin après que le Scélérat qui mettait tout en jeu, a été las de la Comédie, mon Galant n'a plus reparu.

Dès le second jour de son absence, & comme j'étais encore au lit, on est venu fondre sur la maison; le Tapissier, le Traiteur, le Bijoutier, l'Orfèvre, s'étaient donné le mot, pour me faire essuyer la plus cruelle avanie : je ne suis parvenue à faire cesser leurs insultes, qu'en payant au taux qu'ils ont voulu, l'argenterie, les présens reçus en bijoux, le loyer de la maison & des meubles, les dépenses-de-bouche, les gages des Valets postiches, du Concierge, & jusqu'au Jardinier. Je n'avais pas ménagé la bourse du Galant, depuis que cette intrigue durait; avec ce qu'on m'a volé ou excroqué, il m'en coûte dix-mille écus.

Mais ce-n'est pas tout : après que ces

Gens-là ont été retirés, une sorte de Laquais du Vieus Italien dont il a déjà été question dans deux de mes Lettres, est venu me proposer insolentement un écu. Furieuse de ce nouvel outrage, qui m'indiquait l'Auteur du desagrément que je venais d'éprouver, j'ai repoussé le Faquin. — Quoi donc! (m'a-t-il dit) est-ce que je ne vauz pas, Mignone, le Porteur-d'eau qui depuis huit jours — ... Je ne l'ai pas laissé achever sa grossière impertinence; je me suis faisie d'une épée qu'avait oubliée le Misérable dont on s'est servi pour me jouer, & j'en aurais percé l'Infame qui me bravait, s'il ne se fût éloigné. Ça été bien pis quand il a été forti; il n'est pas d'horreurs qu'il n'ait vomies sous mes fenêtres; & il a terminé cette cruelle scène, en introduisant jusques dans mon appartement, chargé de la bricole & de deux seaux, un Homme que j'ai reconnu pour celui qui la veille encore m'avait paru un Seigneur de la première distinction. Je suffoquais de douleur & de rage; je me suis évanouie. En revenant à moi, j'ai vu le Porteur-d'eau à mes genoux. — Malheureus! ne me touche pas (me suis-je écriée!) — Madame (a répondu cet Homme) je ne suis rentré chés vous, & je n'ai pris cette posture que malgré moi: Mais, me sera-t-il permis

de vous dire un mot pour ma défense ? — Parle (ai-je repris avec impatience) ; aussi-bien n'est-il peut-être pas en mon pouvoir de t'en empêcher. — Eh-bien , madame , le bonheur dont j'ai joui , & pour lequel je n'étais pas fait , m'élève l'âme : je vous adore , & j'ose vous le dire , mais je vous adore en esclave soumis à toutes vos volontés , quelles qu'elles soient (& ceci n'est plus du rôle qu'on m'a fait jouer , ajouta-t-il en regardant l'insolent Valet qui l'avait amené :) ordonnez , madame , de ma vie , ou de ma mort... Hélas ! je ne suis pas d'une condition bien relevée ; mais je ne suis pas non-plus sorti de si bas lieu que ces Gens-là l'ont pensé , & que mon extérieur l'annonçait : en restant dans mon Village , je n'aurais pas été le dernier du pays ; mon Père était... chéf de notre petite Jurisdiction ; deux de mes Frères sont Ecclésiastiques , & j'ai moi-même étudié... Mais le libertinage—... Frapée de la ressemblance de nos conditions , je l'ai interrompu : — Ce n'est pas ici le moment de me faire votre histoire : vous voyez ce Maudit ; (lui montrant le Laquais) je vous pardonne tout , si vous le faites à l'instant sauter par la fenêtre-. Ces mots n'étaient pas achevés , que j'ai vu l'impertinent Valet de l'infâme Italien sur le pavé de la

34 *LE PAYSAN PERVERTI,*
cour. Ses cris lamentables ne m'ont point émue; pour la première fois, j'ai trouvé mon cœur insensible à la pitié. L'Italien était lui-même caché dans la maison; il est accouru; il a osé pénétrer jusqu'à moi. A sa vue, j'ai repris mon épée, & fière Amazone, j'ai avancé sur lui, bien résolue de le percer. Il s'est mis en défense. Le Porteur-d'eau cependant me priait de lui céder mes armes, en m'assurant qu'il savait en faire usage, & qu'il voulait me prouver que son dévouement était sans réserve. En effet, il a fait reculer le Traître, que j'accablais d'injures. Sur ces entrefaites, *Tremoussée* ma femme-de-chambre est arrivée: c'est une vigoureuse Fille, comme tu fais; elle a sauté sur le Vieillard, qu'elle a desarmé; & sans perdre une minute, saisissant l'arme favorite de ses Pareilles, un manche-à-balai, elle la repassé de la bonne manière, & si comiquement, que j'en mourais de rire. J'ai commandé qu'on le liât; & *Tremoussée* l'a renversé par-terre: mais le Porteur-d'eau m'a fait des représentations que j'ai écoutées. De son côté, *Tremoussée* m'a dit que le Vieillard avait ses Gens tout-proche, & qu'il falait faire venir mes deux Laquais: elle a donné mes ordres à mon petit Noir, a fermé toutes les portes, & est revenue se mettre en fac-

tion dans ma chambre , l'épée nue à la main , & le terrible manche-à-balai sur l'épaule , en guise de mousqueton. J'ai pris ce moment pour ordonner au Porteur-deau de m'achever son Histoire.

—Une aventure galante , & qui eut des suites , avec une Fille que je n'aimais pas assés pour l'épouser , m'a fait quitter mon Village & ma Famille. Je suis venu à Paris , où je ne tardai pas à me trouver plongé dans la plus profonde misère. Plusieurs moyens se présentaient pour en sortir ; je les examinai tous les uns après les autres. Voler d'abord : mais il était si dangereux , que je ne m'y arrêtai pas. Escroquer me parut moins odieux & plus sûr. Cette réflexion me vint dans un Billard. Je m'étais aperçu que trois Quidams s'entendaient comme Larrons en foire ; l'un *jouait* très-petit jeu , l'autre *parlait* gros , le troisième *proposait contre* , sans jamais *tenir de pari*. Celui qui jouait , perdait , celui qui pariait , gagnait ; & celui qui ne faisait que du bruit , sacrait contre le Gânant , le soutenait de la *première-force* , & assurait qu'il devait *rendre six points*. Lorsque ces trois Héros cessèrent d'être Acteurs , je m'assis à-côté d'eux , & feignant de dormir , ce qu'annonçait la basse-continue d'un fort ronflement , je prêtais attentivement l'oreil-

36 LE PAYSAN PERVERTI,

le. J'en entendis assés pour être entièrement au-fait. Mes Droles fortirent ; je les suivis. — Mes Amis , leur dit-je , je vous connais , & vous ne me connaissez pas : choisissez de deux qualités, *Associés* ou *Ennemis* : je vous dénonce , ou vous seconde , c'est à votre choix. Leur réponse , fut de me faire signe de les suivre au cabaret. On m'y régala : j'eus un quart de profit sans le demander : il était plus considérable que je ne comptais ; ce qui me fit comprendre que je n'avais pas tout vu ; & j'eus rendez-vous pour le lendemain au Billard du V***. Les choses s'y passèrent avec un-peu plus de précautions que dans celui de la rue S.-A** où nous étions la veille ; mais la récolte fut assés bonne. Quatre autres Confrères nous joignirent au cabaret : ils étaient fort proprement vêtus , & dans le Billard je les avais pris pour de bons Bourgeois , qui venaient-là se délasser un moment. Nous partageames , & j'eus un huitième fort honnête. Je m'en retournai le plus content des Hommes , & croyant avoir trouvé la pierre-philosophale.

Mais aubout de huit jours , il arriva une étrange catastrophe. Nous agiotions mes trois premiers Associés & moi rue des M. G** ; un Cinquième de notre ordre que je n'avais pas encore vu , jouait ,

& trois autres excitaient les paris : la récolte grossissait à vue-d'œil , lorsqu'il se fit un mouvement dans la *Galerie* ; quelqu'un cria : *Messieurs , ne pariez pas ! la partie n'est pas bonne !* Nous tinmes un petit conseil seulement des yeux , dont le résultat fut qu'il falait décamper. Mais un de nous observa qu'une retraite si prompte ferait voir que nous prenions pour nous ce qui venait d'être dit. Nous restames pour notre malheur. Un quart-d'heure était à-peine écoulé , que la Garde arriva , fonça sur nous , & nous choisit tous les huit , comme si nous avions été désignés.

Nous fumes conduits en prison ; & de-là le Magistrat de la Police nous envoya faire trois mois de Séminaire au célèbre Château qui commande le Grand-Genilli. La misère que j'y éprouvai , me fit payer bien chère huit jours de bon-temps que l'escroquerie m'avait procurés. Cet inconvénient m'en dégoûta. Je repassai de-nouveau dans mon esprit les différens moyens de sortir de la misère. Le travail me paraissait bien le plus sûr ; mais qu'il est pénible , quand on ne fait rien faire ! J'avais remarqué plus d'une fois , que celui des Nôtres qui nous avait engagés à rester , avait bien été arrêté comme nous ; mais que nous ne l'avions pas revu depuis.

J'en demandai la raison à mes Camarades ? — C'est un Espion --, me dirent-ils. Ces deux mots furent un trait de lumière, que je ne tardai pas à mettre à profit.

Nous sortimes : & le premier usage que je fis de ma liberté, fut de me mettre à-même de nuire à celle des autres. Que ne puis-je vous détailler ici tout ce qui m'est arrivé dans ce nouvel état ! . . . *Mais ce sont lettres closes.* Qu'il vous suffise de savoir, madame, que je fis encore de mes tours ; & que les yeux de la Police, toujours ouverts sur les Coquins de mon espèce, éclairèrent toutes mes démarches : je fus arrêté, convaincu, jugé, foueté, marqué, envoyé aux galères ; j'en suis revenu, je me suis fait Porteur-d'eau, & plus souvent exécuteur des commissions hasardeuses du Public.

Je bénis mon destin de celle qu'on m'a donnée ici ; elle m'a rendu plus heureux qu'un Monarque, & m'a tellement enflé le courage, qu'il n'est rien de grand ou d'atroce que je n'exécute par vos ordres : ma vie, tout mon sang est à vous.

Mes Laquais sont arrivés, comme il achevait ces derniers mots. J'ai dit au Porteur-d'eau, ce Héros de ma façon, de porter le Vieux-singe dans un Fiacre, & à mes Gens de l'escorter. Mais à peine

étaient-ils dans la cour, que les Valets du vieux Traître, venus au secours de leur Camarade qui giffait par terre, se sont jetés sur eux ; & j'ai vu commencer un combat terrible, qui m'a extrêmement divertie ; sur-tout lorsque Trémouffée & mon petit Nègre s'en sont mêlés. A l'aspect de ma Femme-de-chambre, les poings déjà levés sont demeurés suspendus ; on lisait dans les yeux surpris des ribauds Italiens, que cette grosse Citrouille, dont les mâles apas sont encore apétifsans, leur inspirait le desir d'un autre genre de combat. Mais elle, qui voyait tenir à la gorge un grand Blondin son favori, a débuté par une douzaine de gourmandes. Le petit Nègre de son côté frappait comme un Sourd sur le dos de ceux qu'il voyait les plus empêchés. De ma fenêtre, j'excitais le courage de mes Gens, pour qu'il la victoire s'est enfin déclarée ; grâces sans doute à la crainte qu'ont eue les Valets Italiens, plus délicats que leur Maître, de blesser des apas succulents & rebondis de ma grosse Trémouffée. Mais ils ont enlevé le cadavre de leur Maître. J'en suis fâchée ; mon dessein était de pousser la vengeance, ce plaisir délicieux des cœurs ulcérés aussi loin qu'elle peut aller.

Je t'écris en attendant que mes Gens

40 LE PAYSAN PERVERTI,
se soient remis de leur fatigue, & soient
en état de paraître... Mais voici le Por-
teur-d'eau, je vais cacheter.

P. S. Mon Frere ignore tout.... Ah! Le
petit Nègre avait omis en rentrant de
meremettre une Lettre: je l'avais char-
gé de m'apporter celles qui seraient pour
moi ou pour Edmond, sur tout celles-ci.

LETTRE de M.^{me} PARANGON, à EDMOND.

*AVANTHIER je vous attendais; j'es-
pérais encore hiér; aujourd'hui je com-
mence à n'y plus compter. Dieu est juste
& plus j'examine mon cœur, plus j'adore
sa divine justice: mais vous n'en êtes pas
moins un ingrat. Eh! plutôt-à-dieu que
vous ne fussiez qu'ingrat envers moi!
Je n'ai pu joindre votre Sœur: où se ca-
che-t-elle? & me fuyez-vous également
tous-deux? Edmond, favoriseriez-vous
son desordre? ... Ah! qu'ai-je dit! Non,
cela est impossible; non! vous avez trop
d'honneur..... Mais ne pourrai-je donc
voir ni l'un ni l'autre? ... Accordez-moi
cette grâce; je vous la demande à genoux:
l'un ou l'autre; mais plutôt encore votre
Sœur que vous. Mon cœur me dit qu'elle
m'aime encore... Voilà donc ce qu'a pro-
duit un panchant que je n'osais m'avouer
tout-à-fait: Ursule l'aura pénétré; j'ai
terni la pureté de son âme; je suis la pre-
mière*

mière source de votre corruption à vous-même !... Oh ! pourquoi vous ai-je tiré de chés vos honnêtes Parens !.. Dieu juste ! il n'est point de peines que je ne mérite ; punissez-moi dans votre fureur , si le faut , mais épargnez deux infortunées Victimes !... Edmond , que je voye votre Sœur , que je la voye un instant (car je ne parle plus de vous) , ou vous me réduisez au desespoir.

Ah ! quelle jérémiade ! Et-puis ce dévoûment ?

Hâte-toi , viens,
Perce moi , tiens :
Je veux mourir
Et souffrir
Pour toute la Communauté...

C'est pourtant une bonne-âme ! mais que de faiblesse encore ! elle n'écrit qu'à Edmond.



C X X X I V . M E

P I E R R O T , à E D M O N D .

[Je lui fais de sanglans reproches du mariage d'Ursule avec le Porteur-d'eau.]

E D M O N D , tu l'as pu souffrir ! Ursule , notre Sœur , épouser un Porteur-d'eau , après s'être abandonnée à lui ! & bien-pis qu'un Porteur-d'eau , si nous en crayons une Lettre *sans signature* qu'on nous a envoyée : le mariage est un tour

42 LE PAYSAN PERVERTI,
qu'on lui a joué, pour la punir de son...
ma plume se refuse à écrire ce mot là...
Le misérable Esroc-espion-exgalérien-
porteur-d'eau, qui lui a fait une histoire
de sa vie, inventée à-plaisir, la jouait
comme les autres; il n'était-là que pour
assurer & compléter la vengeance du Sei-
gneur Italien, qui l'avait tiré des cachots
pour jouer cette comédie... Je ne saurais
achever de copier toutes les infamies qu'
on nous a écrites. Aabout de trois jours de
mariage, il l'a batue, pour lui faire ven-
dre le reste de son bien. O malheureux que
nous sommes! Et c'est un Etranger qui
nous apprend tout-ca! & tu gardes le si-
lence, toi, depuis six mois! O mon chère
pauvre Frère! c'est donc la honte qui t'a
empêché d'écrire! Et puis on t'accuse
de choses horribles; & bien que je ne les
craie pas, la calomnie est une terrible
chose! malheur à celui sur qui elle a
commencé d'aboyer! Nous mourons de
honte de ce qu'on débite; notre pauvre
Mère tombe en langueur, & elle récite
tous les jours les sept Pseaumes pour sa
pauvre Fille (car elle ne craint pas que tu
sois perdu). O Edmond! renvoye-nous
Ursule; il y a encore du pain pour elle
à la maison, & de la tendresse dans nos
cœurs... Oh! maudites soient les Vil-
les... Notre bon Père lit tout les jours

le Livre de *Job* ; c'est-là sa méditation ; il dévore ses larmes. Hélas ! il en mourra. Il l'accuse lui-même de toutes vos fautes, & il dit au contraire de David : *Seigneur, mon cœur s'est gonflé, & mes yeux se sont portés trop haut ;.... mais vous m'avez ravalé jusqu'à terre.* Edmond, renvoye-nous notre Sœur : pour toi, tu es un homme ; si tu mollifiais sous le vice, tu serais moins qu'un chien. Adieu ! Ce mot, ô mon Edmond, est un cri de douleur !

CXXXV. ME Réponse.

Il a tout perdu, corps & âme, il ne craint plus à rien.

LE desespoir est dans ton cœur ; la rage est dans le mien. Que tu es heureux de pouvoir pleurer !... d'avoir encore un Dieu entre les bras duquel tu peux te jeter ! cette consolante chimère m'est ôtée !

Ursule est perdue pour nous : je n'ai pu la retrouver depuis l'indigne mariage qu'on l'a forcée de contracter, & son entier dépouillement. Peut-être a-t-elle terminé son sort par un noble desespoir... Et moi, je suis encore !... ha que n'en ai-je fait autant ! cette action mâle & généreuse aurait effacé la honte de ma vie.... Mais non ; je veux encore un degré à mes maux ; ma seule envie, c'est de braver le

44 LE PAYSAN PERVERTI,
malheur à son comble. Alors j'éclaterai dans mon desespoir..... Ah-dieu ! ma Cousine était ici : je ne l'ai pas vue : elle n'a pas daigné me voir : elle est repartie, & Fanchète avec elle !... Je ne l'ai pas su ! Je ne l'ai pas cherchée, trouvée, adorée, poignardée, moi ensuite, pour expirer en mêlant mon sang au sien, & m'unir ainsi avec elle, malgré tout ce qui nous sépare !... Maudit soit l'amour ! maudites soient l'amitié, la nature ! Ah ! que n'achèvent-elles de me trahir ! Oui, dans ma rage, je voudrais que tu fusses un cœur dur ; que Gaudet & d'Arras, ces amis si chers, fussent des traîtres ; &... pour avoir le détestable plaisir de tout perdre, je voudrais que ma Cousine... Arrête, malheureux.... Ah ! je le suis trop, beaucoup trop ! Un sentiment profond, affreux, me fait désirer de ne voir que des horreurs, & ne goûter que des atrocités : mes songes ne me présentent que des crimes ; je vois ceux qui les commettent enivrés d'une joie barbare, & j'en envie, ne la pouvant partager... Oui, je te promets vengeance avant trois jours. Atens ma lettre.

C X X X V I . M E

15 décembre
1755.

Le Même au Même.

MA promesse..... c'est le sang du

Scélérat dont mes habits degoutent qui tache mon papier... ma promesse est remplie... Depuis ma dernière, j'ai découvert des horreurs. Ursule... un Nègre hideus.. on voulait que le fruit de ses entrailles l'effrayât un jour... On l'a vue, aux genoux du Monstre qu'on avait rendu son Mari, auquel elle venait de sacrifier les restes de sa fortune, fondante en larmes, lui tendant des mains supliantes, le prier de la dérober à des indignités... ou du moins de lui donner la mort... Il l'a reçue, l'Infame :—Je l'ai poursuivi jusqu'à Londres : je l'ai trouvé dans une taverne environné de Prostituées : je l'ai traîné dehors :—Anglais, me suis-je écrié, Peuple libre, juste, généreus & sage, ce Scélérat a deshonoré ma Sœur; il l'a vendue; il l'a... il l'a fait périr-! En achevant ces mots, je lui ai percé le cœur. Une admiration d'horreur s'est peinte sur tous les visages; on m'a laissé fuir, & dans la même nuit, j'ai regagné Douvres : j'y ai trouvé Gaudet : il travaille à notre embarquement, & je t'écris... Vêtemens sanglans, vous servirez d'aliment à ma fureur : il me faut encore une victime!... après, je vous veux conserver tout souillés, pour ne vous porter qu'au jour fatal de ma naissance, à celui où j'ai quitté le foyer paternel... à ceux où j'ai... O mortelle douleur ! insupportable souvenir!.....

46 LE PAYSAN PERVERTI,

Gaudet, sur une Lettre d'Ursule, se rendait auprès d'elle, le premier jour de son desastre : il trouva la maison pleine de Gens, & fut obligé de défendre sa vie.... O rage ! je n'étais pas-là !.... La Femme-de-chambre est à l'Hopital : un petit Nègre a été envoyé aux îles.... Le Puissant accâble le Faible ; & la vengeance... on nous l'interdit !....

Ne compte plus sur ton malheureux Frère ; sa raison l'a abandonné : il néglige son art ; c'est peine inutile ; & tombé dans le découragement comme dans un profond abîme, il erre chaque jour en insensé ; il fréquente les sociétés les plus viles, les tabagies, les tripots : il ne vit plus qu'avec ces faces haves que la faim, & la misère dessèchent : les Fainéans, les Escrocs, les Filous, les Voleurs lui offrent des scènes qui lui plaisent ; il aime à voir l'humanité criminelle & dégradée prendre le chemin de l'échafaud. Adieu. Je ne suis plus ton Frère ; je suis un furieux.

janvier
1756. CXXXVII. ME Replique.
[Je tâche de rapeler à lui-même mon pauvre Frère.]

INFORTUNÉ que je suis ! je ne pleurais que ma Sœur ! & voila que mon Frère est le plus à plaindre !... Edmond ! Edmond ! entens encore la voix de ton Frère, & vois ruisseler ses larmes ! Hélas !

peut-être jamais tu ne recevras cette Lettre ici!... Je vas tout quitter, je vas partir, pour aler te chercher, & te trouver, & te consoler, & te montrer comme on aime, & comme on pardonne aux pauvres Desespérés, & comme on met au milieu de son cœur ceux qui sont nâvrés d'affliction. Pauvre Edmond! pauvre Edmond! plus malheureux que coupable! *Comment ce Jeune-garçon autrefois tout-plein de bonnes-qualités, est il maintenant couvert de défauts! Je n'ai point cessé de pleurer pendant la nuit, & mes joues sont sillonnées par mes larmes. Nos campagnes gémissent, & répondent à mes sanglots, quand je pleure celui qui les cultivait avec moi, & qui est perdu. Tout ce que le plus chér des Fils de mon Père avait de beau lui a été enlevé. C'est qu'il a commis un grand péché. Ses souillures ont paru sur ses pieds; car il ne s'est point souvenu de sa fin. Seigneur! considérez son affliction & comme il est dans les angoisses! O mon Frère! ô mon Frère! reviens au Seigneur ton Dieu!....* Voilà comme je m'afflige en songeant à toi, tout en suivant les *Thrènes* du saint Prophète Jérémie.

J'ai caché ta Lettre à tout le monde : mais il semble que l'instinct de la nature l'ait révélée à notre Père : il m'a questionné; il l'a quasi devinée, car je pleurais

48 LE PAYSAN PERVERTI ;

à chaudes larmes, & il se meurt... S'il meurt! oh s'il meurt!.... Edmond, aye pitié de nous!.... Je vas à la charrue sans *Suiton*, pour y pouvoir gémir tout à mon aise. Hièr encore, hièr, j'étais sous ce noyér, où dans notre enfance nous fissions un-jour des cerneaus pour nos bons Père & Mère : je me suis rapelé notre contentement d'alors, & nos ris; & comme nos Sœurs encore si jeunes nous y vinrent trouver avec Marie-Jeanne; & comme nous nous mimes à jouer à des jeux innocens; & comme au retour nous portions tour-à-tour *Ursule* qui était lasse. Oh! comme mes yeux se sont fondus en eau, à ce chér & douloureux souvenir! des cris étouffés & des sanglots qui me déchiraient la poitrine se sont échapés : j'ai voulu prononcer ton nom, & il est devenu un mugissement de douleur....

Réponse : je l'attendrai le temps de la première poste; & puis je pars, qu'elle soit arrivée ou non. Tu me verras, tu m'entendras, & tu seras calmé.

(Edmond fut ici deux années, & plûs, sans écrire à persone. Oh! que nous eumes d'inquiétudes & d'angoisses! Nous ne savions ni de ses nouvelles, ni de celles d'*Ursule*; car je ne pus trouver ni l'un ni l'autre dans le voyage que je fis à Paris. Enfin il rompit le silence, non pour nous, comme on va voir, mais pour son *Corrupteur*.)

CXXXVIII.^{ME}

1758.

EDMOND, à GAUDET.

[Profond avilissement où il est tombé.]

SANS-DOUTE tu desirerais de savoir ce que je suis devenu ? Le P. d'Arras que j'ai rencontré par - hasard, m'a fait part de tes inquiétudes à mon sujet depuis ton retour à Au**. Il faut te satisfaire.

Malgré ta philosophie, j'ai rougi de moi-même ; je me suis caché dans la plus basse populace : je me suis logé dans le faubourg Saintmarceau chés une Blanchisseuse : là, j'ai végété ; j'ai apliqué mon néant à l'exercice d'une profession où les facultés de l'esprit ne sont pas nécessaires, & dont le Fils de mon Hôteffe, espèce d'automate, m'a donné le goût. J'ai été aux Guinguètes ; j'ai fréquenté les Billards, & tous les endroits où la crapuleuse débauche rassemble la canaille : je me suis plongé dans un océan de turpitude. Pénétré de mépris pour moi même, j'ai rompu avec toute Connaissance honnête ; & si l'habitude du plaisir m'en fait encoresentir le besoin, je vais tristement m'assouvir avec les Malheureuses du plus bas rang. Une seule chose m'avait quelquefois troublé ; *Qu'est devenue ta Sœur !* me disait une voix secrète, inquiétante, terrible.

Tome III.

E

Adieu : je t'écrirai peut-être quelquefois ; mais je ne veux nite voir, ni recevoir de tes Lettres ; je me complais sur mon fumier. Adieu... Je t'aime pourtant encore ; mais oublie-le. Une *Autre*... ô ma Cousine !... J'effacerais ce mot, si je pouvais l'effacer de mon cœur.

CXXXIX. ME

1759.

Le Même au Même.

[Ursule est enfin au plus bas degré de son infamie.]

DEPUIS dix mois j'ai surmonté l'envie de t'écrire ; mais un nouveau coup du sort qui me poursuit, me force d'y céder, à cette envie démesurée, & toujours vaincue. O Gaudet ! tu vas frémir.

Tu te rapèles ma dernière ; comme je t'y peignais mon avilissement & mes crapuleus plaisirs. Je me suis bientôt dégoûté des *Barboteuses* ; je començais à voir des Filles d'un cran moins bas, & d'ales même jusqu'à la rue Saint-honoré. L'un de ces soirs, une *Marcheuse* me tenta par la peinture qu'elle me fit d'une Jeune-fille ; je succombe à l'envie de la voir ; on m'introduit, & je trouve deux Enfants très-très-jolies, de douze à treize ans. Il me répugna d'abuser du malheur de ces innocentes Créatures ; je voulus sortir. La *Marcheuse* me dit d'attendre un instant.

& que j'alais avoir celle qu'elle m'avait promise. On me laissa seul. J'entendis du bruit dans la chambre voisine. Par des-œuvrement, je m'approchai d'une cloison assés mal-jointe, & je vis une Fille, avec un gros Homme en noir devant elle qui me cachait son visage. (*Nous sommes obligés de supprimer ici quelques lignes de la Lettre originale.*) Je regardais avec attention, lorsque la Marcheuse est venue lui crier : *Eh ! Mademoiselle, finirez-vous donc aujourd'hui ? on vous attend !* Au bout de quelques minutes, l'Homme en noir est sorti, & je l'ai remplacé. La Fille était sur le bide, & me tournait le dos : la maladroite Marcheuse, en recevant mon petit-écu, & fait tomber l'unique lumière qui nous éclairât, & tandis qu'elle allait la ramasser, je me suis approché de la Belle..... La Femme est revenue un flambeau à la main. Quelle surprise, ou plutôt quelle horreur... C'était Ursule. Peu s'en est fallu que je ne me sois évanoui. — Sortez, ai-je dit à la Vieille, & laissez-nous-. Lorsque nous avons été seuls, nos larmes ont coulé. — O ma Sœur ! me suis-je écrié ; as-tu donc été réduite par force à cette dégradation ? — Oui, mon Frere, a répondu l'Infortunée : Du goufre d'horreur où l'abominable Vieillard me fit enfermer, après le départ du Monstre pour Londres.

LE PAYSAN PERVERTI,

je n'aurais pu recourir à Personne ; & quand on m'a moins gênée, j'ai craint de me faire connaître, & qu'on ne m'obligeât à retourner chés nous ; j'aurais mieux aimé mourir. Je me suis faite enfin à cet état, pénible il est vrai, & plus dangereux que pénible, mais où fort souvent je satisfais mon penchant. (*Il n'est pas possible d'achever de transférer ici la suite du discours d'Ursule, tant il est effréiné : non-plûs que ce qu'elle raconte qui s'était passé entr'elle & un Courtaud-deboutique que la M... avait introduit dans la journée ; le récit qu'elle fait de sa déstention après son mariage forcé avec le Por-eur-d'eau ; la peinture des horreurs auxquelles on l'exposa dans un mauv. l. &c. Pierre R** avait eu ses raisons sans-doute pour laisser tout cela.*) Cependant elle ne veut pas quitter son maudit repaire. Elle va se perdre tout-à-fait, ruiner sa santé, détruire ce qui lui reste de charmes, & périr.

C X L. ME

Trois mois après
la précédente.

Le Même au Même.

[Edmond annonce à Gaudet la honteuse maladie d'Ursule.]

CE que je craignais est arrivé ; ma Sœur est atteinte de la maladie que tu devines aisément : & le pire, c'est que ne voulant ni régime, ni cesser..., elle se trouve réduite dans l'état le plus triste ; elle se meurt... Pleure, malheureux ! c'est toi qui l'as perdue : je viens de trouver les Lettres

où tu l'endoctrinais. Ne savais-tu donc pas qu'une Femme n'est pas en état de supporter ces dangereuses vérités? . . . Si pourtant tu es encore mon ami, viens la secourir; viens gouverner un esprit dont tu t'es emparé.

Quant à moi, l'ombre de tranquillité dont je jouissais avant de retrouver cette Infortunée, s'est évanouie; je suis accablé de douleur & de honte. Cependant je n'accuse personne : les principes que tu m'as donnés sont bons; c'est moi, qui changeant tout en venin, en ai abusé comme de tout le reste. Et voilà bien la preuve que j'avais le cœur méchant, car dès que le frein a été ôté, *j'ai bu l'iniquité comme l'eau*; je n'ai plus respecté les Lois sociales elles-mêmes, ces Lois sages, dont je vois à-présent que la force réprimante est la source de la félicité des hommes. Malheureux que nous sommes ! dans notre enfance, on fonde nos mœurs sur de chimériques idées, qui ne peuvent soutenir les lumières de la saine raison; quand le plein jour est arrivé, que le ténébreux fantôme de l'erreur est évanoui, il ne nous reste plus de contrepoids ni de guide. . . . O Raison ! viens à mon secours, & rentrons dans l'ordre, si je puis !

J'ai bien des obligations à D'Arras : ce bon Garçon est un Ami solide : il a tout

34 LE PAYSAN PERVERTI,

quitté pour me servir ; la crapule où je me suis enseveli ne le rebûte pas ; il y descend avec moi , mais c'est pour m'en tirer.....

Oh ! qu'est-ce que la jouissance , quand on l'a dépouillée des fleurs qui l'embellifiaient , & qu'elle n'est plus qu'elle-même !

Je n'ai pas de nouvelles de mes Parens...

Ne m'en donne pas ; je les crains trop.

Adieu. Je t'attends , petite rue Sainte-
anne , chés un Afficheur & Fruitier.

P.S. Ta Laure suit la route dangereuse qui
a perdu ma Sœur : Où en sommes-nous !

C X L I. ME

Le Même au Même.

[Malgré l'Histoire qu'Emond va conter , d'une Jeune fille nommée *Zéphise* , il est toujours vrai de dire , qu'on ne peut avoir un bon cœur , sans avoir de bonnes-mœurs ; car l'exception qu'on va lire est trop rare. Et c'est la fautive idée contraire qui va le replonger dans l'abîme.]

UN oubli de la part de mon Hôte , est cause que ma dernière n'est pas partie : je te l'envoie incluse dans celle-ci.

Quelque chose me le disait au fond de mon cœur , avant que d'Arras me l'eût avoué , qu'il était ton Lieutenant auprès de moi. O trop généreux Ami ! les services que tu rends , tout grands qu'ils soient , ne sont rien , si l'on vient à les comparer à la manière dont ils sont rendus. . . .

Mais il faut se taire : j'affaiblirais trop ce que je voudrais exprimer.

Cependant, j'ai fui d'abord (pardonne ce reste de férocité que me donnent mes chagrins) ; j'ai fui ; & c'est pendant que j'évitais d'Arras, ou plutôt Gaudet, que j'ai vu, qu'une belle âme anime quelquefois un corps livré à la corruption... Eh ! qu'est-ce donc que la vertu, si, sans elle, Gaudet & Zéphire..

J'avais fait connaissance avec une Jeune-fille très-jolie, qui demeure proche de l'Opera ; enjouée, fémillante, légère, un peu plus qu'étourdie, & portant le nom de Zéphire, comme le plus analogue ; c'est l'Inconséquence, la Vivacité, la Pétulance personnifiées ; son air, ses yeux, son petit nez en l'air, son instabilité expriment d'abord tout ce qu'elle est : avec cela quatorze ans. Elle me charme. *Une Prostituée !* diras-tu. Elle a cela de commun avec bien d'Honnêtes-femmes de ce pays-ci. J'ai continué de la voir ; elle s'est attachée à moi plus qu'on n'aurait osé l'en croire susceptible. Lorsque je me fus dérobé à l'amitié du bon d'Arras, je ne voulus pas mieux traiter l'amour ; par férocité, non par vertu, je voulus me priver de tout à-la-fois ; je ne vis plus Zéphire... Tant de privations m'ôtèrent le repos ; je suis tombé malade. Cependant



56 *LE PAYSAN PERVERTI ;*

d'Arras, & toi-même dans sa personne ; vous me cherchiez par-tout. Le bon P. qui m'avait souvent entendu parler de Zéphire, & qui m'avait vu plus d'une fois, en sortant du Palais-royal, où nous nous étions promenés lui & moi, m'arracher de ses bras pour voler chés elle ; le bon P. bravant tous les risques, ôsa m'aler chercher dans cette maison. A-peine Zéphire lui laissa le temps d'expliquer le sujet de sa visite : elle se desespérait depuis mon absence, & ni sa Mère ni une Sœur aînée n'avaient pu la tirer de son acâblement : dès qu'elle eut entendu mon nom, l'habit du Père lui fesant présumer que c'était lui qui m'éloignait d'elle ; un mouvement de fureur la fit lever avec précipitation : mais l'air doux qu'a naturellement notre bon Ami, son attendrissement la calmèrent : elle tomba à ses genous fondante en larmes : — *Ne me l'ôtez pas !* — Hélas ! ma pauvre Demoiselle, je ne fais où il est, & je viens m'en informer ici. — *On ne fait où il est ! ah-dieu !* Mon Père ! les Gens de votre robe peuvent beaucoup : ne négliges rien ; je vous secorderai, *dussiez-vous après l'éloigner d'une Fille...* Ses pleurs acheverent. — Ce sera mon devoir, mademoiselle-. Et le P. se retira, en prononçant ces mots à regret ; tant Zéphire, malgré son état, intéresse tous ceux qui l'aprochent.

Dès qu'il fut sorti, l'aimable Enfant s'habilla, & elle comença ses recherches. Il faut t'avouer que je manquais alors à peu près de tout; je venais d'abandonner mon revenu à mes Créanciers, & après avoir vendu mes nipes, je m'étais retiré dans un grenier, éclairé par une chatière, mais fort gaîment tapissé, puisqu'il l'était d'affiches de Comédie, appliquées à crud sur les lates. Zéphire, avec l'activité que son caractère lui donne, s'informait par jour dans cent hôtels garnis; & comme elle avait comencé par les quartiers éloignés, elle ne parvint à la petite rue Sainteanne que le sixième jour.

J'étais fort mal. L'aimable Créature ne s'était pas amusée, comme bien tu penses, à demander mon nom; elle m'avait dépeint, & elle avait essuyé toutes les rebuffades auxquelles devait s'attendre de la part des peu gracieuses Hôtesses de *chenils* de la Capitale, une Fille de l'âge de Zéphire qui demandait un Jeune-homme. Ce fut à-travers tous ces obstacles, que le sixième jour, à neuf heures du matin, la généreuse Enfant se trouva enfin à la porte de ma chambre. Elle tourna doucement la clé, entr'ouvrit timidement la porte, & regarda si elle pourrait apercevoir ce qu'elle cherchait. J'étais enfoncé dans le lit. (nom trop honnête que je donne à ma triste couche) : elle ne

me vit pas ; mais mon habit posé sur la charpente d'une vieille chaise me fit reconnaître. Elle entra pour-lors, suivie de l'Hôte, gros Savoyard, assés bon-diable, s'il n'était pas plus intéressé qu'Harpagon : — C'est lui (dit-elle à demi-bas, en donnant de l'argent au Rustre) : alez vite chercher tout ce qu'il lui faut. — Mafoi, m'am'selle, i' lui faut du bouillon.

L'Homme sorti, Zéphire se jeta sur mon lit les larmes aux yeux : — Méchant ! (me disait-elle) vous vous cachez à vos Amis ! .. Ah ! fuyez tout le monde, si vous le voulez, mais pas Zéphire ! elle est si bonne fille ! ... qu'elle soit de votre secret ; elle ne le découvrira à personne du-tout-. Juge de ma surprise &... de mon admiration ! J'étais mal-propre, & dans un desordre dégoûtant : Zéphire me baisait les mains ; elle arrangeait mon bonnet-de-nuit ; rassemblait mes cheveux épars ; essayait mon visage en sueur ; éloignait de moi tout ce qui pouvait m'incommoder, & que ma faiblesse m'avait empêché d'écarter : ses mains délicates me soulevaient ; je fus en quelques instans à mon aise & approprié : elle-même balaya mon taudis, sans égard pour les gazes, les blondes, & une robe neuve de taffetas blanc qui la couvraient. L'Hôte rentra. Zéphire me fit avaler aussitôt quelques alimens proportionés à mon

état, & pourvut à ce que je reçusse par la suite les soins les plus assidus. Aubout de deux heures, elle sortit, en m'assurant qu'elle me reverrait le plutôt possible dans la journée. L'Hôte m'amena une Garde. Je dis que cette dépense était inutile : & en-effet, je me trouvais déjà mieux ; tant sont efficaces les secours de l'amour & de l'amitié ! — Oh monsieur ! (dit l'Hôte) M.^{lle} votre Cousine le veut ; & v'la dix louis-d'or qu'a' m'a mis dans la main, pou qu'vous dépeussiez tout ç' qui vous vienra en fantaisie ; a'n'veut pas qu'vou ayiez faite de rien ; & dès qu'vous l'voudrez ou l'pourrez, n'on vous descendra dans ma pus belle chambre ; n'on est après à l'apréter pour vous : & si vous v'lèz renvoyer la Garde, j'vous gard'rai, & j'arai aussi ç'targent-là—. Je fus surpris ; car je savais que Zéphire ne pouvait pas disposer de la plus petite somme. Gaudet & d'Arras me vinrent à l'instant dans l'esprit : j'eus honte de fuir des Hommes aussi généreus, & je vous demandai intérieurement pardon. Cependant, sans me tromper sur vos dispositions (car vous eussiez agi comme je le pensais) je me suis trompé dans le fait : Zéphire avait mis en gage sa montre, ses boucles-d'oreilles & son colier-de perles (je ne le fais que d'aujourd'hui) & on lui avait donné sur le tout quinze louis, dont qua-

tre avaient été employés en frais de voitures. Il lui falut un grand courage, pour s'exposer à tout le vacarme que sa Marâtre ne devait pas manquer de faire; car tu n'ignores pas qu'elle commettait un crime irremissible aux yeux des Femmes de cet acabit. Je partageai donc ma reconnaissance entre vous trois; & quand Zéphire fut de retour, je me fis un plaisir de la faire convenir de ce que je croyais la vérité. Ce fut avec une satisfaction infinie que la généreuse Fille me vit donner dans cette idée; elle avoua tout ce que je voulus, & fut d'une humeur charmante le reste de la soirée. (J'étais alors dans la *pus belle chambre* de M. l'Afficheur-Fruitier.) Cependant Zéphire avait été grondée, maltraitée même par sa Mère, & elle en portait plus d'une marque, qu'elle attribua à d'autres causes, lorsque j'en parlai. Elle envoya coucher la Garde, & passa la nuit auprès de moi. Que ses soins étaient affectueux! Ah! mon Ami! l'amitié, ou l'amour (car qu'inporte lequel?) est une douce chose! il n'est pas de vices que ce double sentiment n'efface! Oui, je le sens, j'en suis convaincu, il suffit d'aimer pour être le plus vertueux des Hommes, ou tout prêt à le devenir: & c'est sous ce point-de-vue que je veux toujours envisager mes deux fidèles Amis. Cette seule nuit a

plus avancé ma convalescence que huit jours de soins indifférens. Vers le matin, Zéphire accablée de sommeil, s'est endormie sur ma poitrine : je n'osais respirer, de peur de l'éveiller, & je me disais : Prudes orgueilleuses & dures, voila une *Lais* ; mais je l'estime cent-fois plus qu'une *Lucrèce* qui vous ressemblerait.

Eh-bien? que dis-tu de cette Ange?... Le lendemain elle m'amena d'Arras. Le présence du P. a produit un bon effet, elle nous a fait considérer de l'Hôte & de l'Hôtesse. Je ne te parlerai pas de notre entrevue, & des larmes de joie du chér Père : combien de fois il a répété : — *Mon fils ! mon chér fils ! je te revois !* — Voila celle qui nous réunit (lui dis-je). — Ah m.^{lle} (reprit-il, en s'adressant à Zéphire) la Samaritaine est dans le ciel-! ... Je m'arrête : quelque sensible que je sois à vos services à tous-deux, souffrez que dans ces premiers momens, je ne m'occupe que de Celle qui va nous réunir, & qui m'a changé : ma férocité est presque disparue.

C X L I. M E

Quatre mois apr. e.
la précédente.

GAUDET, à EDMOND.

[Le Corrupteur, toujours le même, se replie en cent façons, pour séduire.]

ENFIN, je me flate que mon séjour au-

62 LE PAYSAN REVERTI;

près de toi auracalmé tout-à-fait tes sens aigris... Dans quel état jet'ai trouvé ! tu m'as fait trembler. Et voila nos Jeunes-gens ! vous le croyez forts , tandis qu'il leur faut encore des lisières!.. Qui t'avait donc ainsi dégradé à tes yeux ? quelle était la cause de ce découragement , de cet affaïssement de ton ame ? *Le crime* (disait un Dévot) : Et moi : *L'opinion, le préjugé.* Reviens audeffus de toi-même , sans honte , sans remords : Non , tu n'as rien perdu. Reprens l'exercice de ton art , & (tu vas être surpris de ce conseil) renoue avec M.^{me} Parangon ; c'est un remède qui t'est nécessaire , pour que ton cœur reprenne son ressort : puisque tu n'as pas l'âme assez forte pour marcher aux grandes choses sans apui , étaye-toi d'un amour honnête ; comme les âmes communes , pour ne pas tomber dans la turpitude... Faut-il tel'avouer ? je crains ta Zéphire ; je crains cette généreuse Enfant ; ses qualités , ses défauts ; ses vices , ses vertus , tout me fait trembler pour toi : ce petit Chéfd'œuvre de grâces te retient dans un dangereux cynisme ; & quoiqu'elle ne le partage plus depuis sa belle-action à ton égard , tu sens que le passé est irréparable pour son sexe. C'est comme Ursule , ses excès l'ont perdue... Quelles têtes que les Femmes , & qu'elles .

sont difficiles à conduire! Vous êtes d'ailleurs d'un sang où l'on ne donne que dans les extrêmes; & quoique je fusse qu'en-général la Ville est incomparablement plus dangereuse pour les Campagnards, que pour les Citadins (parce que tout est émoussé pour ceux-ci; au lieu que pour ceux-là tout est nouveau & piquant; & encore, parce que les sensations des Campagnards sont neuves, fortes, vigoureuses, & avides d'ébranlemens agréables): quoique je fusse, dis-je, tout cela, cependant je ne me serais jamais attendu à tout ce qui est arrivé... Mais que faire de cette Fille? La voila laide, affreuse, dégoûtante... Son haleine... ce palais carié... ces ulcères cicatrisés sur ce qu'elle eut de plus beau... ces yeux éteints & caves... ces joues creusées... tout cela en fait un monstre. Je crains qu'à-présent qu'elle est rétablie, le mieux serait de ramasser les débris de sa fortune, & de la mettre pensionnaire dans quelque Communauté, où elle ne blesserait plus les yeux. Qu'en dis-tu?... Ma-foi, une Femme laide n'est plus bonne à rien. Cependant je contribuerai de tout ce qu'il faudra pour lui assurer une subsistance honnête; car je ne lui conseillerais pas de retourner dans son Village, l'enfer s'y réaliserait pour elle. J'ai mis cet exemple sous les yeux de ma Laure: puisse-t-elle en profiter!

CXLIII. ME Réponse.

(Edmond raconte ce qu'il a fait d'Ursule : Ensuite il montre bien par sa légèreté qu'il est retombé dans la corruption d'où la violente secoussé de son desespoir l'avait comme tiré : Il faut un coup-de-foudre pour ramener les cœurs endurcis.)

Nous venons de suivre tes conseils pour l'ombre d'Ursule. Mais nous avons été fort enbarassés dans l'exécution : on n'en a voulu dans aucune Communauté, malgré les pressantes sollicitations du P. d'Arras : les Amès chrétiennes d'aujourd'hui fuient la compagnie que chérissait leur Maître, toujours environnés de Boiteux, de Paralytiques, de Sourds, d'aveugles & de Lépreux. Nous nous sommes vus obligés de la mettre à la Salpêtrière, où elle est instalée d'hièr. Des ruisseaus de larmes ont coulé de ses yeus : Je n'ai pu supporter ce spectacle ; les sanglots me suffoquaient, & je croyais entendre derrière moi ma pauvre bonne Mère qui me criait : *O Misérable ! voila donc où tu as réduit ta Sœur !* D'Arras a fait tous les arrangemens : aux desagrémens du lieu près, elle sera fort bien ; & il se propose d'y veiller soigneusement, en payant les quartiers. Cela m'a tranquillisé. Je n'ai eu garde de parler de ma Sœur à Zéphire ; cette Fille a un cœur si excellent qu'elle

qu'elle aurait voulu absolument l'avoir : mais qu'aurait fait Ursule dans une pareille maison ? Je cherche à-présent à me dissiper, & j'y réussis, ... comme tu vas le voir par la suite de ma Lettre.

Je comence par te prier de trouver bon que je ne suive pas en tout les avis que tu me donnes dans ta dernière. Par exemple, je me garderai bien de chercher à renouer avec ma Cousine : les Honnêtes-femmes ne font plus d'impression sur moi, elles sont trop fades : vivent les Femmes-galantes ! Ainsi, ne t'en déplaie, je continuerai de voir la charmante Zéphire : mais ne crains rien ; je lui ai déjà donné une Rivale. Je ne veux plus de l'amour ; cette fatale, cette cruelle & déchirante passion empoisonne tous les plaisirs qu'elle procure : & voila pourquoi j'ai deux Maitresses également jolies ; l'une m'empêche de m'attacher trop fortement à l'autre ; la diversité bannit le sentiment injuste & stagnant de la préférence unique. Zéphire est d'une gaîté folle, & si charmante dans sa folie, que j'ai besoin de songer à-tout-moment qu'*Aurore* sa Rivale est paîtrie de grâces ; qu'elle a des yeux noirs aussi tendres, malgré leur vivacité, que les bleus. Mais l'excellent spécifique contre les *rechutes de raison*, que cette adorable Zéphire ! Tu

Mais comme elle se diversifie ; comme elle passe de l'étourderie au ton affectueux, du léger au tendre, & du tendre à la folie, pour redevenir ensuite la plus sensée ; la plus douce petite Créature. C'est un Prothée ; à la différence, que soubstantes ses formes elle est à ravir ; au lieu que le vieux Prothée de la fable en prenait souvent d'effrayantes. Cependant Aurore à son mérite, quoiqu'entièrement différent : elle est libertine, provoquante, c'est un trésor en un-mot pour les *Obsolètes* de Pétrone (supposé quelle voulût mettre ses talens en usage avec de vieux Débauchés). C'est une plaisante histoire ; que la manière dont j'ai connu cette Aurore.

Un bon Dévot, ami de mon Hôte, passait un soir par la rue Fromenteau : il aperçut à la croisée d'un premier, une Jeune-fille qui lui sourit. Le saint Homme fit un signe-de-croix, qui ne l'empêcha pas d'être si frappé de la beauté d'Aurore, qu'il s'en occupa tout le long du chemin, & si fort, qu'en arrivant, ses premiers mots furent cette exclamation : *Jésus ! quel dommage ! une si belle Personne ! c'est un meurtre !* On lui dit de s'expliquer. Il raconta ce qu'il venait de voir, en gémissant sur les maux qu'occasionne la débaûche ; il nomma la rue, vis-à-vis

le Château-d'eau. J'étais déjà deshabillé : je quitte à la hâte ma robe-de-chambre, je reprends mes habits, & me dispose à fortir. On me demande ce que je fais, & si je reviendrai pour souper? — Non, répondis-je, la peinture frappante que Monsieur vient de faire m'enflâme d'un saint zèle ; je vole au secours de la jolie Personne : mais si pourtant le mal était si grand, qu'il fût irréparable, il faudrait bien prendre ma part d'une si bone proie. Le Dévot demeura pétrifié. Pour moi, franchissant tous les obstacles qu'on opposait à mon passage, je m'élançai vers la porte, & dans un clin-d'œil, je fus à la rue Fromenteau. J'y trouvai Aurore. Le Dévot n'avait pas exagéré ; je vis qu'on pouvait s'en rapporter aux Saints pour apprécier les attraits des Belles. En deux tours-de-main la connaissance fut faite, comme tu penses ; & nous avons continué de nous voir. C'est bien la plus obligeante Fille, que cette gentille Aurore ! Voici un de ses traits.

Un jour, qu'elle avait de fortes raisons, pour craindre l'indisposition très-ordinaire aux Filles de son état, Aurore, la généreuse Aurore entra dans un cabinet dont elle avait la clé, en me priant de l'attendre. Aubout d'environ un demi-quart-d'heure, elle en sortit : — Viens,

68 LE PAYSAN PERVERTI,

mon Ami ; nous avons là-dedans une petite Alsacienne de treize ans, jolie... c'est une mignature : Maman la réserve pour les Vieillards qui payent tout ce qu'on veut : je viens de lui vanter ton mérite , & de l'engager à te recevoir en secret : tu ne seras pas malheureux ! la pauvre Petite n'est pas encore desenchantée : aparemment, cette glorieuse aventure était réservée pour toi , preus Chevalier. Je ferai le guet à la fenêtre de peur que *Maman* ne vous surprenne--. Ne voila-t-il pas , mon chér , ce qu'on peut apeler un service effenciel ? Je ne l'oublierai jamais : le plaisir fut si parfait !... Eh ! que doit on mettre audessus du plaisir ! Je ne trouve qu'un petit défaut à *Aurore* , c'est qu'elle est intéressée.

Quant à *Zéphire* (qui ne m'en est pas moins chère ; quoique je me partage) elle est , je crais , jalouse outre mesure. Pour ménager sa faiblesse , je lui dérobe avec soin toutes mes démarches dont elle n'est pas l'objet. Ah ! mon Cousin ! qu'elle est séduisante cette *Zéphire* , & qu'elle serait dangereuse , si la balance ne demeurerait pas en équilibre par le contrepoids que lui font *Aurore* & sa jeune Allemande ! Envérité , je crais qu'elle ramènerait l'amour dans mon cœur , comme tu le crains ! Son charme le plus fort , c'est qu'elle aime ; & , tu le fais , rien de si

intéressant qu'une Fille jeune, belle & tendre pour nous. Le manque de sagesse n'est pas un obstacle à l'amour ; sur-tout lorsqu'on a été comme Zéphire, plongée dans le libertinage avant que la raison éclairât, & par Celle qui devait en préserver : Zéphire, par un effet de cette confiance qu'une Jeune-fille a naturellement dans sa Mère, a pris l'habitude du vice, sans en avoir le goût ; l'honnêteté de son cœur, me fait souvent rougir de moi-même ; cette Fille n'a jamais rien vu, rien entendu, qui puisse la faire douter de sa dégradation : Et moi... Pardon, l'Ami ; j'ai abjuré mes anciennes faiblesses.

C X L I V . M E

Le Même au Même.

[Mon pauvre Frère s'enfonçant toujours de plus-en-plus dans le borbier, raconte à son Corrupteur une action bien noire : c'est une abominable tronnerie, faite à une imprudente & mal-avisée Demoiselle.]

JE suis devenu Philosophe, mon chère ; non pas de ceux qui courent après la sagesse ; qui cherchent dans de lourds & pénibles Écrits, à saisir l'innaccessible & toujours fugitive vérité ; de ces Hommes dont *Fr***, *Sub*** & *Cl*** disent tant de mal : mais je suis de ces Philosophes qui réunissant l'aimable Épicure au cynique Diogène, bravent le préjugé, ne tendent qu'au plaisir, & le prennent où il se

70 **LE PAYSAN PERVERTI**,
présente, fût-ce sur un fumier, persuadés
qu'il ennoblit tout ce qui lui touche. Je
t'avertis que l'heureuse révolution qui
s'est faite dans mes idées, est plutôt un
effet de mon bon naturel, que de tes in-
sinuations : ainsi ne t'avise pas de t'en
attribuer la gloire. Le guide que j'ai sui-
vi, c'est le Hasard ; je me suis mis son
bandeau sur les yeux. En-conséquence,
j'ai pris pour règle unique d'envisager
tout également, le bien comme le mal,
& de me livrer indifféremment à l'un ou
à l'autre par l'instinct du plaisir. Oui,
mon Ami, je suis enchanté de mon heu-
reux cynisme, & je ne jouis réellement
de la vie que depuis que je m'y suis livré.
J'aime à me confondre avec les condi-
tions les plus basses ; quelquefois je sors
dans les rues en veste sale & déchirée, en
gros souliers ferrés ; je passe sous les fe-
nêtres de Zéphire & d'Aurore ; je leur
fais des signes, & je vois avec un plai-
sir infini le petit air dédaigneux avec
lequel ces deux adorables Coquines
reçoivent les semences d'un Homme
qu'elles traitent si bien dans d'autres
temps. L'un de ces jours, la Femme
d'un Orfèvre de la rue de l'A**f.** me
parut jolie, & je résolus pour me diver-
tir, de lui écrire ce qu'elle m'inspirait.
Ma Lettre était un peu libertine, mais je
lui avais donné une tournure plaisante. Je

la portai moi-même sous mon uniforme de Savoyard; & en la présentant, j'en fis honneur, dans mon grossier baragouin, à un jeune Mousquetaire. J'avais choisi le moment où la Belle était seule dans sa boutique. On lit : on ne se contraignait pas beaucoup devant moi, j'avais le plaisir de suivre tous les mouvemens qu'inspirait la lecture : ils se peignaient tous sur son aimable phisionomie; tantôt elle souriait, tantôt elle rougissait, quelquefois elle éclatait de rire. Mets-toi à ma place; est il scène de Comédie qui puisse donner un plaisir pareil? Qui me l'a procuré, si ce n'est mon cynisme? Et quand dernièrement j'entrai en Ramoneur chés une jolie Poulète, que sa Maman couve des yeux, & que.. & que... Mais voici du singulier, une aventure unique, que je dois à mon habit de Savoyard.

Un de ces matins que je me proménais ainsi en *négligé*, il me vint en pensée de faire quelques commissions; je m'arrêtai au coin d'une rue, où il me sembla que j'avais vu la veille rendre une Lettre à la dérobée par un grand Nigaud d'Auvergnac, qui avait une veste comme la mienne. Je n'y avais pas été un quart-d'heure, qu'une jeune Poupone jolie à croquer avança son minois fripon hors de la boutique d'un gros Marchand son chér Père, & de sa main blanchète, me

remit un Billet ambré. — Mon ami, me dit on bien bas, porte ce Billet à son adresse : tu me rendras la réponse avec intelligence, entens-tu-? Je reçus le Billet avec vingt quatre sous, & je lus : *A Monsieur, Monsieur **** fils, chés Monsieur son Père, rue Sainthonoré, près celle des ***.* Je partis : je n'avais en vérité dessein que de servir la Belle, & d'avoir le spectacle de l'aventure ; mais le Diable & mon destin en ordonnèrent autrement : comme j'étais Courrier extraordinaire, je crus pouvoir lire mes dépêches.

MON bon Ami (disait la Fillète), *ce que je sens pour toi augmente de-jour-en-jour, & mon cœur se révolte à la seule idée d'être à un autre qu'à toi. Sais-tu que *** est jaloux, mais à la fureur? Je crains qu'il s'est aperçu de quelque chose, lorsque nous étions hiér-soir dans le carrosse. Mais que m'importe ce qu'il pense? ne suis-je pas toute à toi, mon chér****?* Pour te le prouver, je consens à la demande qui m'a tant fâchée : sois à onze heures sonantes à la porte grillée : j'ai mis Jeaneton dans notre confidence ; elle se prête à tout, parce qu'elle sait bien qu'elle favorise par là un mariage bien assorti. Adieu mon unique amour. Le cœur me bat fureusement, en t'écrivant ceci. Jeaneton en t'ouvrant doit te dire que nous ne parlerons

lerons pas, & que nous serons sans lumière ; mais je te préviens toujours. Viens bien envelopé dans une redingote d'emprunt, & cache toi le visage : il faut plutôt multiplier les précautions inutiles, que d'en omettre de nécessaires. *Brûle ma Lettre.*

Eh-bien, l'Ami, qu'aurais-tu fait ? Je t'entens d'ici : oui l'aventure était trop belle pour la laisser échaper. Aulieu de porter la Lettre, je retournai chés moi. Je me fis coïser ; je fis disparaître la crasse qui me défigurait ; je m'habillai ; ensuite j'alai prendre l'air du bureau chés le jeune Marchand, que je me fis montrer par une Fruitière. J'entrai, sous le prétexte de voir des étofes ; j'étudiai le son de sa voix ; je saisis un de ses tics fort marqué : ce fut-là toute mon emplette. De retour chés moi, je soupai convenablement ; puis je me jetai dans un fauteuil, & je lus, en attendant onze heures, quelques chapitres de l'instructif & très-édifiant Livre de *M^c Nicolas Chorier* *. ** Aloïs*

Enfin je partis, enmitoufflé comme un Galant Espagnol qui va donner une sérénade, & j'arrivai à la porte-grillée, en jurant contre le maudit Inventeur des *Reverbères*. Je me tins à l'ombre dans un angle jusqu'à ce qu'on ouvrît. Jeaneton ne tarda guères : comme je suis un peu plus grand que l'Amant, je me racourcis.

74 *LE PAYSAN PERVERTI;*

en me présentant, & me glissai avec tant de rapidité, qu'il lui fut impossible de m'examiner. La porte refermée; Jeaneton m'endoctrina : je fis pour lors aler mon tic : on me conduisit à la chambre de la Poulette : en entrant, encore mon tic : la Belle ne parlait pas, ou du moins si faiblement... Mon tic, & des caresses fort vives lui répondaient.

Ah! que le plaisir de tromper est doux pour un cœur ulcéré contre le genre-humain; qui hait ses Semblables, & pour qui le bonheur des autres est un supplice! qui voudrait envelopper tous les hommes de l'infamie dont il est couvert!

Lorsque j'ai quitté la Belle, Jeaneton m'a reconduit jusqu'à la porte grillée, & je me suis enfui, sans écouter quelques propos qu'elle voulait me tenir en cet endroit, où nous ne pouvions plus être entendus.

A neuf heures du matin, je suis revenu (sous mes haillons) devant la porte de ma Belle : je l'ai trouvée rayonnante; une intéressante langueur paraissait dans ses yeux; le vermillon le plus vif (& le plus naturel) animait ses joues de lis : oh! qu'elle était belle! & comme je me suis félicité!... Elle s'est approchée de la porte, & m'a remis un second Billet. Je me suis éloigné pour le lire, ce Poulet étant réellement pour moi, & non pour le pauvre

Dupe auquel il était adressé.

Ce nouveau Billet étendit mes vues : je vis que je pouvais me mettre en intrigue réglée. J'oubliais de te dire que j'avais rendu le premier Poulet à la Belle, & que j'avais fait entendre très-bas, que je n'avais pas voulu hasarder une Réponse. En conséquence le soir, je me présentai comme la veille. — Il n'est pas coup, monsieur, me dit Jeaneton ; Madame est indisposée, & nous allons être auprès d'elle toute la nuit Mademoiselle & moi : à demain. Mais en vérité, vous êtes bien méconnaissable sous ce déguisement ! on dirait qu'il vous grandit ! & je vous assure que vous n'avez pas le moindre trait de ressemblance avec vous-même ! sans votre tic — ... J'intérompis cette Bavarde, en lui serrant la main, dans laquelle je mis six francs, qui firent sur elle le même effet que les gâteaux enmiellés de l'Énéide sur le chien Cerbère ; & je m'échapai.

Je reparus le lendemain devant la porte en Comissionnaire ; mais avec une sorte de défiance. Je ne vis pas la Belle : le lendemain était dimanche : porte close. Cependant le soir j'alai à tout-hasard dans la rue, mais sans déguisement, & je me tins en sentinelle au fond d'une allée obscure vis-à-vis la porte-de-fer. A onze heures, je vis paraître un Homme enmitouffé

comme moi, accompagné de cinq autres ; ils rôdèrent autour de la maison jusqu'à minuit, qu'ils se retirèrent. Je compris par-là qu'il y avait eu une explication entre les Amans, & je conclus qu'il ne falait plus que le Comissionaire se présentât. Mais dans la journée, je passai proprement mis devant la porte de ma Divinité. Ah! quel changement! elle était pâle; ses yeux batus semblaient rougis par les larmes. J'en fus si ému, que je demeurai comme immobile. Elle me fixa : sans-doute qu'elle me reconnut, & que l'habit qu'elle me voyait, l'éclaira sur la noirceur que je lui avais faite; elle se leva vivement : & moi, de peur des suites, je me suis alertement évadé.

Voilà où en sont les choses. Songe bien qu'ici tout le monde ignore cette équipée; j'en rougirais en vérité, malgré mon cynisme; & sur-tout je me cache de D'Arras : ah-dieu! quelle kirielle de remontrances il me faudrait essuyer! ce n'est qu'avec toi que je n'ai honte de rien; ta charmante doctrine de notre passiveté met tous les vices à leur aise, & les Vicieux vont tête-levée devant toi. La suite de mon aventure à l'ordinaire prochain. Je suis d'honneur charmé que les moyens de faire connaissance avec la Jeune-personne soient comme impraticables; je sens

que j'aurais encore le goût affés bourgeois pour aimer une Femme honnête.

C X L I I . M E

Le Même au Même.

[Avanture en termes de Billard. Edmond joue un tour malhonnête à un pauvre jeune Fat. Il est découvert par la Demoiselle qu'il a trompée: Conduite de Zéphire en cette occasion périlleuse.]

— J'ÉQUIONS un matin dans *l'Billard*; l'Garçon & moi; un bon-vivant, *Montigni*, qu'vous c'naïssiez bén: ign'i'avait pas d'Joueurs, queume bén vous entendez, j'équions tout-fin-seuls. — *Faisons eune partie à la caranbole*, Margoton, m'fit-i? — *Va*, Montigni, Ili fis-je, & j'arai *la perte & l'gain double*. — Non pas, m'fit-i, j'alons jouer eune partie baroque, t'aras mes pertes, *tes caranbolages*, & juqu'à douze les billes que j' f'rai dans ta blouse; j'prenons tous deux la même, ça s'ra *l'trou du milieu*, & je n'jourai que d'queite. — Que d'queite? Ili fis-je; mais j'crais bén! & moi d'masse, & d'tout mon jeu, j'prenrai *la queite & l'bistoquet*, & l'grand billard: Et combén m'en rendrèz-vous? — J't'en rendrai six, m'fit-i. Six!.. c'est trop, Ili fis-je. J'n'en veux qu'deux. — Non, j't'en veus rende six, m'fit-i.

78 LE PAYSAN PERVERTI,

Ah-ça ! *qu'joutrons - nous*, m'fit-i ?
 — *C'que vous voudrèz*, lli fis-je. — Ton
 puç'lage conte l'mien, m'fit-i. — Ah !
 pas d'ça, Lisète, lli fis-je moi ! voyèz-
 donc l'gros malin ! qu'eci risq'rait donc- ?
 V'la pourtant qui' c'mânce l'jeu. Je
 m'mets dans m'n èveurtin pou m'bén dé-
 fendre. *J'tirons à qui tirera*. C'est à lui,
 queume d'juste ; car i c'naît l'numéro & i
 mêtit *l'pus près d'la bande*. I tire la
rouge au doublet : l' la manquit. Moi,
 qui jouait d'masse, j'tire, & j'lli r'done à
faire. I'la tire ; mais *il a un contecoup*, &
 crac, *le v'la su' ma blouse*. — J'joue, &
 j'fais la blanche. — *V'la un beau-coup ?* lli
 fis-je. — *T'en gângne deux*, m'fit-i. I' joue,
 & rase ma blouse. J'joue, j'vous touche la
rouge fine, & j'cache tout à m'n Home. I'
 joue, & touche d'bricole. J'joue, j'étais
placée, j'carambole & fais la blanche :
 ça m'fait quate du coup, & j'done l'coup-
 d'bas. M'n Home joue ; la rouge était bille
posée sur ma blouse ; i r'vient d'ssus, &
 coule quasi avec. — Ah-ça, lli fis-je,
comptons un-peu l'jeu, & rap'lons queu-
 ment que j'somes ? — *Six que j'te rens*,
 m'fit-i, & deux d'ia blanche, c'est huit ;
 quate du coup d'caranbolage, ç'a t' fait
 douze, à point ! Tu joues pou trois. Queû
 Guiablesse ! a' démonte un Prevôt d'sal-

le - ! J'joue, & *bazine la blanche*. — Deux ! s'mit-i à dire. J'joue, & j'vous lli *fais l'pus beau triplet !* mais *ma blouse n'a-tirit pas*. I joue, & *m'tire au coup-d'taton*. J'joue, mais *i m'fait rubrique*, en *m'mettant sa queûle* pendant que *j'm'ajustais*. Ça m'met en humeur ; *j'pousse fort*, & *j'saute*. Ça lli *fait quate*. I'joue, & *i'tire pou tout ram'ner*. Ça m'dépitait : *j'tire la rouge au croiset ; j'la manque*, & *j'reste su la blouse*. I'joue, & *m'fait bravement au même : six* pour lui. J'joue, & *l'cole*. I'joue, & *m'done du fer*. — Et t'v'la *en gueûse*, Margoton, m'fit-i ? — Ça est vrai, Montigni, lli *fis-je* ; mais *un bon coup-d'queûle* m'en tirera : *Donez - moi vote queûle -*. J'joue fort, mais *la bille était draite*, *j'm'enfili avec dans la blouse*. Ça lli *fait huit*. I'tire *la rouge au bloquet*. — Ah-ah ! m'fit i, *onze à douze*. — S' j'alais perdre donc, lli *fis-je* ? — Ça ne s'peut pas, m'fit-i—. J'lli *done un coup-d'longueur ; i' m'tire d'son gros-bout* pour m'faire *d'coin en coin*. J'avais chaud, queume bèn vous pensez ? J'crayis qu'j'avais perdu ; mais *i handit trop bas*. Et moi, j'vous lli *ririt un beau quatebandes qui l'métit dans lrou*. — *Partie ! lli fis-je*. — J'savais bèn qu'en t'en *rendant six*, j'per-

80 *LE PAYSAN PERVERTI*,
drais, m'fit-i; car à ç' jeu ici, *la masse*
l'a toujou enporté su *la queue*—.

Il semble te voir d'ici, jurer entre tes
dents comme un Petitmaître qui tombe
sur la morale dans *Cleveland*: — Quel
galimathias! & qu'est-ce que cela veut
dire —? Patience? Je l'ai fait pour te
punir de ta sortie de l'autre jour contre
Lettre
exlij. les Jeunes-gens. Tu crais peut-être à
présent que je vais reprendre l'aventure
de ma jolie Marchande? Oh! tu n'y es
pas! je veus t'affomer de mes réflexions,
& te contrarier à mon aise.

Ma nouvelle Philosophie me sert à
merveilles: oui le cynisme dont tu as
tant médité un-jour, est seul la source du
Lettre
exlij. bonheur. O Diogène! ô Antisthène, son
digne maître, vous êtes les plus grands-
hommes de la Grèce. Quel plaisir d'en-
brasser tous les états! Par mes habits,
je m'élève aujourd'hui au niveau des
Grands, & le lendemain je descens &
me confons avec les plus bas des Hom-
mes. Ces changemens subits & dispa-
res étendent mon existence; je suis de
toutes les classes; & je trouve avec la
grosnière Harengère, mais jolie, des
plaisirs au-moins égaus à ceux que me
procurait la Marquise de ***: les ca-
resses naïves, emportées, sans contrainte
de Margot, ont des charmes particuliers,

& qu'on ne trouve qu'avec les Filles de son espèce. Il faut les voir dans l'ivresse de la volupté ! il n'y a point-là de métaphysique : les sens font tout , mais ils le font vigoureusement, & bien. C'est d'une de ces Donzelles, qui ne manque pas d'esprit, que je tiens le récit énigmatique par où j'ai comencé ma Lettre : c'est ainsi qu'elle me raconta, en mourant de rire, & en n'employant que des termes de Billard, la perte de sa qualité de fille.

A-présent que ma petite malice est faite, je veux me reconcilier avec toi.

J'ai été quelque temps à bien m'observer, depuis qu'en passant devant la porte de ma Belle-marchande, je m'en vis reconnu. Mais voici une scélérateffe (car quel autre nom donner au trait que je te vais conter ?) que je fis dès le même jour. J'ai pour voisin un jeune Fat d'une figure fadement belle, & dont le génie romanesque répond à la figure : Je lui fis écrire par la Femme de-chambre de Laure le Billet que voici :

*M O N S I E U R , une Jeune - personne qu'on flatte d'être passable , n'a pu vous voir sans être frappée de votre bonne-mine : on ne peut vous en dire davantage par écrit ; mais si vous voulez venir ce soir à onze heures, rue***, maison de M.***,*

82 LE PAYSAN PERVERTI,
*on vous ouvrira une porte grillée, & nous
causerons en sûreté.*

Je fis remettre ce Billet chés mon Fat à l'heure où je savais qu'il n'y était pas. Il ne rentra que sur les sept heures-&-demie, qu'il trouva le Poulet. Je l'observais de ma croisée : il ne pouvait se contenir ; il sortit, rentra, resortit plus de trente-fois, dont il vint au moins dix à ma porte, pour me faire part de sa bonne-fortune sans-doute ; mais un je-ne-sais-quoi le retint toujours. J'étais envérité jaloux du plaisir menteur que je lui procurais. A dix heures &-demie il partit : j'alai me mettre à la cachète d'où j'avais examiné la veille la ronde du jeune Drapier & de ses Satellites (car tu vas voir que c'était lui). Mon Voisin passa devant la grille : personne encore : il fit vingt pas, & revint : la demi heure s'écoula. A onze heures, je vis l'Homme enmitoufflé de la veille qui s'avavançait avec précaution : il ne tarda pas à remarquer un Quidam qui se promenait, & qui regardait curieusement la maison : il fit un signal, auquel Jeaneton parut. Mon Fat s'aprocha aussitôt. La bonne Jeaneton lui demanda ce qu'il voulait ? Et sur sa réponse enbarassée, la Masque cria, *au Voleur !* Le jeune Drapier fondit alors avec sa troupe sur le Pauvre-diable, & ils le

conduisirent en le gourmant au Corps-de-garde du Marchéneuf ; de-là mon Homme ala en bonne-fortune chés le Commissaire, qui lui donna rendezvous au Petit-châtelet, où le pauvre Galant attend encore.

Je ne devais pas naturellement penser que le lendemain le jeune Drapier monterait encore la garde. Ce fut cependant ce qui arriva. J'en conclus qu'il ne croyait pas avoir découvert le vrai Coupable : en-effet, mon Voisin a l'air trop sot : il s'était fort mal défendu devant le Commissaire (à ce que j'ai compris parce qu'il m'a raconté lui-même quand je l'ai été voir en prison). Il se fit gloire du rendezvous, & pour le prouver, il montra le Billet : mais le jeune Drapier, après s'être fait connaître, observa que ce Billet n'étant de l'écriture de personne de la maison de M.***, chose dont il répondait, c'était un échapatoire que le Fripon s'était ménagée d'avance. À cela point d'autre réponse, de la part de mon Imbécile, que des *Pourqu' me prenez-vous?* & autres de cette force. J'espère cependant que ce bel Oiseau ne restera pas longtemps en cage.

J'ai continué d'avoir l'œil à ce qui se passait, jusqu'à dimanche dernier, qu'un nouvel incident m'a jeté dans un danger, sur lequel je m'étourdis, parceque je n'en,

84 LE PAYSAN PERVERTI,

fuis pas encore échapé. Mais il semble en vérité que tout ce tracas donne du ressort à mon âme ; j'y trouve quelque chose qui m'attache agréablement : d'où je conclus, contre les principes d'une de tes Lettres, que l'inquiétude des grands Scélérats n'est pas sans une sorte de plaisir.

Dimanche nous étions aux Tuileries, ra Laure, ma Zéphire, & moi (je leur fais-faire connaissance, & je crais que tu ne le desaprouveras pas). L'alée au bas de la terrasse des Feuillans était garnie d'une foule brillante, qu'y attirait un des plus beaux jours de la saison. Nous folâtrions sous les arbres, admirant, critiquant, & riant aux larmes des gloses bouffones que Zép^hire faisait sur l'alure de toutes les jolies Femmes. Une sur-tout la frapa ; c'était ma Belle avec sa Mère. La crainte d'être reconnu, fit que je me cachai derrière un arbre. Cependant cette folle de Zéphire faisait sur elle des remarques si singulières, que soit hasard, soit que cette Fripone s'y connaisse, je fus surpris de leur vérité : mon étonnement se peignit sur mon visage.—Comment-donc ! (me dit alors Zéphire) la connaîtrais-tu-? Je me défendis avec embarras ; la petite Malicieuse parlait fort-haut, en me tirant de derrière mon arbre ; ma Belle se retourna, m'aperçut,

& me montra à sa Mère. Je pâlis, & priaï mes deux Compagnes de quitter le Jardin. Zéphire me dit toute-émue :—J'entrevois bien quelque chose; mais cela n'est pas clair : tu fais combien je t'aime ; tout en gagnant la porte , dis-moi la vérité ; peut-être je pourrai te servir—? Sûr de son attachement , un-peu troublé , je n'hésitai pas à lui tout avouer. Elle pétillait en m'écoutant , articulait à demi : *Hum ! ... le scélérat ! ... voyez ! ... il fait ... C'est bon ! c'est bon ! ...* & mettait son éventail en pièces. Ce fut la seule victime qu'elle voulut inmoler à sa colère, Elle me dit de m'éloigner promptement ; tandis qu'elle retournerait avec Laure se mêler dans la foule. Tu fais comme ces deux Fripones ont une figure honnête , intéressante , & avec quelle élégante décence elles ont l'art de se mettre ? Zéphire chercha ma Belle , la rencontra bientôt , & en fut reconnue ; ce qui fut aisé à voir , par l'attention avec laquelle elle ne cessait de regarder les deux Amies. Alors Zéphire qui ne voulait qu'une occasion de lui parler , l'aborda & lui dit de cet air charmant que tu lui connais :—Madame l'attention que vous me donnez est trop flatteuse pour que je ne desire pas de savoir à quoi je la dois : mais quelle qu'en soit la cause , je puis vous assurer d'a-

vance, que vous intéresser est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux. La Mère de ma Belle lui répondit : — Madame, vout étiez tout-à-l'heure avec un Homme que nous avons cru connaître : voudriez-vous nous aider à découvrir si nous ne nous trompons pas ? — Très-volontiers, mesdames, reprit Zéphire : il doit être bientôt mon mari. — Ah ! que je vous plains, mademoiselle ! dit encore la Mère : croyez qu'il ne vous aime pas sincèrement. — Si je le croyais, (dit Zéphire avec une étincelle de ce feu qu'elle met à tout) il ne périrait.... Mais non, j'aurais la faiblesse de lui pardonner.... Madame, si l'est infidèle, ne me révélez pas son crime-. Durant ce colloque, on s'était retiré à l'écart. Zéphire prit les mains de ma Belle, & quelques larmes s'échappèrent. — Madame, lui disait elle, il est jeune, il est fort étourdi... puis - je espérer votre parole d'honneur & celle de madame votre Maman, que je ne l'expose pas... Hélas ! s'il a manqué effenciellement à quelqu'un, c'est moi qu'on punirait en l'inquiétant-. Ma Belle écoutait Zéphire avec cette attention qu'on ne donne qu'à un Objet qui comence à nous intéresser ; elle l'enbrassa toute attendrie : (un cœur amoureux est facile à fléchir). Laure de son côté employait son

ait mignard à gagner la Mère, à quî elle avoua que j'étais son Parent. Cette démarche de Zéphire eut l'effet qu'elle en attendait : la Mère & la Fille la prirent en amitié. On raconta pourtant mon forfait (des Femmes peuvent-elles se taire!) en déguisant le nom de la Victime. — Ce que je ne conçois pas, ajouta la Mère, (car la Fille avait cru devoir la mettre au fait de tout, & ce trait de prudence la sauva) c'est comment il s'est trouvé-là en Savoyard-? Zéphire n'y comprit rien non - plûs; je n'avais pas eu le temps d'entrer dans tout ce détail-là : mais elle promit aux deux Dames, qu'elle me ferait tout avouer, & qu'elle me punirait. Enfin Zéphire & Laure ont si bien fait, qu'après s'être donné un nom supposé & une condition honnête, on leur a proposé de se voir. En-conséquence, Zéphire a déjà fait deux visites, qu'on lui a rendues dans mon logement, qu'elle a donné pour le sien. Elle a si bien su gagner leur affection, qu'elle est devenue l'intime confidente de la Demoiselle, & que la Mère l'estime infiniment. La première lui a raconté tout ce qui s'était passé dans l'intérieur de la maison depuis mon audacieuse entreprise. Comme je te l'ai dit, elle a tout avoué à sa Mère, qui était heureusement portée pour le jeune Drapier,

88 LE PAYSAN PERVERTI!

le Père seul favorisant un autre Galant ; qui est Avocat. Cette Dame, après avoir beaucoup grondé sa Fille sur son imprudence, l'en vit trop repentante, pour ne pas lui pardonner, & elle ne s'occupait plus que des moyens de réparer le mal. Le but que je soupçonne qu'a eu ma Belle, par cette confiance, ç'a été sans-doute de faire comprendre à Zéphire, combien la moindre indiscretion de ma part me ferait dangereuse. Tu vois que mon Fat si bien pris à la ratière, est justifié par-là ; on va le faire élargir, &c.

Que dis-tu de cette aimable Zéphire, & de son zèle pour moi ? c'est un trésor que cette petite Créature ! Envérité, j'ai du remords de la tromper.... Mais Aurore en aurait peut-être autant fait ?

Je t'apprendrai qu'Ursule change en mieux ; elle est à-présent supportable à voir : si sa *hideur* (passe moi le terme) continue à diminuer, nous pourrons lui faire quitter son antre.

P. S. Je r'ouvre ma Lettre encore tout ému. J'étais sorti tantôt après t'avoir écrit, & j'ai vu... M.^{me} Parangon avec M.^{le} Fanchète!... La première était en deuil ! que veut dire cela ? Tous mes membres ont tressailli. Ah-bon-dieu ! que cette Femme a une beauté impérieuse !... C'est en beau la tête de Méduse.

C X L V I . M E

Le lendemain de
la précédente.*Le Même au Même.*

[Il achève l'aventure précédente , & raconte un combat à l'épée de Zéphire avec Aurore.]

JE suis si troublé de la vision dont je t'ai parlé dans mon *post-scriptum*, que de la nuit je n'ai pu goûter de repos. O nuit cruelle ! que de tourmens tu viens de renouveler ! . . . Mais je n'ai pris la plume que pour me distraire.

Je vais t'achever l'aventure de la belle Marchande ; car j'apprens quelle est terminée. Dans l'explication que la Jeune-personne eut avec son Amant le surlendemain de ma bonne-fortune , elle s'était heureusement aperçue assés tôt qu'il n'était pas le favorisé. Desespérée d'une si cruelle méprise , elle avait eu recours aux lumières de sa Maman : & après de longs débats pour le *oui* & pour le *non*, il fut enfin résolu qu'on presserait le mariage avec le jeune Drapier , de peur de certain accident , qu'une remise de quelques mois pouvait faire éclater. On gagna le Père par un faus exposé des circonstances , auquel l'Amant se prêta ; d'avanthièr l'honneur de ma Belle est en sureté. Mais il faut rendre justice à sa délicatesse , elle a versé bien des larmes ;

il a falu les ordres absolus de sa Mère, & la crainte d'un Père homme terrible, pour la déterminer à se donner, d'une manière qui lui paraît une fraude criminelle, quoique son cœur soit innocent. La bonne âme! il n'y avait peut être que cette Amante fidelle dans Paris; & la destinée des Maris y est si forte, qu'il a falu qu'il se trouvât tout-exprès un Affecteur, pour que le jeune Drapier esuyât la commune infortune. Mais comme il ne fait rien, il n'en sera pas moins heureux. Eh! combien de Maris voudraient pouvoir se dire dans le même cas?

- Une chose assés particulière & qui va te surprendre, c'est que Zéphire est de la noce, sous le nom de M.^{lle} de Saint-helier. Je ne le voulais pas, & c'était la prudence qui me guidait; Zéphire pouvait être reconnue: Si quelqu'un de ceux qui ont fait *hommage-lige* à ses charmes se fût rencontré-là, & l'eut divulguée, quel scandale dans une Assemblée bourgeoise où il y avait de l'Échevinage & du Secrétariat! Des Marquises, des Duchesses se crairaient moins blessées, que cette noblesse mercantile: mais il n'est encore arrivé aucune *malencontre*, & j'espère qu'aujourd'hui, qui est le dernier jour, se passera sans *déconfiture*.

Ah-dieu! Zéphire qui arrive toute en desordre!

Etrange évènement! Zéphire a découvert, je ne fais comment ni par qui, mon commerce avec Aurore &c : elle l'a vue ce soir pour la première fois : la beauté de sa Rivale l'a transportée de rage & de jalousie : sur les six heures, elle a prétexté une affaire indispensable pour quitter la noce ; elle a pris une voiture, & elle a fait arrêter vis-à-vis la demeure d'Aurore. Celle-ci était à sa fenêtre : Zéphire lui a fait signe de descendre : Aurore qui voyait une Jeune-personne délicate & seule, n'a pas hésité. — Vous vous nommez Aurore! — Oui, mademoiselle. — (avec feu) Vous connaissez Edmond, le plus faus, le plus traître, le plus... vous le connaissez? — Oui, mademoiselle. — Vous ne l'aimez pas sans-doute? — Si, mademoiselle. — Vous l'aimez... il vous aime... — Oh! beaucoup, mademoiselle. — Oserais-tu me parler avec cet insultant sans-fraid à l'écart, & des armes à la main? — Peut être que oui, ma mignone, quoique vous ayiez l'air redoutable : mais pourquoi tout cela? si vous le souhaitez, j'aurai l'honneur de vous faire prendre un bain dans le ruisseau de notre rue. — Infame! — Vous voyez qu'il est hon-

92 *LE PAYSAN PERVERTI,*

nêtement large; d'ailleurs c'est jour d'Opéra, il est grossi de toutes les évacuations de ces Demoiselles. . . . — Viens, viens (a interrompu Zéphire qui crévait de dépit) c'est ta vie ou la mienne-.... Aurore a éclaté de rire: — Exposer ma vie pour un Homme! tous les Hommes ensemble ne valent pas un de mes jours-. A ces mots, Zéphire ne s'est plus possédée; elle a donné de son manchon par le visage d'Aurore, en lui disant: — Va! malheureuse, tu ne mérites pas plus l'honneur que je te voulais, faire, que le cœur que je te dispute-. Le coup de manchon par le nez a fait perdre à Aurore tout son enjouement. Elle s'est jetée dans la voiture, pour en faire descendre son Ennemie, & comencer avec elle un très-peu décent combat à coups-de-poing. Mais le Cocher qui avait ses ordres, voyant les deux Championnes enfiacrées, a fait démarrer ses haridelles, & à force de coups-de-fouët, leur a fait prendre un demi-trot jusqu'à la Place commencée pour le Roi: là, Zéphire collée par sa Rivale, dont elle avait toujours contenu les mains, s'est glissée lestement à terre, & l'a entraînée avec elle. Le mouvement de la chute a fait lâcher prise à Aurore. Zéphire dégagée a couru à ses armes, & a pré-

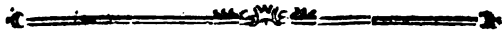
senté une épée à son Ennemie : — Tiens, vile Harengère, lui a-t-elle dit, attaque, & défens-toi noblement-. Aurore, poltrone comme toutes les Femmes, a pâli en voyant briller deux épées nues : néanmoins tout en tremblant elle en a pris une, parce que sa Rivale étant déjà armée, il n'était plus possible d'en venir à l'abordage. On a comencé à s'escrimer : Zéphire avance courageusement sur sa Rivale qui recule : mais Aurore avait un karako de satin ouété & piqué, avec une pièce d'estomac ; Zéphire un corps baleiné ; celle-ci reçoit une égratignure audeffus du sein ; sur le même temps elle blesse Aurore au bras : le sang jaillit de leur blessures, & va teindre en pourpre les lis de leur peau fatinée. Les deux Belle plus effrayées de ce qu'elles voient que de ce qu'elles sentent, poussent un cri perçant, & laissent tomber le fer qui n'est pas fait pour leur mains délicates.

Le Cocher a ramassé les deux épées, rechargé les deux Demoiselles, & les a remises chacune à leur demeure. Zéphire repose ; je vais voir Aurore.

J'en arrive : tout va bien pour sa blessure, mais je ne suis pas content d'elle ; ses idées de vengeance ont quelque chose de bas. Zéphire au contraire, que je viens de voir aussi, toujours noble & gé-

94 *LE PAYSAN PERVERTI,*
péreuse, nous pardonne à tous-deux ;
elle est sans fiel comme... Ah-dieu!
qu'alais-je dire!

Enverité je suis charmé de ce combat;
il me distrait. Il faut que je te comuni-
que, dans la même vue, l'idée qui m'est
venue ces jours-ci à l'occasion d'un en-
retien que nous avons eu, N'ég'ret &
moi : Le petit Mulâtre me demandait
des nouvelles d'Ursule. Je lui ai dit
qu'eile était enlaidie. —Enlaidie ! a-t-il
repris ; pour moi, je l'ai trouvée si jolie,
lorsqu'elle l'était, que fût-elle un mon-
stre aujourd'hui, je ne verrais en elle que
son ancienne beauté-. J'ai combattu
cette idée, que dans le fond je crais-
vraie. Le petit Homme a soutenu son
opinion : ensuite il m'a parlé de sa fa-
mille, de ses espérances ; il m'a vanté
le succès futur, mais inmanquable, selon
lui, d'un Ouvrage qu'il compose, &c.
Tout cela signifiait que la main d'Ursu-
le le tente. Que me conseilles-tu ? Si la
pauvre Fille devient supportable, la cho-
se ne pourrait-elle pas se faire ?



C X L V I. ME

Même jour.

MME PARANGON, à EDMOND.

[Elle retire Ursule de l'Hôpital.]

JE viens enfin de découvrir la retraite.

d'Ursule : ne l'y cherchez plus ; je l'emmène. N'attendez de ma part ni remontrance, ni reproche : il n'est pas de termes.... Je n'ai que des larmes.

(Cette Lettre est la seule des trois dernières de cette Dame , qui soit parvenue à Edmond.)



C X L V I I . M E

E D M O N D , à G A U D B T.

[Depuis qu'Edmond est perverti , les bonnes impressions s'effacent en un instant.]

MON cœur palpite , & ma main tremble.... La foudre est moins terrible ,.... la mort est moins redoutable que le reproche de la vertu.... Lis ce Billet... Sens bien tout ce qu'il dit... Je suis atterré.... Je finirai ma Lettre tantôt ; je ne saurais écrire.

Quelques heures après.
Grâces à Zéphire , le sombre nuage dont mon âme était envelopée vient de se dissiper. Elle finit de me raconter les folies de la noce , aussi tranquillement que si le combat avec Aurore n'était qu'un songe. Elle y a eu des aventures ; mais fidelle au masque honnête qu'elle avait pris , Zéphire a fait la prude , la renchérie , & poussé la sévérité jusqu'au ridicule. Juge de la bonne opinion qu'on a conçue d'elle ! Les Mères ont cité son exemple , comme le modèle de la conduite d'une Honnête-fille avec les Hom-

96 LE PAYSAN PERVERTI;

mes : (& conviens que jamais on ne cita mieux!) Imagine aussi comme sa Maman se font applaudies de leur nouvelle Connaissance!

Le premier Adorateur de ma Zéphire a été un grand Blondin-bai (pour ne pas dire rous) fils unique, très-riche & très-fot d'un gros Marchand de la rue Saintantoine: il ne lui touchait la main qu'avec un gant blanc, ne lui parlait qu'en se courbant avec un rire niais & forcé. Zéphire en est fort contente: Si elle ne m'aimait pas, tout mauvais-sujet que je suis, dit-elle en badinant, elle l'épouserait: en-fait de Maris, elle pense qu'il faut qu'ils soient adorés ou fots. Le second Adorateur a été un Vieillard encore vert, & d'une gaîté qui fait oublier son âge: Zéphire regrète sérieusement de ne pouvoir épouser celui-ci; —C'est un Homme aimable, avec quî une Femme serait heureuse (me dit-elle); & la chose serait très-fesable, si je pouvais compter sur ta constance: car ce Grison ne ferait que tenter de m'empêcher de t'être fidelle, il m'enrichirait, me laisserait bientôt veuve jeune & opulente, & j'aurais la liberté de faire ta fortune. Tout l'inconvénient, c'est lorsqu'il faudrait it fondela cloche: ton Gaudet ne pourrait-il pas nous trouver quelque fourbe-?

fourbe-? (Tu vois comme sur mes récits l'on a une haute opinion de ton rare mérite : entre-nous, tu ne ferais pas mal d'y rêver). Le troisième Galant de Zéphire était un Homme marié : plus clairvoyant que les autres, il a cru le second jour découvrir dans la petite Lucrece quelque chose qui marquait de la facilité. D'après cette belle idée, il a fait des propositions analogues à ses vues. Zéphire l'a renbarré de-manière à le faire repentir de la mauvaise opinion qu'il avait (si injustement) prise d'une Fille comme elle. La petite Folle panche pour son Vieillard ; elle en est coiffée (bien entendu qu'il ferait une bonne donation, que la généreuse Zéphire n'ambitione qu'à-cause de moi.) Nous verrons : mes finances sont diablement défilâbrées !

P. S. Je me mets en chambre-garnie, pour laisser mon logement libre à Zéphire : elle doit y recevoir son Barbon. Ta Laure nous seconde : elle se met en grand bonnet, avec une coiffe noire, qui lui donne l'air d'une petite Maman. Notre but est qu'on soit moins surpris de voir Zéphire (ou plutôt M.^{me} de-Sainthelier) sous la conduite d'une Enfant comme elle.

M.^{me} PARANGON, à EDMOND.

] On lui offre le bonheur dont il n'était plus digne.]

DEPUIS une heure je suis apuyée sur ma table sans pouvoir écrire : les expressions me fuient ; je vois bien que mon esprit ne me dira rien ; il faut laisser parler mon cœur.

Mon Cousin, je suis veuve : en deux mois, j'ai perdu mon Père & mon Mari. Ces deux pertes sont grandes ! & la première m'ôte un Consolateur chéri. . . Il fut un temps où l'amitié aurait essuyé mes larmes : mais aujourd'hui, sur quoi puis-je compter ! L'orage des passions a détourné mon Cousin de sa route ; une dangereuse ivresse l'a forvoyé. . . Oh si les vœus que j'adresse au Père commun étaient écoutés, cet Homme que nous pleurons, Ursule & moi, reviendrait à nous ; & si le Bien autrefois si vivement désiré, avait encore des charmes pour lui, il serait heureux

D'URSULE, à son Frère.

Ose m'imiter, Edmond ; Frère trop cher & trop coupable, ose te confier à la Vertu. Depuis que je respire le même air qu'elle,

mon âme s'est épurée ; depuis que je suis ses traces , le gouffre du crime s'est fermé sous mes pas : J'ai perdu la beauté , & je m'en aplanis , j'en ai fait trop mauvais usage. Je trouve une douceur inexprimable , inattendue (car je n'aurais osé l'espérer) dans la vie paisible que je mène auprès d'une incomparable Amie : il me semble que je suis arrivée dans le port après une épouvantable tempête : je regarde avec effroi la mer encore agitée ; je vois mon Frère au milieu des ondes , triste jouet des flots , environné de monstres qui cherchent à le dévorer.... Hélas ! sans les transes cruelles où je suis pour lui , je serais trop heureuse. Reviens... Nous mènerions ici une vie si douce , si tu le voulais ! Viens... on me permet de l'écrire... viens t'unir avec le seul Objet que tu ayes jamais aimé. La Fille qu'on t'a fait croire morte , existe : Edmée-Colète est charmante.... Après ce mot , je vais dire qu'on prépare ton appartement. P.S. M. le Conseiller est veuf : crairais-tu qu'il m'a fait parler. Ah-grand-Dieu ! moi ! moi !... je ne suis pas digne d'être sa servante.

Vous pouvez la croire , mon Cousin ; dans tout ce qu'elle vous marque ; si ce n'est dans un point : c'est que sa laideur s'efface insensiblement , & que les grâces reviennent les unes après les autres ; elle

100 LE PAYSAN PÉRVERTI ;
a déjà retrouvé ce sourire enchanteur...
Je m'arrête : venez la voir , mon chér
Edmond.

C L. ME

Le jour même de la ré-
ception de la précédente

ZÉPHIRE, à LAURE.

[Zéphire intercepte la Lettre qu'on vient de lire,
& demande conseil à Laure.]

REGARDE, lis, & marque moi si
tu connais cette Femme ! Elle semble
avoir des droits ? Une *Fille* (dit-on)
qu'on a fait croire morte, & qui existe !...
Et-puis cette Sœur d'Edmond, qui re-
devenue vertueuse, joint ses sollicita-
tions !... Malheureuse ! on traitait de ma
vie à mon insu !... Elles ! elles ! faire le
bonheur d'Edmond ! Ah ! elles s'abu-
sent : c'est moi, moi seule, qui puis &
prétens le faire. Edmond ! que je meure,
que je périsse plutôt de ta main, que de
te perdre !... Quel bonheur pourtant
qu'un enchaînement singulier de cir-
constances m'ait fait occuper son loge-
ment, & que cette Lettre me soit tom-
bée entre les mains ! Je tirais les Car-
tes (1), lorsqu'elle est arrivée ; le *sept*
de-pique s'est trouvé entre Edmond &
moi ! un secret présentiment m'a porté
à la décacheter : dans le premier mou-

(1) Amusement frivole des Filles-de-joie.

vement de fureur qu'elle m'a causé, je l'ai mise en un million de morceaux ; je l'ai broyée... Je m'en suis repenti l'instant d'après. J'ai mal-fait ; je le sens ; mais comment réparer ma faute ? N'aimé-je pas Edmond ? ne donnerais je pas ma vie pour qu'il fût heureux ? Je lui sacrifierai donc bien mon amour ?.. Oui, je le dois ; je le ferai.

Viens me voir, ou Réponse. Si ton *Ami* était ici, il me dirigerait ?

C L I. M E Réponse.

[Laure étouffe les remords de Zéphire.]

SI tu crains de perdre ton Amant, garde le silence sur ce que tu as fait : le hasard t'a servie ; seconde le hasard, ou tout est perdu. La Femme qui a écrit cette Lettre est un aimant puissant qui attirerait irrésistiblement Edmond. Toi seule mérites mon Cousin ; c'est toi qui l'as rendu à la vie ; & c'est d'après la connaissance que j'ai de ton cœur & de ton caractère que je décide, Que nous serons heureux tous-quatre ! Mon *Ami* va se réunir avec nous ; je me promets de lui être désormais bien fidelle ; Edmond t'adore ; nous tiendrons un double ménage, qui ne sera pas triste, ennuyeux comme les ménages d'un à-un ; je veux

donner au nôtre un petit air d'honnête libertinage tout-à-fait piquant. Nous jouirons d'une certaine aisance : mon *Ami* a encore cinq-mille livres de revenu, malgré tout ce que je lui ai coûté, ce qu'il a dépensé pour ma Cousine Ursule, quand il l'aimait, & depuis : Maman & moi, nous avons quinze-cents livres de rente : Edmond, dont toutes les dettes seront acquittées dans peu, au-moyen de plusieurs années de sa pension, que ce pauvre d'Arras a sacrifiées pour lui, va le voir mille écus par an. Ajouté à cela que nous travaillerons. Mon Cousin a repris son art, & il a déjà fait deux portraits qui ont été bien payés ; il travaille à-présent à un tableau d'histoire : c'est JULIE répondant à CARACALLA, *Tout vous est permis, Seigneur*. Je suis fort contente du dessin. Quant à moi, je comence à tirer-parti du talent que m'a donné mon *Ami*, je grave de petites estampes : Mon Maître donnera de grands ouvrages ; & Zéphire fera jouer ses doigts délicats sur son tambour-à-dentelle. Que cette heureuse vie n'existe-t-elle déjà !... Adieu, charmante Zéphire.

P S. Tu ne m'as pas dit un mot de ton Barbon !... Et cette Aurore ? je meurs de rire quand j'y songe : elle s'est là singulièrement vengée ! Mais heureuse-

ment le seul Coupable est puni, & le mal n'est pas venu jusqu'à toi : Edmond a dû être bien consterné de se voir dans ce piteus état ! J'en ris malgré moi, car je fais que tu n'en ris pas, trop bonne Zéphire.

 C L I L M E

15 juillet.

EDMOND, à D'ARRAS.

[Il lui fait part de sa maladie: il parle de Zéphire, & fait ensuite le Philosophe,]

B IEN des choses sont arrivées depuis votre départ d'ici, chér Père : J'ai rompu avec cette Aurore, dont vous me disiez tant de mal ; je reconnais, à mes lépens, que vous aviez raison : il n'y a qu'une Zéphire dans le monde ; toute fille qui a eu l'âme assés basse pour se prostituer volontairement, doit avoir toutes les mauvaises-qualités & tous les vices. J'ai cruellement souffert ! quel état affreus ! Eh bien ? chér Père, le remords est un suplice plus cruel encore. J'étais convalescent, lorsque la Mère de Laure cessa de radoter, c'est-à-dire qu'elle mourut : un grand projet se réalisa aussitôt ; M. Gaudet pour fixer tout-à-fait Laure, l'épousa, & nous prit chés lui, Zéphire & moi, dans la vue de faciliter un mariage entre ma Mai-

104 LE PAYSAN PERVERTI,
tresse, & un M. *Trismégiste*, ce Vieillard
qui devint amoureux d'elle à une noce,
& dont vous avez entendu parler. Ce
fut d'abord la plus agréable chose du
monde, que la vie que nous venons de
mener tous quatre : je n'avais jamais été
si content : J'aimais ; j'étais aimé. Mais
on se lasse de tout, même du bonheur :
cet état m'est devenu fastidieux.

Depuis quelque temps, je languissais
sans en rien témoigner : mais enfin d'hier
cet arrangement est absolument rompu ;
il ne faisait que retarder le mariage de
Zéphire avec son Barbon. Cependant elle
est désespérée, furieuse ; mon Ami très-
fâché. Mais que voulaient-ils donc que
je devinsses ! En vérité, je ne pouvais plus
y tenir... Oh ! la sotte chose que l'amour !
j'y renonce pour la vie. Le premier trait
dont il nous atteint nous chatouille ; la
blessure est si douce, que nous enfonçons
nous-même la flèche : mais insensiblement
le plaisir se change en cuisson ; la
douleur augmente, la fièvre s'en mêle,
l'inflammation devient terrible ; on perd
le sommeil, l'appétit, le goût de tous les
amusemens ; on se concentre dans son
Idole ; on ne voit qu'elle, on ne respire
qu'en elle & par elle... Enfin le délire
cesse ; la tranquillité renaît : Mais il faut
rayer de sa vie le temps précieux qu'on a

perdu : Je ne veux plus aimer ; je veux voltiger de Belle en Belle.

On critique nos mœurs, notre légèreté, notre perfidie en amour : Envérité, ces prétendu Sages, ces Frondeurs éternels raisonnent bien plus qu'ils ne sentent, lorsqu'ils ôsent attaquer la marche générale ! Il faut être bien aveugle, pour ne pas sentir que tout ce qui devient le caractère d'une Nation, est fondé sur la nature ; & qui dit la nature, dit la raison par excellence : Nous sommes ce que nous sommes, parce que de toute autre manière nous serions plus mal. C'est l'expérience communicative, qui nous a donné nos mœurs ; & qui a produit une sorte de *morale-physique-expérimentale*, par laquelle nos passions ne sont plus qu'hebdomadaires. Pour moi, dont le cœur sensible a goûté de toutes les délices, & senti dans toute leur étendue, les tourmens de l'amour, je regarde nos prétendus vices, comme le conble de la sagesse, & la perfection du bien-être moral. En réfléchissant sur tout ce que j'éprouvai jamais de sensations ; je me suis dit : *C'est un grand malheur d'aimer ; mais c'est le conble du malheur d'être aimé.* Chercher à sentir les secouffes délicieuses de l'amour, n'est-ce pas s'exposer à sentir aussi les secouffes contraires ? lors-



106 LE PAYSAN PERVERSI,

qu'une Jeune-fille joue à l'escarpolète ; & que son Amant, par un effort plus puissant, l'aproche davantage de lui, ne doit-elle pas s'en éloigner d'autant plus ? Il en est de-même de tous les plaisirs, & sur-tout de ceux de l'amour. Il faut donc ne nous donner que de petites secouffes ; ne nous agiter que faiblement, afin de ne nous éloigner que le moins possible de l'état de tranquillité : une douce agitation, est *continûment* agréable ; un mouvement violent & brusque, n'est jamais sans douleur Epicure disait que le bonheur des Dieux giffait dans le repos : il avait raison : la peine est inséparable du plaisir, car elle est son ombre, parce que le plaisir est une agitation : le plaisir ne donne donc pas le bonheur ? Voilà ma philosophie, chère Père : vous voyez qu'elle se rapproche de la vôtre ; c'est celle de M. Gauder. Donnez-moi quelques-uns de vos sages avis ; réunis à ceux de notre Ami commun, ils ne pourront manquer de m'être très-utiles.

Je n'ai pas de nouvelles de ma Cousine, ni de ma Sœur. Je ne me serais jamais attendu à tant d'indifférence !... Mais au fond, ne dois-je pas en être charmé ?.. Mon nouveau stoïcisme me tiendra lieu de tout, excepté de mes deux Amis. Adieu, chère Père.

G A U D E T , à E D M O N D .

[Il achève de lui ôter le frein que donne aux Méchans la crainte salutaire des Lois.]

ON m'apporte à l'instant une Lettre du P. d'Arras, dans laquelle j'en ai trouvé une pour toi, avec celle que tu lui as écrite le 5... Eh-bien, cette Lettre nous reconcilie. Mais quel être inconséquent es-tu donc ? tu m'aimes, & tu me fuis ! tu t'oposes à toutes mes vues !... Il faut donc s'accomoder aux tiennes... Oui, Zéphire épousera, malgré sa répugnance ; sois donc content ; tout le monde se sacrifie ; toi-seul, éternellement égoïste, tu ne fais rien pour nous. Cependant je travaille pour toi : nous verrons si je n'obtiens pas de ta complaisance que je te fasse ta fortune ?

Ta Lettre à d'Arras, est philosophique : tu vois à-présent l'amour, non comme on l'envisage en començant à vivre, mais tel qu'il est réellement : l'amour n'est qu'une agitation violente, à laquelle le repos du cœur est préférable. Faut-il te l'avouer ? la fin de ton aventure avec Zéphire me prouve que tu es un homme enfin. Tu ne voulais pas renouer avec m^{me} Parangon ; j'ai été char-

né que Zéphire opérât ce que ta passion pour ta Cousine aurait inmanquablement fait. Tu connais les délices de l'amour sous toutes les formes possibles ; il ne t'en imposera plus : mais jusqu'à ce que tu ayes été desabusé, tu n'étais pas fait pour réussir ; un rien t'aurait arrêté : le premier minois séduisant, le premier petit nez t'aurait fait-faire des sottises. Au lieu qu'à présent : tu comanderas en maître à l'Objet de tes desirs. Te voila dans un âge où le sens-froid est nécessaire ; il est temps que l'ambition succède au goût du plaisir. Je veux te faire un sort, un nom, & j'espère te porter aussi loin qu'il sera possible : tu as du génie, de l'activité, de la figure ; j'ai des Amis, de l'intrigue, de la souplesse ; nous réussirons, & j'aurai, en t'élevant, le plaisir inexprimable qu'a le Créateur en contemplant sa créature ; plaisir que les cœurs bienfaits sentent, mais pour lequel il n'est pas de termes. Et voila comme nous en imposerons à tes Parens, comme nous exciterons leur admiration. Ne crai pas qu'Ursule se soit perdue par mes conseils ; ça été aucontraire en ne les suivant pas : c'est un tempérament trop avide qui l'a égarée. Pour toi, mon Ami, tu n'ês pas une Femmelète légère, & je fonde sur toi les plus vastes

projets. Qu'est-ce que la vie ? la durée d'un Drame où nous faisons notre personnage : la représentation est-elle finie , le Tyran poignardé , le Prince légitime remis sur le Trône , la Princesse opprimée délivrée par le Héros , &c , tout cela va souper ensemble : Alons donc , comme les Personages d'une Pièce-de-théâtre , fermement à notre but , sans nous embarasser des coups-de-poignard qu'il faut donner pour amener le dénouement ; faisons-nous craindre , aimer , admirer ; que tous les moyens nous soient bons : au fond , que risquons-nous ? de nous faire un sort heureux : les Loix , ce vain épouvantail des Ames timides , que nous feront-elles ? le pis qu'elles puissent donner , c'est la mort : mais , je te le demande , la mort dans notre lit ne sera-t-elle pas aussi douloureuse , & plus effrayante ? si les loix n'arrêtaient pas le Coupable , serait-il immortel ? Souvent sa destinée n'est avancée que de quelques mois , de quelques jours ; peut-être des maux pires que la mort étaient sur-le-point de l'affaillir ? Mettons nous donc audessus de toute crainte. *Mais* (diras-tu ; l'honneur ? Cette chimère n'existe plus nonseulement pour les Morts , mais souvent elle résulte des contraires parmi les Vivans : dans une

VIO LE PAYSAN PÉRVERTI,
des *Iles-des-larons*, qui se trouve au-
dessus du pays des *Malabares*, on tient
à grand honneur d'avoir des Parens pen-
dus pour vol, & l'on se reproche com-
me une sorte d'infamie, de n'en avoir
pas eus d'exécutés dans les pays voisins
pour une si belle cause. Rien n'est donc
plus idéal que l'honneur : les conven-
tions des Hommes là-dessus ont tout fait,
& peuvent tout défaire ; c'est une vérité
dont il faut se convaincre. La totalité des
Êtres ne peut faire aucun mal, relati-
vement à son Principe : mais entr'eux,
ils peuvent s'arracher des portions de
vie, d'aisance, & produire ainsi un mal
relatif, dont tout l'effet se réduit à l'ac-
tion du Batelier qui rejète dans le fleuve
l'eau qui s'est fait jour à travers les joints
de son bateau.

Que rien ne puisse donc t'arrêter,
ni t'épouvanter, dans la carrière que
nous allons courir : que peuvent nous
faire les Hommes, si nous ne réussissons
pas ? Et dans le cas opposé, quel rôle
glorieux nous remplirons ! Quelle foule
de sensations délicieuses nous aurons
nous procurer ! Toujours hors de nous-
mêmes, la vie s'écoulera comme un inf-
tant : si l'on pouvait s'élever par un coup
d'œil général, au-dessus de toutes les
entraves qui asservissent le Genre humain,

l'on verroit qu'elles ne sont qu'un aſtruce de la faiblesſe , & de la puſſanimité, pour enchaîner la force & le courage. Car voici véritablement ce que les Loix ſociales ont fait ; non-contentes de rendre les Hommes inégaux , elles ont encore d'autant plus ravalé certains Hommes qu'ils ſont plus néceſſaires. Dans ce ſiècle philoſophiſte , où l'on a que des demi-vues , l'on a fait dans la théorie quelques efforts impuiſſans pour diſpenſer l'honneur à-raiſon de l'utilité : mais la pratique eſt toujours reſtée la même ; & je répons que jamais elle ne changera : parce que dans une Monarchie , où la faiblesſe doit comander à la force ; où le factice eſt par-tout ſubſtitué au réel , ſi l'Homme utile avoit le degré de conſidération qu'il mérite , il ne tarderoit pas à vouloir ſe donner la puiffance. Les Aſiaſtiques les plus orientaux ont fortement exprimé cette vérité ; les Malabares ont diviſé leur Nation en caſtes ; les Manœuvres compoſent la plus vile , ſous le nom de *Poulchis* ou de *Siripères* ; les Agriculteurs viennent enſuite , & ſe nomment *Perréas* ; ils ſont regardés avec mépris ; & traités en eſclaves ; les *Poudras* , qui ſont les Artisans , ſont moins mépriſés , comme étant moins néceſſaires ; les *Vinſjas* ou Commerçans , jouiſ-

112 *LE PAYSAN PÉRVERTI,*
sent d'une sorte de considération ; leur utilité n'est quasi que de luxe : les *Settréas* ou *Naires* , qui sont les Soldats , ont la puissance : enfin , les *Bramines* , les plus inutiles de la Nation , sont vénérés ; les Indiens ont senti qu'on pouvait sans inconvénient leur laisser toute la considération possible : le Siripère est tué par le Settréa comme une bête fauve. *Quel abus !* s'écrient les aveugles Européens ! Point-du-tout : cette balance est fondée sur la nature des choses : il me semble que ces Peuples ont dit : — Avec ton utilité , Perréa , tu serais trop grand ; tu tiens déjà notre subsistance entre tes mains ; tu seras donc vil ; & le pouvoir sera confié aux Soldats , fainéans par état ; la considération aux Bramines qui ne s'occupent que de fadaïses , & dont l'exa&titude ou l'oubli ne peuvent causer aucun dommage. Avec tout cela , je ne fais trop si le Poulchis est plus misérable que le Naire. Il est (tu le fais , ta citation d'Épicure le prouve) une sorte de tranquillité , d'exemption de soins & d'enbarras dont jouit l'Homme assis au plus bas degré , & cette *insouciance* est peut-être le seul bonheur qui existe pour l'Homme. Lorsqu'une Fille noble du Malabar a mérité une punition pire que la mort , on l'a-
bandone

bandone aux Sirinères ; & j'imagine que cette jouissance pour un Homme avili est un plaisir dont les Grands ne peuvent avoir d'idée. Et voila pourquoi je suis sûr qu'en amour , le Sultan d'abord & les Princes Asiatiques , ensuite tous les autres Souverains , sont les moins heureux des Hommes ; ils descendent toujours : & l'affaisonnement le plus piquant de cette passion , c'est de monter , & de se soumettre celle qui paraît audeffus de nous. C'est encore une grande & belle vérité , que tu as sentie , que plus l'Homme est élevé , plus la carrière des plaisirs est resserrée ; & que plus il est bas , plus le nombre , & la diversité des jouissances se multiplient : admirable équilibre de la Nature ! qui en dépit de tout le système moral , rétablit l'égalité physique ! ... Mais je m'étens trop sur ce sujet : ce que je viens de dire , paraîtrait même contraire à mes vues , si je ne l'y ramenais. En Europe , où la nature n'a plus un pouce de terrain libre , on ne peut guère être solidement heureux que par une considération acquise : Pénètre-toi bien de cette importante vérité.

Voyons donc tout en grand , mon Ami : la noblesse de l'Homme consiste à faire rapporter à lui le plus d'existances qu'il est possible : les Rois font rapporter

à eux toutes celles de leurs Peuples ; & voila ce qui constitue leur grandeur : les Peuples les nomment *mauvais*, quand ces Princes usent de ces *existances d'autrui* pour eux-mêmes ; ils les nomment *bons*, quand après avoir attiré tout à eux, suivant leur droit, ils font tout refluer sur le Peuple. Les Rois y sont en-effet obligés : mais le Particulier, plus libre qu'eux ; ne doit rien à Personne (les devoirs sociaux remplis) & peut prétendre à tout : c'est à lui à se servir des Grands eux-mêmes, comme d'une machine puissante, pour aller à ses fins. Il imite ces roquets, que le Kandes-Tartares emploie à la chasse de l'ours, & qui trop faibles par eux-mêmes pour attaquer ce terrible animal, vont l'agacer à l'entrée de sa caverne, soutenus qu'ils sont par un lion & un léopard aprivoisés (1). Voila notre

(1) Cette chasse est très-amusante : Dès que l'ours aperçoit le roquet, il sort pour saisir son faible ennemi, & s'avance dans la campagne : le lion & le léopard *embusqués* s'approchent alors pour lui couper la retraite : l'ours qui voit qu'il est dupe, veut fuir ; mais il tombe dans l'enbuscade du lion & du léopard qui l'assaillent, l'un d'un coup-de-griffe, l'autre par un terrible soufflet. Le roquet cependant aboie, & craint encourager les combatans ; & lorsqu'ils ont remporté la victoire, il les précède plus fier qu'eux de leur succès. *Nov. de l'Editeur.*

rôle, à nous autres Petits. Cachés dans l'obscurité, nous pouvons tout ; nous faisons agir véritablement en maîtres ceux qui croyent nous protéger. Mais un des grands écueils de l'Homme qui veut goûter le plaisir solide que donne l'ambition, c'est la volupté ; ne nous arrêtons pas trop longtemps à la savourer : Voi ce cerf amoureux : il se bat pour la biche, qu'il abandonne dès qu'elle s'est donnée, & court se battre encore pour une nouvelle. La finesse & la ruse doivent être l'âme des démarches du Faible. Tu as vu sans-doute dans les campagnes, le loup ~~le~~ he & timide approcher d'une bergerie ; il paraît affecter de se montrer ; le Berger & son chien courent-sus au croqueur de moutons ; il fuit, & de temps-en-temps s'arrête pour donner l'espérance de l'atteindre : mais si l'on retourne la tête du côté du troupeau, l'on voit que le rusé fuyard avait un compagnon, qui vient de s'emparer de la proie qu'ils doivent partager. Je te cite les animaux : eh ! de quoi nous serviront les lumières de la raison, si ce n'est pour nous faire profiter de l'instinct de tous les êtres ? Je te le répète : rapportons tout à nous ; profitons des vices & des vertus de ceux qui nous environent ; de leurs lumières, & de

leur ignorance. : Un méchant Homme avait raison de dire : *Il n'est pas avantageux à un Etat, que le simple Peuple s'occupe des sublimes vérités de la Philosophie ; son ignorance est toujours favorable à ceux qui gouvernent : j'ajoute : & à ceux qui le dupent.* Les Peuples, à-la-vérité, feraient bien de mettre en pièces celui qui a débité cette maxime ; mais nous, Edmond, nous devons l'applaudir. Ah ! si nous vivions dans ces siècles heureux, où nos Pères lèchaient la poussière des pieds d'un Moine hypocrite, quels coups nous ferions ! Mais de notre temps, on est trop éclairé : il faut être un Génie, ou un ****, pour se rendre heureux aux dépens des autres.

Adieu. Je réserve pour une autre fois mille choses importantes.

P. S. Je n'ai pas lu la Lettre du Père ; elle était cachetée : je respecte vos secrets.

LETTRE du P. D'ARRAS à EDMOND.

MON chér Fils : on ne saurait être plus sensible que je l'ai été au plaisir de recevoir une de vos Lettres : mon amitié pour vous est sans bornes : parce que, malgré vos défauts, je vous connais tant d'excellentes qualités, que j'espère plus de vous dans la maturité de l'âge que de ces a-

mes engourdies & tièdes, qui passent leur vie indolente à ne faire ni bien ni mal. Je suis pourtant fâché que vous soyiez encore dans l'erreur au sujet des passions : vous évitez Zéphire, & je vous approuve ; mais je blâme à coup sur vos motifs, cette inconstante légèreté, dont vous cherchez à vous parer, n'est pas philosophie, mais la marque d'un cœur blâsé. Je ne dirai que ce mot : il n'est pas encore temps de vous prêcher... Je me bornerai à vous recommander de suivre les avis de M. Gaudet, tout mondains qu'ils sont, & de vous en rapporter à moi pour les modifications...

Parlons un-peu de votre Cousine. Je vois avec surprise par la fin de votre Lettre que vous vous en croyez oublié : Mais elle vous a écrit deux ou trois fois ; & je sais qu'elle est très-surprise de votre silence. Vous avez eu vos raisons aparenment : Je ne cherche pas à les pénétrer. Aureste ; comme je demeure ici, je serai toujours prêt à vous servir, si vous jugez à-propos de me charger de vos commissions.

Adieu, mon chère Fils.

C L I V.^{me} Replique.

[Edmond continue à ne s'occuper qu'à satisfaire ses passions ; & il expose une morale digne de Gaudet.]

TA Lettre est merveilleuse ! & tu don-

118 LE PAYSAN PÉRVÉRTI ?

nes dans la haute, mais très-haute philosophie ! Tудieu ! Cousin, comme tu raisones ! C'est bien dommage que tout ce bel étalage de morale-pratique soit apuyé sur une base aussi fragile que le stoïcisme d'Edmond !... Je suis amoureux, mais amoureux fou, Devine ?.... D'une Inconnue ; car je te jure que j'ignore son nom. Hiér-soir, passant avec N'èg'ret rue *Champfleurl*, j'ai aperçu au fond d'une boutique une Acheteuse charmante : par simple curiosité, je m'arrête & l'admire. Elle se disposait à sortir : j'ai fait éloigner N'èg'ret, pour qu'il ne me troublât pas dans ce que je méditais. La jeune Beauté a gagné la rue de Grenelle ; j'étais sur ses pas ; & la voyant entrer dans une boutique pour avoir de la lumière, j'en ai auguré qu'elle demeurerait dans la maison voisine. A tout hasard, je me suis glissé dans l'allée la plus prochaine. C'était celle de la jeune Beauté. Je la précédais sans en être vu. Dès le premier étage, le vent a éteint sa bougie. Pour-lors, je me suis tapi dans un coin ; & aumilieu de l'escalier du premier, au second où demeure la Belle, je me suis trouvé sous sa main. Elle s'est effrayée : je l'ai rassurée poliment, à demi-voix. — Comment ? c'est vous, l'Abbé-? (m'a-t-on

dit.) J'ai répondu un *oui* confus. Nous sommes entrés. La Jeune - fille , qui n'avait Personne chés elle en ce moment , a cherché les moyens de nous éclairer. Le caillou frappé éteincelle sous sa main délicate : je délibère si je dois fuir ou rester. Je crais qu'il serait honteus de fuir ; je reste : le soufre enflamé vient de communiquer au bois sa flâme bleue ; le feu va prendre à la bougie préparée. . . . J'ai su en empêcher : & j'ai dérobé un baiser. On m'a repouffé. J'ai insisté : une molle résistance allait porter au comble mes desirs & mon audace , quand la porte s'est ouverte , & nous a exposés , la Belle & moi , aux regards de l'Abbé (dont par malheur le vent avait respecté la lumière). La pauvre Petite a pouffé un *ah !* perçant , & s'est évanouie. M. l'Abbé demeurant immobile comme ces Carriatides qui soutiennent un entablement , Et-moi , je reprenais en riant ma canne & ramassais mon chapeau. — J'abandonne cette Jeune-personne à vos soins monsieur , lui ai je dit fièrement ; songez à en bien user , ou . . . Elle est innocente , malgré les aparences qui font contr'elle ; je suis seul coupable de surprise. Je vous salue , M. l'Abbé-. En achevant ces mots , je suis sorti , non sans lui lancer un regard qui me faisait dix-fois plus méchant que je ne le suis.

J'en'ai eu garde de m'éloigner tout-à-fait : je me suis mis à portée d'entendre ce qui s'allait passer. Il s'est fait un long silence, sans-doute parcequ'il donnait à respirer des sels à la Petite. Enfin, j'ai entendu un profond soupir. —Fort-bien, mademoiselle (a dit l'Abbé), fort-bien ! —Que je suis malheureuse ! —Inprudente au moins. —Eh ! quoi, monsieur ! vous pouvez penser !... —Moi ! ah ! rien du-tout !... Un Jeune-homme dans vos bras, Personne ici, pas même de lumière.... Il n'y a rien-là du-tout à penser, je vous assure, l'évidence parle. —Crayez que jamais... —Ah-ça, mademoiselle ; comme, à dater de ce moment, vous ne me devez aucun compte, dispensez-vous de toutes les excuses que vous préparez. Il y aurait quelque chose de mieux à faire que tous ces petits mensonges qui vous trotent dans l'imagination ; ce serait de me dire, comment vous avez fait cette jolie Connissance : car il est bien-fait, & vous êtes d'un très-bon-gôût ? —J'espère, monsieur, que vous daignerez m'écouter. —Eh-mondieu ! c'est inutile. —Ne me réduisez pas au desespoir. —Moi ! parbleu non, je vous jure : j'en suis si éloigné, que je laisse à l'instant le champ-libre à un Consolateur très-efficace—. Et il allait sortir, lorsque

lorsque la Jeune - personne est venue se jeter à ses pieds. — Ecoutez-moi, daignez m'écouter ; vous m'ôterez la vie après, si vous voulez—. Il s'est assés brutalement débarassé : mais il s'est assis en disant : — Lui ôter la vie ! lui ôter la vie ! Il est bien ici question d'ôter la vie.... Si on l'ôtait à toutes celles qui sont dans le même cas, il n'y aurait plus de jolies Femmes à Paris - !... Cependant la Jeune - personne lui a fait le récit exact de tout ce qui venait de se passer. Il n'en a pas cru un mot, & s'est levé pour sortir tout-de-bon. Alors la pauvre Petite, absolument desespérée, a pris ce qui s'est trouvé sous sa main, & s'est fait une blessure fort large au-dessous du sein. M. l'Abbé s'est enfui, & l'a laissée baignée dans son sang. Je suis rentré, & je l'ai secourue. La blessure était peu profonde ; je n'ai pas jugé à-propos d'apeler de Chirurgien, parce que j'entens un-peu à panser les plaies. Tout cela s'est fait sans parler. La pauvre Enfant était affaiblie, & sans-doute toute honteuse de son petit desespoir. J'ai suivi le traitement pendant huit jours : & durant ce court intervalle, j'ai trouvé tant de charmes & de mérite à la Malade, que j'en suis épris ; & d'autant plus épris, que tout ce que j'ai pu dire

& faire, ne l'a pas encore déterminée à me donner la plus légère espérance. Elle m'a fait son histoire, qui n'est pas longue : L'Abbé (& ce n'est qu'un Abbé à simple tonsure) est sa première & son unique Connaissance ; elle lui doit tout ce qu'elle possède ; & elle est déterminée, s'il ne revient pas, à renoncer à toute espèce d'engagement, parcequ'il n'en est plus qui ne la rendit une Fille comme tant d'autres. Ce langage honnête a fait impression sur moi, sans me décourager. J'ai montré de la tendresse, de grands sentimens ; & tout cela n'a encore rien opéré : mais on me reçoit par reconnaissance. Je verrai s'il est encore une Femme fidelle. Revenons à mes autres affaires.

Ma Cousine m'a écrit, à ce que me marque le Père ? Mais comment se fait donc que je n'aye pas reçu ses Lettres ! Au-reste, je m'en console : sans doute je n'y perds que des reproches,.... trop mérités. Je ne saurais t'exprimer dans quel abîme de paresse & de nonchalance je suis tombé depuis quelque temps : la recherche du plaisir a seule le pouvoir de me tirer du lit, où je passe une partie de la journée. En reconpense, je me couche fort tard : j'erre dans les rues solitaires de la Capitale ; on y est témoin de mille petites aventures ; on en a soi-même ;

car dans l'obscurité, les Femmes sont moins lévères; & telle Jeune-persone qui ne vous regarderait pas en plein-jour, s'humanise le soir. On fait quelquefois ainsi des Connaissances de passade fort agréables. Mais il est un autre Objet qui m'occupe, & dont j'aime beaucoup mieux t'entretenir par écrit que de bouche, quoique j'eusse formé hiér le dessein d'aler exprès à Me'nil-montant pour te demander tes conseils.

Il faut d'abord te prévenir que depuis quelque temps, je joue sur un Théâtre de Comédie Bourgeoise, où nous avons cinq ou six Exfemmes-de-chambre fort jolies, qui sont d'assés passables Actrices. Ce goût est noble, & tu ne le desaprouveras pas; il m'est venu depuis que je retourne habituellement aux *Français*, dont le chagrin de la perte de la belle *Gulant* m'avait écarté; & je n'y suis *reattiré*, je le confesse, ni par la tendre *Gaussin*, ni par l'admirable *Clairon*, ni par la sublime *Duménil*, encore moins par aucuns des Acteurs; mais par l'ensemble voluptueux de la petite *Hus*. Cependant je ne suis pas encore déterminé sur mon genre: je me sens également propre à faire les Valets, & les premiers rôles de la Tragédie; dans ces deux emplois, j'ai reçu des applaudisse-

mens (& je m'attens là-dessus à un trait de satire de ta part. Je me détermine-
rai, lorsque tu seras ici. Ne penses-tu
pas que Zéphire réussirait à-merveilles
dans les Soubrètes ? Elle égalerait je
crais bientôt l'inimitable *Dangeville* :
c'est dommage que je ne l'aime plus, je la
produirais. Ma nouvelle Inclination ex-
cèlerait, si je ne me trompe, dans les
rôles tendres ; elle serait notre *Gauffin* :
quelle acquisition pour notre petite
Troupe !... Eh ! j'oubliais le meilleur !
Et toi donc ! j'imagine que tu ferais à-
merveilles les rôles-à-manteau : *Geor-
ges-Dandin*, par exemple ? Nous pour-
rions devenir fameux, être reçus un jour
dans l'illustre Tr.... Ah ! qu'aurais je
écrire !... dans l'illustre Compagnie des
Comédiens Français ordinaires du Roi :
Eh quelle gloire ! car mon Chèr, il n'y
a de vraiment considérés dans ce pays-
ci, que les Gens de-plaisir : un Acteur
est un Dieu ; une Actrice, une Chan-
teuse, une Danseuse, sont un-peu-plus
que des Déeses : nous serions Membres,
Chèfs peut être de l'auguste Sénat qui
juge en première instance, & en dernier
ressort, du mérite de tous ces orgueil-
leus Charlatans qu'on nomme Auteurs ;
nous les verrions ramper devant nous,
aler, venir, trotter, s'incliner si bas, si
bas... Nous les verrions courtiser nos

Demoiselles , applaudir à toutes leurs inepties , leur marquer une considération , une estime , un respect , une vénération qui réflécheraient jusque sur nous : hem !... Voila , tu auras beau dire , la vraie route du bonheur. Tu *penseras* ce projet , entens-tu ? il me plaît.

Je faisais réflexion l'autre jour (car depuis que je ne fais rien , mon imagination trotte ;) je faisais réflexion à cette foule d'Inutiles qui peuplent la Capitale , & je me rapelais qu'à mon arrivée , j'en fus révolté : Que j'étais neuf ! L'Homme qui travaille est un Etre hors de la Nature : le Fainéant au contraire , est l'Homme naturel. Qu'est-ce qu'un Seigneur ? C'est un heureux Sauvage qui ne songe qu'à la chasse , à la pêche ; qui vit sans soucis du lendemain ; qui dès qu'il est rassasié , jète , comme le bon Iroquois , tout par les fenêtres : c'est un Homme libre , qui n'a ni Religion , ni Femme tout-à-fait à lui , ni Enfans dont il prenne soin ; il court , il va , il vient , & soumet la première Belle qu'il rencontre , non pas , si vous voulez , sur la mousse des forêts , mais sur d'élastics sofas ; c'est la seule différence : le Sauvage a des Esclaves ; le Seigneur a des Valets encore plus soumis , dont il est servi , sans avoir la peine de coman-

der : il est même anthropophage sans causer d'horreur , non envers les Prisonniers-de-guerre qu'il a faits , mais envers les Descendans de ceux que firent , il y a mille ou douze-cents ans , soit les Auteurs , soit les Ancêtres de ceux dont il tient ses terres : il exprime la substance de ces Malheureux , il s'en nourrit , & en engraisse de jolies petites Coquines , qui le traitent comme il traite ses Vassaux , & de-plûs se moquent de lui. Tout cela est admirable ! & je crains enfin que l'excès de sociabilité ne fait que remettre dans l'état de pure nature les deux portions du Genre-humain , les Mangeurs , & les Mangés. Tâchons donc , mon Chèr , comme tu me l'as dit une-fois , de nous maintenir au rang des Mangeurs ; le rôle de Mangés n'est fait que pour les Faibles & les Sots.

Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas là ta doctrine ? Tu vois que je suis assés bien disposé à te seconder , malgré ma nouvelle passion & ma paresse : je ne sacrifierais pas la première ; mais je suis bien éloigné d'y vouloir sacrifier ma fortune.

J'étais hièr à l'Opéra : l'enchantement de ce Spectacle fortifie mes idées ambitieuses : en y voyant briller tant d'Actrices charmantes , j'ai senti doublement le prix des biens de la fortune.

C L I V . M E

G A U D E T , à E D M O N D .

[Il s'élève avec force contre le Théâtre, & fronde l'envie qu'a témoignée mon Frère de se faire Comédien.]

Es-tu Fou , avec ton idée de te faire Acteur ? Quoi ! tu pourrais te déterminer à prendre le harnois de Comédien-de-campagne , pour aler en province heurler *Corneille* , *Racine* , *Voltaire* & *Crébillon* durant des années entières ; rebuté , honni , si les talens ne sont pas supérieurs ; envié , tracassé , tourmenté , si l'on s'élève audeffus de la Populace histrione ! Quel misérable genre-de-vie ! Je ne fais pas si je t'y encouragerais , quand tu serais sûr d'être admis dans le *Sénat-Comique* de la Capitale , où l'aisance & la considération semblent le lot de l'Acteur . Tu n'as pas réfléchi que celui qui donne du plaisir , travaille tandis qu'il le donne : embrasser le parti du Théâtre , c'est renoncer de gaieté-de-cœur à tout l'amusement que le Spectacle peut donner . Mais ce motif serait peu de chose , s'il était seul ; le plaisir de voir étant remplacé par celui d'être vu : (cependant ce dernier est infiniment moindre dans la réalité , que dans la perspective). Suposons que tu sois devenu grand

Acteur ; & que reçu aux Français , par exemple , on te voye briller dans les beaux rôles : que de travail ! quelle vie ! celle d'un Forçat. Tu ne fais pas ton *emploi* ; ce n'est pas l'ouvrage d'un-jour que de l'apprendre , & de se meubler ainsi la mémoire des pensées d'autrui ; de se créer des gestes avantageux , d'avoir une manière de se présenter digne de servir de modèle à la Nation. Car je te crais trop délicat , pour vouloir adopter le jeu forcé , déclamatoire , hors de la nature ; la démarche empesée , ridicule , de la plupart de nos Acteurs.

Tu as eu raison de prévoir un trait de satire de ma part , sur ce que tu dis de ton talent pour jouer les deux extrêmes , les Héros & les Valets ; c'est le talent de tous les Jeunes gens qui n'en ont pas de réel : & ce qui fait qu'une foule de petits Comédiens de Société se craient des *Le-Kain* , c'est qu'il n'est presque plus permis aujourd'hui à l'Acteur de peindre la belle Nature ; notre siècle ne la connaît plus : la réalité , comme la représentation ; le style , & le fond des Ouvrages , tout est sur un ton affecté , ou tré , *petitement grand* , ou *grandement petit* (& voila quasi une phrase à la mode). Dis-moi donc , as-tu les poumons assez forts pour beugler la Tragédie , ce genre de Drame monstrueux ,

prétendu perfectionné chés nous, & qui dans la vérité, n'a pas le sens-commun. (Euripide! Euripide! Sophocle! Grecs! qui peigniez des Hommes, comme nous vous avons défigurés!) Dis, dis, pourras-tu assés emphatiquement représenter ces Personages chimériques, aussi loin de la Nature que de nos usages, qui parlent pour parler; qui se battent les flancs, pour enfanter de belles chutes, des éclairs de pensées, qui venant à éblouir la Jeunesse indisciplinée du Parterre, en arrachent ces applaudissemens tumultueux, la honte de ceux qui les donnent, & le suplice des Gens sensés qui les entendent? Auras-tu un front aussi dur que d'Al--l, pour supporter sans mourir de honte ou d'indignation, ces brouhahas outrageans, qui ravalent l'Acteur au-dessous du dernier Policon en état de donner vingt-sous pour le siffler? Certes, je craindrais pour toi que quelque jour tu ne t'élançasses par-dessus l'orchestre, & les quatorze rangs de sièges usurpés sur le Parterre, pour fondre l'épée à la main sur ces *Hueurs* maudits. Quel métier! quelle profession, pour un Homme qui peut choisir!

Je conviens qu'un excellent Acteur-Comique, est un Homme estimable, un Peintre charmant qu'on doit encourager: mais je t'avoue que j'aurais une

130 **LE PAYSAN PERVERTI,**
égale répugnance, & pour les *Tragédistes*
boursofflés, qui font parler les Rois
comme ils ne parlent pas; & pour ces
impudens *Valets*, qu'on rouerait de
coups, s'il en existait de pareils dont la
Société.

C'est Corneille qui a gâté le genre
tragique avec succès parmi nous: ce gen-
re était bas & pitoyable auparavant; Cor-
neille crut ne pouvoir pas le relever trop;
& il est, depuis cet Homme-de-génie,
paré d'une fausse-grandeur. Nous avons
voulu enchérir sur les Grecs; ils pei-
gnaient de Grands-Hommes, avec leurs
qualités & leurs défauts; nous avons es-
quissé des Hommes fantastiques, & gâ-
té ce précepte de ton art, qu'il faut *ex-
primer la nature dans toute sa beauté, ou
dans toute sa hideur*. Personne n'a plus
aprouvé des Grecs que *Shakespear*, dont
nous méprisons si fort les disparates. Et
moi j'ose dire, que ces disparates mar-
quent le vrai génie, qui a voulu pein-
dre les évènements de la vie tels qu'ils
sont, & qui n'a point fait comme nos
meilleurs *Tragédistes*, un conte de Fée,
où tout est miracle, au lieu d'une *Action*
humaine (1). Mais si nous avons criti-

(1) On pourrait, à chaque Première-Représentation des nos Tragédies, mettre sur l'Affiche: **LES COMÉDIENS &c, DONNERONT &c, la Première-Représentation de * * * &c,**

qué Shakespear, les Anglais nous l'ont bien rendu, en plaçant dans leur *Echelle-Poétique*, imprimée il y a quelques années, notre Corneille au niveau de leurs Poètes médiocres.

Que dirai-je de *Racine*? Que c'est le *Raphael* des Poètes; mais qu'il a cherché la Nature dans une belle imagination, au lieu de la chercher dans la Nature même. Otez cet admirable Génie de la Cour de Louis-XIV, & placez-le dans une République sévère; échauffez son génie, & qu'il recommence ses Pièces: vous verrez alors de vrais chefs-d'œuvres: les taches de Racine viennent de ses entours; celles de Corneille viennent de la trempe de son esprit.

Je regarde Crébillon comme le Tragédiste le plus naturel; non par un mérite qui lui soit propre, mais par le genre qu'il a choisi. J'ai cependant un reproche à lui faire, c'est qu'il boursoufle quelquefois la cruauté, comme Corneille a toujours boursoufflé la grandeur.

Et M. de Voltaire, que nous possédons encore? Je trouve qu'il met souvent dans ses Tragédies en aparat de représentation, ce que Corneille a mis en gran-

NOUVEAU RÊVE TRAGIQUE, où l'on apprend comme on parle & comme on se conduit au pays des IDEES CREUSES. (Note de Gaudet.)

132 LE PAYSAN PERVERTI,
deur; ce que Racine a mis en peinture
touchante des sentimens du cœur; ce
que Crébillon a mis en nerf & en choses.
Mais cela même est un sorte de mérite
qui a varié nos plaisirs, & qui marque du
goût. Un autre mérite, c'est que quel-
ques-uns des Héros de M. de Voltaire
sont un-peu-plûs rapprochés du réel que
ceux de ses Rivaux: l'Arabe enthousiaste
qui donna une nouvelle Religion à l'Asie
& à la moitié des deux autres parties du
monde, devait être à-peu-près comme
il l'a peint: cette Tragédie seule, avec
sa *Méropé*, où les sentimens de la nature
sont si bien exprimés, aurait suffi pour
l'immortaliser. Mais cela n'empêche pas
que je ne trouve l'ensemble de son œuvre
tragique ridicule: il a trop multiplié les
vers *saillans*; on les aperçoit dans sa
Sémiramis, comme on distingue dans
une belle nuit les étoiles de la première
grandeur.

Tous les autres Tragédistes tiennent
plus ou moins de ces quatre principaux,
& leur sont trop inférieurs pour que je
s'en entretienne, d'ailleurs par écrit.

Je te connais mon chér; c'est l'éléva-
tion aparente des Drames Tragiques qui
t'a séduit; & n'osant encore faire des
Tragédies, tu voudrais au moins jouer
celles qui sont faites. Eh! reviens de
ton erreur! rien de si plat, si tu savais

Panaliser : notre plus mauvais Roman , où les Personages ne sortent pas de leur sphère , doit plaire davantage que la plus belle Tragédie. Aussi voyons-nous que c'est ce qui arrive aux jeunes Lecteurs qui ne sont pas encore prévenus , auxquels l'autorité de l'usage n'a pas encore dicté leur jugement , & qui ne prononcent que d'après ce qu'ils sentent : *Ils n'aiment pas* , disent-ils , *à lire des Tragédies.*

Passons au genre comique : Tous nos rôles-de-valet sont hors de la nature , comme les Personages tragiques : on leur donne un vernis de bassesse plaisante , qui à mon-sens , les ravale audessous de leur bassesse réelle. C'est aux Grands que tout est inmolé dans ce siècle lâche ; on veut nonseulement qu'ils soient hautains , égoïstes , sans humanité ; mais qu'ils croyent avoir droit de l'être , en leur donnant à entendre que le genre-humain prend en plaisantant la servitude qu'ils lui imposent , & qu'il ne s'en venge que par de petites espiègleries , plutôt propres à les faire rire , que capables de leur causer le moindre préjudice. Et tu serais , Edmond , le père-nom de la lâcheté ; tu deviendrais le Bouffon de ceux que nous avons si souvent méprisés ensemble ! de ces Hommes durs , injustes , dont l'insolence nous met au rang des bêtes de-somme ! *En vérité* ,

tu n'y as pas réfléchi Il est certaines ignominies , certaines bassesses plus avilissantes que le crime ; ce dernier est quelquefois un ressort violent , qui remet à sa place l'humanité profanée : mais la lâcheté ; mais la bassesse.... Elles ne peuvent qu'aggraver le mal. Examine bien quel est le genre de rire qu'excitent les Valets, & voi si , dans la société , tu aimerais à remplir ce rôle bas-plaisant ? scrute bien qu'elle est la première pensée que doivent faire naître les meilleurs Valets-de-Théâtre , lorsqu'ils paraissent dans la société civile ? La réflexion qui naît de la manière-de-voir adoptée , l'écarte bien-tôt cette pensée , mais elle ne s'en offre pas moins , toutes les fois qu'ils se montrent ; c'est que cet Homme est un vil Bouffon , qui est à l'égard de tout le Public , ce qu'est le Courtisan adulateur pour le Prince seulement.

Tu me diras , qu'il te reste les *Rôles-de-caractère* , & les *Amoureux*. Mais que de choses à dire contre les premiers ! L'Acteur qui les rend , dégrade l'Homme , que l'Auteur Comique a prétendu corriger ; ils ne montrent tous-deux la vieillisse des Pères-de-Famille que chargée de ridicules qui les font mépriser. En-général , la peinture des ridicules ne sert trop souvent qu'à détériorer les mœurs , & à rendre la société moins so-

cial ; non-seulement parce qu'elle étend ces mêmes ridicules , & leur donne une teinte plaisante qui empêche trop souvent d'en rougir : mais parce qu'elle multiplie les Caustiques, les Persifleurs, les Ironistes, espèce insupportable, & qu'elle affaiblit le mutuel entresupport, sans diminuer un seul de nos défauts : C'est à la Comédie que nous devons nos Jeunes-gens avantageus, dont la sotte inportance fatigue si fort l'Homme sensé : Nous lui devons nos Vieillards débauchés, & le mépris qu'on a pour cet âge ; nos Femmes coquêtes, impudentes, libertines : & la Pièce de *Georges-Dandin*, avec celle de *l'Ecole-des-Maris*, ces Pièces charmantes réellement bonnes en elles-mêmes, & utiles aux mœurs, ont plus gâté de Femmes, que tous les Romans ensemble ; pas une Femme peut-être n'a senti le but ; toutes n'ont vu dans la première qu'une Coquine adraite, qu'on leur donnait à imiter ; & le but moral, ce but si beau leur a échapé : pas une d'elles n'a senti ce que le titre de la seconde indiquait : les leçons de ces Comédies sont pour les Hommes ; les Femmes n'auraient jamais dû les voir ; & si elles y assistent, Molière a manqué son but ; ces deux Pièces son *Ecole-des-Femmes*, & beaucoup d'autres sont absolument mauvaises. Enfin, c'est au Spec-

tacle que fermentent ces desirs tumultueux, qu'une foule de Prostituées, qui en connaissent bien l'effet, se présentent pour assouvir, quand on en sort. Les Spectacles exaltent les passions, & par-là corrompent le cœur : les passions sont bonnes ; mais irritées, elles ressemblent aux inflammations du corps ; elles sont une dangereuse maladie : Athènes & Rome, Paris & Londres l'ont également éprouvé : *Empuse*, cette Danseuse célèbre, & le Mime *Paris*, excitèrent plusieurs fois dans les deux premières Capitales des émosions qui produisirent l'adultère & l'inceste : Quels ravages ne fit pas à Londres la beauté d'*** *field* ! à Paris, celle des *Pelissier*, des *Desmarres* des *Petitpas* ; & ne fait pas encore celle des... des... &c. J'imagine que pour parer à ce vice inhérent aux Spectacles, il faudrait que tous les Acteurs des deux sexes fussent des Esclaves avilis : Mais alors la Comédie n'aurait plus de Spectateurs.

Reviens donc de l'opinion trop avantageuse que tu t'es formée du Dramatisme en-général, & de l'histrionisme en particulier : mais afin de ne rien laisser en-arrière, je veus te forcer dans tes derniers retranchemens, en ne considérant que le Comédien.

Qu'est-il ?

Qu'est-il ? Comme je l'ai déjà dit, un Être nul, qui n'exprime pas une pensée qui lui soit propre : Plus le Comédien met d'art & d'âme dans son jeu, plus il s'éloigne de la dignité de l'Être raisonnable, qui ne doit agir que d'après ses mouvemens vrais. J'en appelle à ce sentiment de pitié méprisante, qu'éprouve à l'égard des Acteurs, tout Homme qui voit pour la première-fois une représentation dramatique : sentiment naturel, & le cri du cœur, que l'habitude doit avoir étouffé dans les Gens des Villes, ou chés qui peut-être il n'est jamais né ; parce que la façon-de-penser des Instituteurs, a réglé celle des Élèves ; de-sorte que ces derniers, semblables en cela aux Comédiens, n'ont jamais eu d'idées à eux. Mais ce n'est pas-là mon plus fort argument contre le metier d'Histriion : Qu'est-ce qu'un état, dis-moi, où l'on est obligé d'exciter en soi les passions, pour l'amusement des autres ? Un Domestique, un vil Esclave Nègre peut ne servir son Maître qu'avec ses facultés extérieures, & ne lui soumettre que son corps ; le Comédien est forcé de descendre audessous ; il m'affervit son âme elle-même, & consacre à mon amusement ses facultés les plus nobles. Je n'ai jamais vu, sans éprouver

138 LE PAYSAN PERVERTI,
un sentiment indéfinissable de mépris & de compassion, une belle Actrice, se mettre, en jouant *Ariadne*, dans la situation la plus violente, pour s'ingérer la douleur, la jalousie, & ses déchiremens affreux : Du haut de mon tribunal de Spectateur, je regardais cette pauvre Marionète, dont l'intérêt était le fil-d'archal, avec des yeus tout-différens du reste de l'assemblée, & je me disais, Quel est le but de cette Femme ? Degâgner sa demi part; d'exciter quelques battemens de mains, & de faire dire ce soir chés le Seigneur, chés le Bourgeois, & à la Gargote, *La*** était bien grise, car elle a mis beaucoup de feu dans son jeu!*

Le mépris pour les Comédiens est fondé sur la nature même de cette profession : l'estime aparente où ils son parvenus, est l'effet de la corruption, de la futilité. — Pourquoi, (répondras-tu) ? Descens au fond de ton cœur, il te le dira. — Mais reprendras-tu, que nous fait cela, dans tes principes & dans les miens-? Il est vrai, mon Ami, que pourvu que nous existions agréablement, il inporte peu quelle en soit la cause. Mais je t'ai prouvé que tu n'existerais pas agréablement, en étant Comédien ; que ce métier est pénible. J'ajoute une autre considération : Que deviendrais-tu mon pauvre Edmond, toi dont les passions ont tant d'irritabilité, si

tu prenais un état où tous les jours on les excite ; où les occasions & le danger d'y succomber sont continuels ? Je fais bien que tu userais ta sensibilité bientôt , en les exerçant , ces passions : je fais bien que les Demoiselles de coulisse , vues de-près , ne sont pas dangereuses ; mais tu serais perdu , avant que tes passions fussent amorties , & que tu fusses desenchanté au sujet des Actrices. D'ailleurs , est il de la prudence , de prendre un état , qui interdit tous les autres pour la suite ? Dis-moi , de quelle charge , de quel emploi un Comédien public peut il être revêtu ? Cet état , mon Ami est absolument séparé : La manière dont les *Mimophiles* eux-mêmes reçoivent les Acteurs & les Actrices , la considération qu'ils leur marquent , ne ressemble pas à celle qu'ils ont pour les autres Hommes : pour peu qu'on ait envie de l'apprécier , on voit qu'elle est *protectueuse* : l'on veut qu'ils amusent , qu'ils divertissent : s'ils s'émancipent par quelque marque d'égalité , leur plus grand Fauteur les remet bientôt à leur place par un mot ; & ce mot doit paraître bien humiliant à quiconque n'a pas encore anéanti l'Homme dans le Comédien.

Ondit que l'Académie Française avait proposé d'admettre *Molière* dans son

corps. Je n'en crains rien : mais supposons qu'elle eût voulu descendre jusques-là ; c'est au moins à - condition qu'il aurait quitté le Théâtre : l'Académie vénérain en Molière la qualité d'Auteur ; & celle de Comédien fut le seul obstacle qui rendit inutile l'estime que cette première qualité lui avait méritée. Je regretterai toujours qu'un Homme aussi judicieux que Molière n'ait pas senti le tort qu'il faisait au bon Auteur, en demeurant assés mauvais Comédien ; je ne l'excuserais pas encore, s'il avait été bon Comédien, & mauvais Auteur.

Un grand Prince ne pensait pas différenment sur le compte de nos Mimes, & tu fais le trait du célèbre *Baron*. Toutes les Nations ont une même idée des *Balladins* ; elles l'ont toujours eue : parce que tout Bouffon se met audessous de ceux qu'il divertit ; parce qu'enfin tout le monde sent que le mépris suit & doit suivre tout homme qui paye de sa Personne dans les choses qui ne sont que d'amusement & de jeu. Pour un Acteur qui pense, l'aplaudissement est la marque d'une insultante protection, & le sifflet, un coup-de-noignard. Chés tous les Peuples, les Femmes de cet état ont été, sont, & seront des *Prostituées* ; les lois les plus sévères semblent les avoir abandonnées à cette dégradation ; comme

si elles étaient hors de la société, & d'une classe inférieure à l'Esclave.

Reste un mot à dire (& je l'ai réservé pour le dernier) sur ce titre de *Juges en dernier ressort des Ouvrages Dramatiques*, que tu donnes aux Comédiens. Je l'avoue, quoique je ne sois pas Auteur, j'ai quelquefois frémi d'indignation d'une pareille infamie jetée sur la partie la plus brillante de la Littérature. Je me disais que de pareilles Productions ne devaient & ne pouvaient être saine ment jugées que par l'*Académie Française*; je sentais bondir mon cœur, lorsque je me rapelais d'avoir oui-dire au célèbre Piron, notre illustre Compatriote, que la *Métromanie*, la *Métromanie*; louée par ceux qui ne louent rien, avait été jugée mauvaise par l'Histrion Dufrené, & condamnée par cet Homme, à servir de pâture aux insectes immondes sur le ciel d'un lit, où elle fut ignominieusement jetée de sa main profane : j'éprouvais un sentiment que l'expression ne peut rendre, de dépit & de colère, quand j'entendais dire que trois ou quatre Perronelles, & quatre ou cinq Faquins jugeaient les Vers, le tissu, & le fond d'un Ouvrage d'esprit. Mais, & je l'avoue à ma honte, c'était faute de réflexion & de connaissance des Lois civiles les plus ordinaires, que je me laissais enporter ainsi. *Qu'est-ce qu'un Auteur*

141. **LE PAYSAN PERVERTI,**
Dramatique? C'est un Écrivain spirituel
ou sot, qui a fait un Ouvrage bon ou
mauvais. *Qui doit mettre cet Ouvrage au
grand jour?* Les Comédiens. *Aux dépens
de qui; aux risques & périls (pécuniaires)
de qui cet Ouvrage doit-il être représenté?*
Des Comédiens. *A qui appartient la
Salle?* Aux Comédiens. *Chés qui le Pu-
blic ira-t-il voir cette représentation?*
Chés les Comédiens. Et vous prétendez
qu'un Tièrs juge un Ouvrage, que ces
Gens-là doivent représenter à leurs frais,
dans leur salle, & leur donner des lois
chés eux! Absurdité. *Charbonnier est
maître dans sa loge,* dit le Proverbe; &
la Troupe des Comédiens ne le serait
pas dans la sombre Caverne où elle nous
admet? D'après cette loi fondamentale
de toutes les Sociétés, j'ai rectifié mon
jugement à l'égard des Comédiens; ils
ont droit, ils ont raison de ne s'en ra-
porter qu'à eux-mêmes: ils ont d'ailleurs
un certain tact pour juger de l'effet de
la représentation, lorsque la prévention
n'écarte pas l'impartialité. Mais fais-tu
bien contre qui toute mon indignation
est retonnée? Contre la Nation éclairée,
opulente, avide de gloire autant que de
plaisir, qui peut se résoudre à *crapuler*
ses propres amusemens; à aler s'étou-
fer dans un tripot, chés des Gens que la
Religion & ses Lois réprouvent égale-

ment, & qu'elles ont également raison de réprover. O Grecs! (me suis je écrié) souvent les premiers Hommes de vos Républiques ont joué dans les Tragédies Nationales! O Romains! plus souvent encore vos Jeunes-gens représentaient ces *Atellanes* enjouées, qui divertissaient les plus grands des Humains. Peuples magnanimes, qui connoissiez la vraie grandeur, le vrai courage, la vraie dignité; à-la-vérité, vous ne plongiez pas une épée dans le sein de votre meilleur Ami, pour un geste ou pour une parole inconfidérée; mais vous aviez le véritable honneur, & votre Public n'allait pas, comme nous, chercher des plaisirs précaires, chés des Hommes flétris par vous-mêmes (1).

Va donc, Edmond, va, si tu l'oses, te mêler avec eux : cours changer ta qualité d'Homme libre, de Citoyen, contre celle de vil Histrion, fervil imitateur des mouvemens d'autrui; inprime à ta vie

(1) Il ne faut pas qu'on prenne au pied-de-la-lettre tout ce que dit ici *Gaudet*, ainsi que dans les CLVIII.^{me} & CLXII.^{me} Lettres : il oûtre exprès les choses, pour dégôûter son Ami d'occupations qui réellement ne lui étaient pas avantageuses, & absolument contraires aux vues qu'il avait sur lui. [*Note de l'Editeur.*]

144 LE PAYSAN PÉRVERTI,
ce sceau indélébile, dont le génie même
du grand Molière n'a pu faire disparaître
la tache; donne-toi ce vernis, qui chan-
gera tout-à-fait la façon-de-penser à ton
égard; t'interdira ces Emplois qu'il est
si glorieux d'exercer, qu'ils doublent la
valeur de notre existence: sacrifie tout
cela, pauvre Insensé, à la satisfaction
puérile de recevoir, dans un des trois
jours qu'on nomme à Paris *Salles-de-
Spectacles*, d'aveugles applaudissemens,
qu'enpoisoneront les tracasseries de tes
Camarades, les caprices du Public in-
constant, & peut-être la cabale de trois
ou quatre Clercs de Procureur, à qui tu
auras déplu. Assimile toi (car enfin les
Taco, les *Const*, les *Nic* & *Potiché-
nel* sont des acteurs) assimile-toi aux vils
Paradeurs des Boulevards, & devient le
Confrère de *Jean-farine* & du *Mangeur-
de-filasse*: Mais prends du temps pour y
penfer; & puisque la crainte de se trou-
ver avec Zéphire t'enpêche de venir chés
moi, donne-moi un rendezvous, ou tout
au moins écris-moi, & daigne encore
une fois consulter ton Ami.

FIN de la Cinquième Partie.



LE PAYSAN PERVERTI,

OU LES

DANGERS DE LA VILLE;

HISTOIRE récente, mise au jour
d'après les véritables **LETTRES**
des Personages.

SIXIÈME PARTIE.

C. CINQUANTE-SIXIÈME LETTRE.

EDMOND, à GAUDET.

[Il répond à la précédente. Avanture avec une
Danseuse de l'Opéra.]



L'ARTICLE du Théâtre t'a tenu
furieusement au cœur? Tu ne
m'as pas dit un mot d'autre
chose! Cependant, j'aurais été charmé que
tu eusses interprété mon indifférence pour
les Lettres de ma Cousine, & que tu eusses
deviné qu'elle n'était qu'apparente. N'ou-
blié pas de m'en parler dans ta première;

Tome III,

M

Mon aventure de la rue de Grenelle est toisée : la Petite garde son Abbé, qui vaut mieux que moi , & m'a donné mon congé absolu. Celui-ci a eu le secret de s'assurer par lui-même qu'on m'avait retenu dans les bornes de la plus scrupuleuse honnêteté , & il a fait sa paix. Mais, dis-moi donc , est-ce que j'enlaidis? voila , je crois , la première Cruelle que je rencontre après l'*Inexpugnable*... Au reste , le caractère de cette Fille ne m'aurait pas convenu ; sérieuse , tendre... Fil si ! ces Femmes-là me puent au nez.

Mais voici du nouveau , du superfin , du miraculeus ! A notre Comédie-Bourgeoise , nous eumes l'autre jour une petite Actrice charmante : elle ne jouait pas supérieurement ; mais elle paraissait avoir de l'usage , & beaucoup de cette aisance que donne l'habitude. Elle était Soubrète ; j'étais Valet ; nos rôles nous fournissaient d'assés jolies choses , & je les rendis avec un naturel qui m'attira des applaudissemens redoublés. Ma petite Actrice m'accueillait à-proportion que mon mérite se développait : à-la-fin elle me fit sa cour. Je la reconduisis. Apartement au premier , meubles somptueux , boudoir voluptueux & commode. Je me dis , Je suis chés une Fille-du-monde , ou chés une Actrice. Je ne me trom-

pais dans aucune des deux coniectures ;
 c'était une Danseuse de l'Opéra, qui
 avait la manie des Comédies-Bourgeoi-
 ses. Elle me dit son nom & son emploi.
 Représente toi, mon Chèt, une Brune
 de seize-ans, entretenue par un Homme
 de soixante, qui ne l'a jamais perdue-
 de-vue que depuis deux jours ; une Fille
 d'une beauté parfaite, dans qui l'on a
 mille fois ébranlé l'organe de la volup-
 té, sans la lui faire goûter ; que la lec-
 ture de l'*Arétin* & de ses Successeurs a
 embrasée en l'éclairant ; qui vit avec
 des Conpagnes dont les entretiens ont
 excité chés elle une indicible curiosité de
 counaitre par expérience. A-présent, voi-
 ton Edmond pétillant de desirs, imagi-
 nant qu'il tient, ou va tenir, dans ses bras
 un-Fille de l'Opéra, c'est à-dire, une Di-
 vinité (car, mon Chér, pour nous autres
 Jeunes-gens qui sommes des *tr. imophiles*,
 ou si tu veus des *Mimonanes*, une Actri-
 ce est un Être de la nature à-peu-près que
 sont les Fées pour les Entans) : voi, dis-
 je, ton Ami dans l'ivresse, cherchant
 plus à donner le bonheur qu'à le goûter ;
 crée, invente ; tu seras encore loin de la
 réalité. .. Je n'en suis qu'à ma première
 entrée ; mais j'en espère une seconde pour
 demain. Tu vas traiter tout ceci de ba-
 livernes. mais conviens qu'une seule rai-

148 LE PAYSAN PERVERTI ;
son pour me déterminer au Théâtre ;
dans le goût de la belle *Obscurophile*
(c'est le nom très énergique qu'elle s'est
donné), vaut mieux que toutes les tien-
nes. Adieu pour quelques heures: je vais
à la Comédie.

10 heures du soir,

Tu dois savoir déjà qu'en sortant des
Italiens, j'ai rencontré Zéphire. Elle
m'avait sans-doute aperçu, & elle me
guettait. Ses reproches ont été vifs, &
comme ils sont fondés, elle m'a fait con-
venir que j'avais tort ; bien-plûs, elle
m'en a persuadé. Mais un secret que je
te confie, c'est que je veus me faire va-
loir. D'ailleurs Zéphire est jalouse, & a-
vant que de renouer, je veus savoir com-
me il en ira demain avec ma jolie Dan-
seuse. Pour suivre exactement tes vues,
j'ai toujours besoin d'avoir un contre-
poids avec Zéphire.. Quelle âme, mon
Ami, que la sienne ! quel desintéresse-
ment ! ou pour parler comme les Dé-
vots, quelle *abnégation*, quel renonce-
ment à elle même pour l'Objet aimé !
C'est l'âme de ma Cousine. Je n'ose ache-
ver la comparaison. Envérité, je ne puis
secouer le joug du préjugé envers cette
dernière: cette Femme... ah! quel mot!..
cette angélique Créature, était encore
audeffus de l'humanité dans l'instant
même où ma criminelle audace en aurait

avili une autre... Quant à Zéphire, tu vois comme je pense à son égard. Cependant je crains ses chaînes; je ne les porterai plus comme je les ai portées, non jamais, ni celles d'aucune autre.

Adieu, l'Ami; je t'écrirai encore avant que de te voir; mais tu ne sauras que dans huit jours ce que j'ai à t'apprendre.



C L V . M E .

Huit jours après
la précédente.*Le Même au Même.*

[Edmond apprend à son Ami qu'il s'est fait Auteur.]

SILENCE, esprit rétif, incrépatif, caustique & critique de mon Ami! Pour-le-coup, je vais avoir votre aprobation. Je marche dans la carrière de la gloire: je ne ferai plus un vil Histrion, qui n'a qu'une existence enpruntée, & rend les pensées des autres, comme l'orgue exécute la musique du Compositeur: j'ai une âme à moi; je pense d'après moi, je viens de mettre au jour deux Livres!.. Je vous ai fait un mystère de mon travail, très-fatyrique Esprit, quoiqu'il eût été fort-à-propos de vous consulter; mais je voulais vous donner le plaisir de la surprise; je voulais voler de mes propres ailes. Je vous les envoie: soyez mon *Fréron* (1). D'abord le titre vous plaira (&

(1) Célèbre Critique recité dans la plaine de

250 **LE PAYSAN PERVERTI,**
c'est un grand point ! **LE CODE DE CY-
THÈRE !** Style léger (à ce que je crais
érudition vaste, matière intéressante. Ce
n'est pas tout : après la *confécion* de mon
Plan de Législation pour Cythère (qui
certainement en avait besoin), j'ai quit-
té ce genre., & fait un Roman : il me
paraît exquis : il y a de l'imagination ,
des faits les plus extraordinaires , indi-
qués par le titre le plus heureux : *Les*
Hauts-Faits du très-vaillant Prince ô-
RIBO , & les Merveilleuses Aventures de
la plus que vertueuse Princesse Princesse PU-
CELLOMANY : ouvrage où l'on trouve
d'excellentes règles pour l'éducation d'un jeu-
ne Prince , & la conduite d'un État. Imita-
tion libre d'une Histoire Irlandaise. Vous
verrez, très-mordicant Esprit, le ton
persifleur que j'ai cru devoir prendre ,
& comme je fronde nos vices & nos ri-
dicules, sous des emblèmes qui mon-
trent toute notre extravagance. Je vous
connais ; sûrement vous serez content de
moi , quant au fond : mais la forme?...
Vous verrez , vous verrez.... Ces deux
Ouvrages paraîtront dans la semaine pro-

Montrouge , proche le Moulin *Janséniste* , où il
vit en Anachorète ; partageant son temps entre
la goute, que le tourmente, & la composition de
ses Feuilles qui en tourmentent : bien d'autres.
[Note de l'Éditeur].

chaine ; & le Libraire m'a dit dit qu'ils se soutiendraient mutuellement. Je suis à présent comme un Dramatiste attendant la fin de la première Représentation de sa Pièce. Le danger n'est pourtant pas si grand ; mais je le sens aussi vivement peut-être. Adieu , chère Mentor , plus *misomime* , que l'Empereur *Julien* ne feignait d'être *misopogon* (1). Quoique je n'aye parlé qu'à ton esprit , c'est à ton cœur que je veus dire , que je suis , &c.

CLVIII.^{ME} Réponse.

[Gaudet expose à Edmond tous les desagrémens qu'éprouve l'Homme-de-Lettres.]

J'AI reçu tes Œuvres. Mais quelle nouvelle carrière vas-tu suivre-là ? Faudra-t-il donc que j'aye toujours le desagréable emploi de te contredire , pour t'arracher à des occupations déplacées ?... Mon Ami , rien de plus doux que le sucre : mais un vil & malheureux Esclave l'arrose de sueurs & de larmes amères. Le sucre est la Littérature ; l'Homme-du-monde en jouit , & y trouve ces plaisirs délicats que tu connais : l'Au-

(1) Le *Misopogon* (l'Ennemi de la barbe) est une ingénieuse Satyre de cet Empereur, contre les Habitans d'Antioche, & la seule vengeance qu'il voulut tirer de leurs insultes. [Note de l'Editeur.]

252 LE PAYSAN PERVERTI ;
reux le pauvre Auteur est le Colon in-
fortuné qui sue , & qui s'excède de tra-
vail. Jamais , au moins durant sa vie , il
n'est autrement regardé que comme un
Eclave public : ceux qu'il amuse , ne
le jugent pas d'après les peines qu'il a
prises , ni même d'après le plaisir qu'il
leur a procuré , mais d'après ce qu'ils se
craient en droit d'attendre de la force
de son génie : & l'on peut avancer , plus
généralement encore que du Comédien,
que pour trente sous , le dernier des
Courtauds-de-boutique se constitue Juge
de tous les Grands-Hommes : *Voltaire*
baisse diablement ! Rousseau est plus singu-
lier que solide : Buffon donne à gauche : Di-
derot écrit en maniaque : Thomas n'est
que boursoufflé : Marmontel est froid &
petit , plus souvent que délicat : Dorat
n'a que du clinquant : Le-Mierre est plus
dur que nerveux : Fréron est trop partial ,
& trop souvent de mauvaise-humeur ;
c'est sa goutte qui l'aigrit : De-la-Harpe
est décousu , &c , &c ; voila ce qu'on en-
tend tous les jours : & quand le Cour-
taud-de boutique , le petit Clerc , le pe-
tit Marquis , la Petitemaitresse en vien-
nent aux Auteurs de ton accabit , aux
D-L-B. , aux *D-R.* , aux *Mo.* , aux
No. , aux *S.* , aux *Cl.* , aux *De l. c.* ,
aux *D'u.* , aux *Chi.* , à toute cette foule
d'Écrivailleurs sans style sans lumières ,

& sans goût, que penserais-tu de ton talent, si tu les voyais jeter le Livre, en s'écriant: *Ah-dieu! le plat Auteur! S'il était-là, je le souffleterais! ni feu, ni style! point d'invention! point de naturel! des choses rebattues, mal répétées! Mais pourquoi donc ces Insectes là se font-ils imprimer? Si tu entendais certain Nabot, que je vois d'ici, qui passe pour spirituel parce qu'il est bossu, répondre nonchalamment: —Bon! c'est une branche de commerce, que tous ces Ouvrages-là! ne vaut-il pas mieux que les Inutiles qui les composent, s'en occupent, que de faire pis? Laissons-les griffonner, & rions de leurs sotises.*

C'est-là, mon Chèr, ce qu'on a peut-être déjà dit un millier-de-fois, à l'occasion de tes deux Bruchures. Et cependant la première est pleine de sel, & de véritable esprit. Mais -quel sujet as-tu choisi-là? Quant à la seconde, c'est une débaûche de ton imagination, qui pouvait être très-morale; on pouvait en faire un Ouvrage, instructif, amusant, une critique agréable, & même utile. Mais je ne trouve pas que ton exécution ait souvent atteint ce but. D'ailleurs cette Production peut te faire des Ennemis, & les Ennemis ne sont bons à rien, sur tout quand on attaque des cliques.

Les mêmes armes avec lesquelles j'ai combattu ton goût pour l'*histrionisme*, vont me servir contre ton *auteuromanie*, Qu'est ce qu'un Auteur ; — C'est (me disais tu un jour) *un Homme de mérite*, qui donne au Public la production de son génie, l'assemblage de ses pensées, & les créations de son imagination. Je répons, que cela est faux : mais je l'accorde pour un-moment ; & je laisse même à-part la manière & l'exécution ; je suppose tout cela bien (& c'est beaucoup suposer). Si notre Homme-de-lettres a véritablement du génie ; s'il voit la vérité, cette vérité toujours contraire aux préjugés dominans, il la dira, ou la taïra : s'il la dit, son Ouvrage ne pourra voir le jour que clandestinement ; alors il n'en tirera que le triste avantage d'être poursuivi ; peut-être se trouvera-t-il dans l'humiliante nécessité de desavouer lâchement la production de son génie, l'assemblage de ses pensées, les créations de son imagination ; ou de fuir, d'errer, abandonné de tout le monde ; ou-bien, ce qui est pis encore, de dépendre en fuyant d'insolens Protecteurs, qui ne l'obligeront que par ostentation, & pour lesquels il aura le chagrin de ne pouvoir conserver de reconnaissance : ainsi en t'accordant la supposition entière, l'Homme-de-lettres n'est pas heureux. Mais il faut en aban-

donner une partie. Si l'Écrivain tait la vérité (c'est le parti le plus sûr, & la grande route des Auteurs), quelle foule d'autres inconvéniens ! Il faut à-tout-moment qu'il se mente à lui-même ; qu'il se prive de cette satisfaction intérieure, que l'Homme éprouve lorsqu'il éclaire ses Senblables, & qu'il peut se flater d'avoir fait naître leur estime, leur reconaissance & leur admiration. Ne voila-t-il pas d'ailleurs M. l'Auteur retonbé dans la classe des Mimes ; qui dit, comme eux ce qu'il ne pense pas ; qui vénère ce qu'il méprise ; qui est devenu l'organe & le canal du sentiment accredité, mais non du sien ? Quel avilissement ! quelle fausseté ! Quelle vie mène cet Homme ; combien il doit faire sur lui-même de retours fâcheus ! Senbable à l'Inpuissant, auquel une Épouse infidelle donne les aparences de la paternité, ce Malheureus ne careffe que les Bâtards qu'il est forcé d'adopter ; ce n'est pas son génie qu'il transmet à la postérité, c'est le Fils adultérin de la Crainte, de la Bassesse, de l'Adulation, de la servitude d'esprit, mille-fois plus avilissante que celle du corps.

Suposons à-présent, qu'un excéllent Ouvrage sorti de ta plume, ait le caractère du génie, & qu'il ait échapé aux petites tracasseries des Censeurs que don-

156 LE PAYSAN PERVERTI,
ne le Gouvernement. Par la raison même
qu'il aura le caractère du génie, il ne
prendra pas d'abord; tu ne jouiras pas
de ta gloire, on ne s'avisa d'exalter HO-
MÈRE que longtemps après sa mort; &
la preuve, c'est qu'on n'a pu savoir ni
quelle était sa patrie, ni où il cessa de
vivre: *Tite-Live* fut traité de mauvais
Historien: *Bacon* ne fut pas entendu par
son siècle: *Milton* n'eut que vingt écus de
son Poème: l'*Athalie*, la *Phèdre* de *Ra-
cine* ne furent pas accueillies: *Méropé*
sans le nom de son Auteur, n'aurait pas
fait honneur à l'Antre de la Comédie-
française: l'*Esprit-des lois* fut calomnié:
l'*Encyclopédie* cette entreprise si vaste,
& si perfectible, fut honnie: notre *Plin*
a été forcé de mettre des *excuses* (j'adou-
cis le terme) à la tête de son immortel
Ouvrage: Dis-moi? que fait au bon-
heur d'Homère, de Tite-Live, de Bâ-
con, de Racine leur gloire actuelle? Tu
seras donc, dans la supposition la plus
avantageuse, méprisé, ou persécuté,
ou tout-aumoins contredit, & tu ne seras
pas heureux; Racine, le doux, l'aima-
ble Racine, ce peintre enchanteur, est
mort de douleur d'avoir fait son ouvra-
ge le plus estimable, un Tableau vrai
de la misère des Peuples, destiné pour
le Monarque qui pouvait les soulager.

Mais tous les Auteurs n'éprouvent pas ces peines dans le même degré (diras-tu) ? J'en conviendrai : parceque tous n'ont pas le degré de mérite qui attire les grandes peines. La plupart restent abîmés dans la fange du mépris : avec un vrai talent , il en est à qui Personne ne rend justice ; ou parcequ'ils ne sont ni connus ni prônés ; ou sous prétexte que leurs Ouvrages ont des défauts qui rebutent. Cependant le pauvre Auteur a eu des pensées neuves, d'excellentes vues ; il le sent ; & pénétré de douleur de l'injustice de ses Contemporains , il devient à leur égard comme la malheureuse *Hécube*, qui *missum rauco cum murmure saxum Morsibus insequitur*. Souvent encore un Auteur est accusé d'avoir avancé un opinion fausse , d'avoir donné un projet absurde ; on ouvre son Livre, & on vous le montre : Tenez-vous en-là, comme font les trois-quarts des Lecteurs, & le pauvre Auteur est condamné. C'est un chose arrivée deux-fois sous mes yeux la semaine dernière. Un Homme soutenait que *J. J. Rousseau*, dans la *Nouvelle Héloïse*, prêchant le suicide : on lut la Lettre de Saintpreus où il en est question. Tout le monde se récria , qu'un pareil Livre méritait le feu ; & son Auteur... Peu s'en falu qu'on ne le

158 LE PAYSAN PERVERTI,
brûlât aussi. Cependant, comme *J. J. Rousseau* est un Grand-Homme, il y eut des Gens qui crurent qu'avant de le brûler, il le fallait examiner. Ils lurent la Lettre précédente, puis la suivante : or il se trouva que cette dernière était décisive contre le suicide, & que *J. J. Rousseau* avait sur ce point des idées saines. Mais les Sots ne se rendirent pas ; ils continuèrent à soutenir que *J. J.* n'en prêchait pas moins le suicide pages tant & tant, quoique pages tant & tant, il fit le contraire. Que dire à ces Brutes-là ? Le Héros du second exemple n'était pas *J. J.* aussi n'eut-il aucun Défenseur. Il était présent en personne.— Cet Article n'est-il pas dans votre Livre (lui disait-on) — Oui ; mais.... On lui ferma aussitôt la bouche ; & l'on ne crut point qu'il méritât, comme *J. J. Rousseau*, qu'on examinât s'il approuvait ou réfutait l'Article reproché.

De nos jours, quoique l'on se connaisse en style, & qu'on sache l'apprécier, on voit néanmoins le mauvais-goût triompher dans cette partie : pour être lu de la multitude, il faut écrire dans le goût de ces Déclamations ampoulées, dont parle *Pèrone*, que les Écoliers débitaient pour s'exercer. Si tu veus être naturel, on dira que tu écris mal ; que ton

style est froid, bas, & rampant. *J. J. Rousseau* est un excellent modèle, à la vérité; son brillant coloris, sa touche mâle & nerveuse ont subjugué; il est naturel, mais c'est un naturel si beau, qu'il est unique peut-être; un autre naturel; moins beau ne laisserait pas que d'avoir son mérite, & un très-grand mérite, que les bons Esprits sentiraient: mais le Libraire ne vendrait pas A quoi sert le mérite qui garde boutique?

Écris donc, Edmond !... J'enrage.... Eh! quelle manie te porte à suivre une profession où les agrémens sont incertains, faibles, mêlangés, les peines assurées, cruelles; déchirantes! Avec ta figure, tes talens, ta façon de-penser, & un Ami tel que moi, qu'as-tu à faire à-présent, qu'à jouir des douceurs de la vie? Laisse à ces Fous atrabilaires qui n'aiment personne, & qui sont détestés de tout le monde, la recherche d'un bonheur solitaire, fantastique, & digne d'eux! Oui, & je le soutiens, il faut être incapable de goûter les douceurs de la Société; avoir une orgueilleuse misanthropie; être maniaque enfin, & n'avoir rien à perdre en bonheur comme en honneur, pour embrasser la profession d'Ecrivain, excélat on comme *J. J. Rousseau*, comme *Voltaire*, &

260 LE PAYSAN PERVERTI ;
quelques autres. Eh! voi-donc l'acharnement des Esprits médiocres contre les Génies qui les éclairent ! Voi ces lignes offensives & défensives qui se font contre les lumières & la vérité ! Doit-on détronper ces Gens-là malgré eux ? peut-on se flater de réussir ? & ne doit-on pas craindre de susciter à ces mêmes vérités, des Ennemis qui en retarderont la comunication , ou les étoufferont peut-être ? Aulieu qu'en travaillant en silence , dans l'intérieur des familles , il arrivera qu'à-la-longue , *tous orbis mirabitur se esse Philosophum*. Je souhaite cette heureuse revolution: mais nous ne la verrons pas , & ce ne sont point les Ouvrages publics qui l'accélèreront.

Voila mon avis. Si je ne t'ai pas convaincu, il est encore une autre ressource.

Parle-moi de ta petite aventure avec.. Sombrophile , je crais ? Le nom m'échape , mais il y a du *sombre* & du *phile*. Si Zéphire la connaissait !... Elle disait hièr, qu'il est des momens , où si elle t'avait à sa disposition elle t'arracherait les yeus. Le pis , c'est que M. Trismégiste qui n'en *peut-mès* , souffre de l'humeur que tu donnes à cette aimable Créature : car elle est charmante , & je n'avais pas encore si bien fait attention à son mérite , & à ses charmes , que depuis ton absence, CLIX.^{MA}

CLIX.^{ME} Replique.

[Edmond exalte les avantages de l'Homme-de-lettres, & raconte un aventure à ce sujet.]

MON très sophistique Ami, j'achève de lire ta Lettre. Mais, dis-moi, que penses-tu que feraient tous tes beaux raisonnemens, si j'étais possédé de l'*auteuromanie*? Ah! que j'aurais de choses à te répondre! (& entre nous, je suis charmé que ceci se traite par Lettres; car au feu que tu y mets, je crains que nous nous serions querellés:) d'abord, je te citerai le Vers célèbre de Despréaux.

Un Sot trouve toujours un plus Sot qui l'admire.
L'Ecrivain le plus médiocre, pour peu qu'il sache intéresser, a toujours des Partisans, qui le consolent des outrages de ses Détracteurs. L'espèce de cahotage que les uns & les autres lui font éprouver, le tire d'ailleurs de cet état mort où végètent le commun des Hommes; il *existe* au moins; & N'ègr'et ne changerait peut-être pas sa demi-existence contre celle de La-B**. Je vais plus loin encore: à ne considérer l'Auteur que comme Romancier, ou comme Poète *fugitif* (& tu conviendras que c'est le mettre au plus pas), je dis qu'il est audessus de tous les Artistes qui cultivent les Arts agréa-

bles, comme la Peinture, la Musique; la Danse, le Mimisme, &c. L'Auteur, est l'Homme, dans la signification la plus étendue de ce mot: il porte la plus noble des facultés humaines à son degré de perfection; & si nous ressemblons à la Divinité, la manière dont l'Homme-de-lettres lui ressemble, est sans doute la plus vraie. Je ne fais pas si tout le monde trouve autant de plaisir que moi dans la lecture d'un Roman bienfait; dès que l'intérêt comence, j'entre dans une situation délicieuse; c'est une aise, un charme, une agréable illusion, qui me procure la jouissance de tous les biens de mon Héros (à la place duquel on se met toujours), & qui me fait jouir même de ses peines. Cette lecture cause une ivresse, j'en conviens; mais cette ivresse, cette illusion est un bien comme tous les autres biens de la vie. La possession d'une belle terre n'est un bien que relativement, qui flate peu, si l'on n'en a pas besoin: mais combien d'Hommes accablés de peines ou d'affaires, trouvent dans la lecture un utile délassement, un plaisir réel, & non conditionnel! Combien de fois arrive-t-il que le charme d'une lecture intéressante absorbe tous nos chagrins, & se répand sur tout ce qui nous environne! Quoi qu'on ait dit, & qu'on

dise encore contre les Romains, ils ont une infinité de fois procuré ce bien à l'humanité. Et celui qui peut créer de pareils Ouvrages, ne *bienméritera* pas des Hommes ! il en sera méprisé, & ne trouvera pas un cœur reconnaissant ! Il est un *Esclave-public* ! Oui, mais un Esclave que le Public adore & courone. Voici une aventure toute récente, qui te convaincra qu'une partie du Public a cette manière de voir.

Un jeune Auteur, dont les Ouvrages ; sans être corrects, ont le mérite d'être intéressans, était l'un de ces jours avec un Ami au *Caffé d'Alexandre* : Il y avait de la musique, qui attirait beaucoup de monde : Un Homme d'un certain âge, la Dame son épouse, & une Jeune-personne très-jolie leur Fille vinrent se placer à côté de l'Auteur & de son Ami : Le premier céda sa place à la Demoiselle, qu'il fit passer devant lui, & à laquelle il donna sa chaise ; l'Ami en fit autant pour la Mère. A l'occasion d'un Baladin, qui venait d'imiter admirablement le chant du rossignol, le Jeune Auteur trouva moyen de dire quelques mots à la Demoiselle, & de placer de ces choses agréables que tout le monde dit, mais qui paraissent toujours nouvelles, à celles qui en sont l'objet. L'Ami, de son côté, parlait aux

Parens ; & dans la conversation l'à-propos lui fit citer une jolie pensée du dernier Ouvrage de son Ami. La Dame répondit qu'elle avait lu ce Livre , dont elle parut faire beaucoup de cas. L'amitié nous rend souvent plus vains du mérite de celui qui en est l'objet, que nous ne le serions de nos propres talens : le Jeune-Homme ne put tenir contre l'envie de s'honorer de sa liaison ; il montra l'Auteur. Tu n'imaginerais pas l'effet que fit cette découverte ; il fut tel , que la Dame ne vit plus un Homme ordinaire dans celui qui parlait à sa Fille , mais une sorte de Demidieu : L'Auteur d'un Ouvrage qu'elle avait admiré ! dont elle croyait connaître la belle âme ! La simple politesse qu'il avait faite , & qui n'est que d'usage dans nos mœurs , lui parut une suite des sentimens de cette âme élevée qu'elle avait adorée dans le Livre : elle prêtait l'oreille ; elle saisissait le moindre mot ; & pour ne point gêner les émanations d'une âme si belle , elle ne voulut pas se mêler à la conversation. L'entretien était effectivement très-animé : Le Jeune Auteur naturellement capricieux , & peu complaisant , venait d'être subjugué par la Belle , qui avait précisément le genre d'agrémens qu'il préférait , joint à un ton d'aisance ; d'opulence même ,

qui donne toujours un grand relief à la beauté : d'ailleurs il était inconnu , il ne courait pas après l'esprit , & il en avait beaucoup. J'ai déjà remarqué, depuis que je vois des Auteurs, que la plupart de ceux qui se trouvent dans un cercle, croyent ne devoir montrer que des éclairs, à chaque mot exciter des applaudissemens ; & qu'ils deviennent par-là affectés, insupportables. L'heure de se retirer aprochait ; le Papa venait d'annoncer le départ, & un grand apétit, qui le rendait pressé : son Épouse lui fit entendre qu'il serait à-propos de profiter de l'occasion, pour se lier avec un Personage d'un si rare mérite. L'Auteur & son Ami furent invités, après quelques complimens sur l'Ouvrage, à venir dîner le lendemain. Tu sens que l'Ami fut grondé de son indiscretion ; mais d'un air, avec une douceur, qui loin de démasquer l'orgueil, fit honneur au caractère. On ne put refuser, parce que la Jeune-personne émerveillée, se joignit à ses Parens : elle avait autant goûté l'Ouvrage que sa Maman, & elle se faisait une peinture charmante de la société de l'Auteur.

Celui-ci, dès sa première visite, ne manqua pas de confirmer dans la bonne opinion qu'on avait de lui : comme il était d'une Famille honnête, qu'il se sentait très-disposé à aimer la Demoi-

selle , il résolut de fixer la fortune qui venait lui sourire , & ne se tronpa point. Lorsqu'on le connut , & qu'il eut achevé de subjuguier les Dames , on fit entendre au Papa , qui avait des vues solides pour sa Fille , qu'un Homme du mérite du jeune Auteur pouvait prétendre à tout ; & il consentir à en faire son gendre : ce Jeune-homme est aujourd'hui marié , riche , & plus spirituel que jamais.

Voilà ce qu'on peut espérer , en se distinguant dans la brillante carrière de la Littérature. Je sais que les Peintres ont quelquefois eu d'aussi bonnes fortunes ; mais il est bien plus flatteur de se les procurer à la manière de celui dont est ce trait. Un Tableau , à-moins qu'il n'ait les honneurs du Salon du Louvre , est vu de peu de Persones ; ce Tableau est unique : mais un Livre , outre que le genre de gloire est préférable , se répand , circule , immortalise , sans que le temps , les flâmes , la guerre puissent l'anéantir. Et non-seulement le Livre multiplié est connu par lui-même , mais encore il est annoncé par les *Ouvrages périodiques* que tout le monde voit , & pour peu qu'il ait quelque mérite , il y est loué : on dit de vous , & mille jolies bouches répètent en lisant votre article : *L'ingénieux Auteur , l'agréable Auteur ,*

Éc, de cet Ouvrage, a du feu, de l'imagination, de la sensibilité; il peint bien. Paraissez-vous après cela dans une Société: Voilà ce qu'on dit de vous dans le MERCURE, dans l'ANNÉE LITTÉRAIRE. Ailleurs, vous trouvez une jeune & jolie Personne votre Livre à la main, occupée, attendrie... Ah! mon Ami, quels plaisirs que ceux-là! ... Millionnaires, Riches voluptueux, le jour de votre mort est le dernier de votre vie: Et l'Homme-de-lettres qui s'est distingué, reçoit alors le complément de son existence; l'envie se tait; la critique cesse d'aboyer; la vénération succède à l'estime, ou même à l'indifférence: Tandis que vous, Hommes injustes, vil fardeau de la terre, vous êtes anéantis tout-entiers, oubliés, ou maudits.

Je n'ignore pas qu'il est quelques petits desagrémens, qu'on essaye de petites tracasseries; mais cela n'est pas général.

Pour te punir, je ne te dirai pas un mot de ce qui se passe. Une autre fois, ménage ta logique; je veux remplir mon sort. Je suis pourtant, mais rancune tenante,

Ton Ami, &c.

P. S. Je baise les mains à Laure, & je me mets aux genoux du petit Lutin, à condition que ses mains resteront tranquilles.



C L X. ME Repartie.

[Gaudet lui annonce la chute de deux
Ouvrages.]

INQUIET de ce que mon Domestique n'a pu te parler ce matin, je me hâte de t'écrire, pour te fortifier & te consoler. Sans-doute tu viens de lire ton article dans trois Ouvrages périodiques différens. Alons ! de la fermeté ! Sur-tout ne leur répond rien, ou renonce au titre d'Auteur : Ces Gens-là savent manier le sarcasme comme un Maître-en-fait-d'armes les fleuret ; & tu serais honni, vilipendé à chaque malheureuse Production de ta plume. *Si le Juste pêche sept-fois par jour*, le meilleur Auteur bronche au-moins *sept-fois par feuille* ; & la critique n'a jamais tort. Mon chér Edmond, l'on ne t'offrira pas des Filles à fortune sur ton mérite transcendant en Littérature : Si tu te trouves dans un cercle, on ne s'écriera pas : — *Tenez, voila l'ingénieux Auteur, l'agréable Auteur* ! — mais l'on dira, d'un bas très-haut ; — *Voulez-vous voir ce pauvre diable d'Auteur si bien équipé dans le MERCURE, dans FRÉRON ? tenez, le voila !* — *Efficacement* (répondra-t-on), *il a les yeux bêtes* — Tu entendras cela, & peut-être

être perdras-tu patience ; ce qui redoublera le ridicule. Ne voi personne durant quelque temps : c'est mon avis.

Adieu , mon pauvre Edmond.

[Cette Lettre, datée de Ménil-montant, était sous une enveloppe adressée à Zéphire restée à Paris : on y lisait cette apostille :]

J'ai fait moi-même les Extraits des deux Ouvrages de notre Ami, & je les ait fait insérer dans les trois Journaux que vous savez, pour le guérir à jamais d'une manie séduisante, mais qui ne mène à rien. Les Auteurs, à qui j'ai fait part de mes motifs, les ont aprouvés. Secondez-moi ; de votre côté, par tous les moyens imaginables.

CLXI.^{ME}

EDMOND, à GAUDET.

[Il renonce à écrire, mais pour faire pis.]

QUINZE jours sans ôser me montrer !... Il a falu attendre qu'une autre victime fît oublier non infortune ? *D.-R.* & *Nég'ret* viennent de me succéder ; j'achèvé de lire leurs Articles, que *S.* vient de m'apporter ; ils sont mis en pièces, & plus bas que terre ;.... & l'on m'assure qu'il n'en vont pas moins tête-levés ! A-la-bonne-heure ; je n'envie pas leur philosophie. Je renonce aux Lettres ;

270 LE PAYSAN PERFECTI,
 & mes Ouvrages fussent-ils excélens (ce
 que je ne crois pas), j'ai tant souffert,
 que j'aurais fait serment de ne plus écrire,
 même des Lettres à mes Amis, si je ne
 t'avais pas. Ce qu'il y a de certain, c'est
 que me voila guéri; je n'ai pas fait le
 moindre effort pour cela; mon goût s'est
 éteint subitement, comme il était venu.
 Tu as raison; l'amour & les plaisirs doi-
 vent seuls m'occuper, en attendant l'âge
 des affaires. Je laisse-là pour jamais cette
 fumée de gloire vaine, qu'il n'est pas
 toujours sûr d'aquerir. Eh! quand je
 l'aurais acquise? L'on s'y accoutume,
 & on la sent à-peine: les derniers jours
 de mon trionse éphémère, il ne me
 flatait presque plus... Charmante Obs-
 curophile, je vais dont ne m'occuper
 que de toi; (sans préjudice pourtant de
 mon amitié pour mon chér Gaudet, &
 d'un-peu da retour vers le petit Lutin.)

CLXII,ME

ZÉPHIRE, à LAURE.

[Cette pauvre Zéphire peint la manière d'aimer
 des Filles de sa sorte, & parle ensuite d'un ma-
 riage qu'elle consent à faire par tricherie, pour
 l'avantage indirect d'Edmond.]

NON, ma chère, je ne suis pas guérie;
 & ta Lettre de consolation, donc je suis

bien reconnaissante , m'a trouvée dans un état à faire pitié (1). Il ne faut pas me juger sur le commun des Femmes , l'oubli , les injures , cet orgueil naturel à notre Sexe , l'amour-propre , la gloire , que fais-je ? tout ce qui peut guérir une Femme honnête , glisse sur les Filles comme moi , dès leur jeunesse accoutumées au mépris , & à tous les mauvais-traitemens de la part des Hommes : Quand nous aimons une-fois , il n'y a plus de remède ; les vices , le crime , les torts les plus révoltans , rien ne peut éteindre notre malheureuse flâme ; l'on a mille exemples de semblables attachemens dans mes Pareilles. Juge de mon malheur à moi , dont l'âme patrie de sensibilité , ne peut exister qu'en aimant ! Edmond s'est enparé de toutes mes facultés : dès qu'il paraît , mon cœur tressaille ; il bondit , il s'attache , il se fixe à lui , comme à celui qui fait tout le charme de son existence... Mon Amie , c'en est pour jusqu'au tombeau... Tu m'as ôté tout espoir de mariage ; *c'est l'impossible , d-présent* , dis-tu ? Ne parlons donc que des moyens de l'assurer pour l'avenir. Mais sérieusement , épouserai-je ce vieux M. Trismégiste ? Voila , comme vous le savez son Mari & toi , six mois qu'il me persé-

(1) Cette Lettre ne s'est pas retrouvée.

172 *LE PAYSAN PERVERTI,*
coute.... N'y aura-t-il de constans que ceux
dont on ne se soucie pas!... Notre Ami
d'Au. est arrivé. Sous cette perruque
brune, avec cet habit, cet air anglais,
le Diable, eût-il été moine avec lui, ne
le reconnaîtrait pas. Les circonstances les
plus favorables se réunissent, pour le rô-
le de mon Père qu'il doit jouer; il eut
un Frère aîné, qui partit il y a trente ans,
pour le Canada avec sa Femme; on sait
que ce Frère eut un Fille il y a quinze
ans: tout est mort, mais nous les ressusc-
çons; il sera son Frère, & moi, la
Fille. L'on taîra au Vieillard toutes les
circonstances qui ne sont pas essenciel-
les, & sur tout l'on assurera bien que je
n'ai rien à prétendre en Amérique, non
plus qu'en France. Notre Ami a déjà par-
lé au Bonhomme, & il me laisse tout
son bien. Une seule chose m'inquiète:
Celui pour qui je fais tout cela, voudra-
t-il en profiter? Vous l'avez vu ton Mari &
toi: ne me flattez-vous pas? Hélas! un
seul rayon d'espérance a calmé mon dés-
espoir; mais s'il faut retonber dans l'é-
tat d'où je sors, j'en mourrai. Assure bien
ton Cousin (je n'ose dire mon Amant)
assure-le bien que le Barbon n'obtiendra
jamais de moi.... Tu te rapelles cette pe-
tite Fille que tu vis un-jour chés ma
Mère; Zaire? Je la vais avoir pour

femme-de-chambrière : Elle a été dans la plus profonde misère ; elle a souffert des maux incroyables ; tout cela me répond d'elle : j'ajoute qu'elle m'a toujours beaucoup aimée, d'abord dans les vues que tu fais ; mais comme ce ne fut jamais-là mon goût, & que je l'ai bien vaincue que je ne permettrais rien dans ce genre à pas une de mes Compagnes ; elle a donné des motifs plus honnêtes à son affection : Elle me secondera par des moyens que je te dirai de bouche : & tu me rendras l'important service d'instruire de tout, l'Homme à qui j'inmolerais mille vies.

CLXIII^{me}

EDMOND, à LAURE.

[Son amour pour madame Parangon le garantit de s'avilir, en épousant une Femme encore dans les desordre.]

REFUSER mon admiration à ma Zéphire ! non, chère Cousine, non. Ce dernier trait me subjugué. Oui, je me consacrerai pour elle : Les projets de ton chère Mari une fois remplis, rien ne me retiendra. Mais tu fais qu'il faut qu'ils se réalisent. Ne dis à Zéphire que la moitié de ceci, & ne lui donne qu'un rayon d'espoir. La pauvre chère Enfant ! . . . Laissons échapper une pensée, qui, à chaque mot

174 LE PAYSAN PERVERTI ,
que j'écris vient au bout de ma plume :
Si Zéphire était la seule , tout lui serait
bientôt immolé.

CLXIV.^{ME}

ZÉPHIRE , à LAURE

[Elle exprime toute la force de sa jalousie & de
son amour.]

POURQUOI ne me l'avoir donc pas
montré ce Billet, où il y a des choses qui ,
dis-tu , surpasseraient mes espérances ? . .
Mais *il l'a défendu*. Je me tais. Aussi-bien ,
je n'ai déjà que trop de torts avec Ed-
mond ; aujourd'hui même une nouvelle
Lettre adressée à la demeure qu'il a quittée
pour moi , m'en donne de nouveaux : je
viens de l'ouvrir. . . . Quelle ennemie
d'Edmond agirait plus mal avec lui ? . . .
Mais c'est pas vos conseils ! . . .

LETTRE de M.^{me} PARANGON, à EDMOND :

*V*OTRE silence n'est l'effet ni de l'indif-
férence ni du mépris ; non , mon Cousin :
je connais votre cœur. Je renouvelle donc
mes invitations : venez connaître ce que
peut la véritable amitié : venez voir com-
me elle oublie les torts , comme elle chasse
le vice ; comme elle efface jusqu'aux moin-
dres vestiges du crime ; comme elle échauffe
dans son sein le germe de la vertu , & en
favorise le développement ; d'un point in-

perceptible qu'il était, elle en forme un grand arbre, à l'ombre duquel les Infortunés comme vous peuvent reparer leurs forces. Ursule sera cet arbre, mon Cousin : le Ciel lui a rendu sa vertu, sa tendresse pour moi, un pur attachement pour vous, ses charmes, & son premier Amant. . . . Mais elle le refuse : elle ne desire que votre réünion avec nous Mon chér Edmond, vous avez vu le monde ; vous avez éprouvé ses peines cruelles, & ses trompeuses delices : N'en est-ce pas assez ? . . . Venez rendre la vie & la joie à vos respectables Parens : je fais tout ce qu'ils souhaitent ; en nous voyant ensemble, le passé ne sera plus qu'un songe effrayant, qui commence à s'oublier. . . . Que rien ne vous retienne, mon Cousin : Si par une suite de nos malheurs, vous aviez à Paris quelque Attachement, venez encore. . . . Si elle est digne de nous, elle sera notre Amie : vous savez trop que les sacrifices ne me coûtent rien. . . . En quelqu'état que vous soyiez, venez ; avec l'assurance de faire le bonheur de tous ceux qui vous aiment.

Fanchète vous salue, & se joint à nous.

Et c'est moi qui fais la peine d'une Femme aussi généreuse ! Si par une suite de nos malheurs, vous aviez à Paris quelque Attachement, venez encore. . . . Si

176 LE PAYSAN PERVERTI,
*elle est digne de vous , elle sera notre
Amie : vous savez trop que les sacrifices
ne me coûtent rien ! ... O Femme , qu'il
que tu sois , qui me surpasses en cela
même où je croyais surpasser tout le
monde ! ... Oui , si j'étais sûre ... Mais
j'en mourrais ... Eh ! qu'inporte , s'il
était heureux ! ... Quelle confusion d'i-
dées ! ... Femme généreuse ! il en a ,
un nouvel Attachement , mais ce n'est
pas Zéphire ; ce n'est pas cette Fille que
tu viens de pénétrer d'admiration ! non !
ce n'est plus elle ! .. Une Autre profite peut-
être à cet instant du bien qu'elle te cède-
rait . . . Ah ! si j'en étais sûre ! je ne suis
pas cruelle ; mais le feu , le fer , le poi-
son , toute la nature serait employée à
nous venger... d'une indigne Rivale qui
ne sait pas aimer comme nous ;... qui
vole à Edmond la félicité dont nous le
ferions jouir !*

Informe toi , chère Laure , de ce que je
veux découvrir . . . Mon Ennemie est à
l'Opéra . . . Eh ! quoi , impudentes Créa-
tures , n'êtes-vous pas contentes d'avilir
la Noblesse ; d'enlever à des Femmes dont
vous ne devriez être que les servantes ,
leurs Amans , leurs Épous , leurs Pères ,
leurs Frères , de corrompre leurs Fils au
sortir de l'enfance ; il faut encore , pour
mon malheur , que vous descendiez dans

les conditions communes pour y porter le ravage. . . Périssé le temple de votre libertinage ! que la foudre , au défaut du feu que j'y voudrais porter , le réduise en un monceau de cendres ; que je le voye , dût-il me servir de bucher. . . Laure mon Amie , assure-toi de ce que je veux savoir ; en ce moment , j'ai besoin de haïr autant que d'aimer : l'activité de mon âme , en s'exerçant sur moi-même , me consume trop douloureusement.

 CLXV.^{ME}

GAUDET, à EDMOND.

[Il lui annonce le mariage de Zéphire.]

XÉNOCRATES, non le fameux Xénocrates, dont Platon disait, en le comparant avec Aristote, qu'il falait donner à celui-là de l'éperon pour le faire avancer, & mettre un mors à celui-ci pour le retenir ; mais un autre Xénocrates, qui a fait un très-intéressant *Traité, Sur les Présages* ; comme par-exemple, ce que signifie quand on voit paraître dans la maison une *Belète*, un *Serpent* ; ou quand le matin on rencontre une *Vieille* &c : Xénocrates, dis-je, n'aurait pas été embarrassé de deviner ce que *présagent* les visites d'un *Libertin*, chés une *Fille de l'Opéra* ; car moi qui ne suis pas Xénocrates, je l'augure à-merveilles. J'ai quitté Ménil-

178 *LE PAYSAN PERVERTI,*
montant depuis quinze-jours , & je suis
toutes tes démarches ; ta Danseuse t'oc-
cupe trop. J'avais envie de te parler :
mais je t'aurais infortuné ; je n'ai pas
voulu qu'il fût dit qu'une fois , une
seule fois en ma vie , mon amitié t'ait
été à-charge. Poursuis donc : tu ne me
verras , que lorsque je crairai qu'il en fera
temps. Néanmoins , je me m'occupe que
de toi : Par mes soins , Zéphire est ma-
riée de ce matin , avec le Vicillard : Les
noces se font sans éclat : Laure voulait
te voir de la part de Zéphire ; je me suis
fait donner cette commission , & j'ai ré-
pondu pour toi , comme si je t'avais vu ,
*Que tu aprouvais le parti que prenait Ma-
demoiselle Zéphire ; que tu l'aimais sincè-
rement , mais que tu ne crayais pas à-pro-
pos de paraître dans la circonstance ac-
tuelle ; que d'ailleurs tu avais une petite
indisposition , qui exigeait beaucoup de
circonspection dans les visites aux Femmes
qu'on aime. Ne va pas me démentir !
Par-là , tu vois bien , je te donne un temps
plûs que suffisant pour que ton Obscuro-
phile te sorte par les yeus.*

Je ne t'ai pas répondu dans le temps à
une question sur certaines Lettres de là-
haut. . . Nous parlerons de cet article
à la première entrevue ; quant à présent ,
tes momens sont trop précieux pour les

consummer à lire de pareilles misères. Je finis bien vite. Tout à toi, *per fas & nefas.*

CLXVI.^{ME}

[Edmond s'en félicite, & remercie Gaudet.]

XÉNION charmant! présent digne du meilleur Ami, heureuse Lettre, que je te baise encore! Quoi! Zéphire est mariée! ah! quel fardeau tu m'as ôté-là, chère Mentor! Ês-tu Génie, ês-tu Démon, ês-tu Dieu? un de ces bons Gaillards de la Fable, je veux dire. Ma-foi cela pourrait bien être, à en juger par ton goût pour les Nymphes; en cela, Jupiter même ne l'enporte pas sur toi. Tu m'as rendu le plus grand service, & le plus à-propos. Je ne fais quel Diable avait dit à ma divine Obscurophile, que j'avais une autre intrigue; elle me faisait tous les jours mille questions à ce sujet. Ta Lettre m'a fourmi une réponse si satisfaisante, que ma Reine s'en est contentée; & nous sommes ensemble le mieux du monde! Je loge chés elle; son vieux Payeur ne se doute de rien; nous lui jouons des tours singuliers, à l'aide d'une petite Laideron de femme-de-chambre, borgne & grêlée, tandis que je tiens Obscurophile presque sous sa moustache. Si tu savais comme nous nous ai-

180. *LE PAYSAN PERVERTI,*
mons! ... Mais tu n'as rien à craindre
ici; jamais il ne sera question de ma-
riage : eh-bondieu ! quand je prierais ,
supplierais à genoux , on ne voudrait pas
en entendre parler.

Et tes idées , tes projets ? tu ne m'en
dis pas le mot ! J'admire ta délicatesse ;
mais elle deviendrait ridicule par-la-suite.
Je ne tarderai pas non-plûs à t'aler voir ,
pour satisfaire ma curiosité au sujet de
nos Provinciales... A-propos ! J'ai parlé
de toi à ma petite Amie : elle desire de
te voir , & pourra nous servir. Viens
t'aboucher le plutôt possible. Si la Beauté
nous seconde, que ne pourrons nous pas ?



CLXVII. ME Replique.

[*Periffage qui démafque Obscurophile.*]

SAIS-TU que je viens de rire , mais
rire à-ventre déboutonné , comme on dit ,
de la chose la plus plaisante , la plus bou-
fonne , quoiqu'ordinaire , & très ordi-
naire , puisqu'il s'agit d'un Fat dupé.
J'ai de par le monde un de mes Amis ,
fort joli garçon , qui se crait adoré d'une
Danseuse , d'une Nymphé , d'une Semi-
divinité , d'une Fée , d'une Planète ,
d'une tout ce qu'on peut-être à l'Opéra :
L'un de ces jours , il me mena chés elle ;
nous parlames d'affaires ; je détaillai

quelques-unes de mes vues ; on y applaudit , parce qu'on les trouva lucratives. Comme je me retirais , & tandis que mon Ami l'adoré fut chercher un éventail qu'on lui demanda , on me dit : A-demain neuf heures ; nous ferons seuls. Les lendemain , à huit cinquante-neuf minutes , j'étais à la porte de la Belle : On m'introduisit , une petite *Laideron de Femme-de-chambre borgne & grêlée*. Je trouvai le parfait contraire de la *Demoiselle Prevôt* (1) , la jolie Petite vaut autant coiffée de nuit , que sous la plus brillante parure : c'est le privilège de la première jeunesse. Nous avons parlé de mon Ami. Je me suis ouvert , ou du moins , j'ai affecté de m'ouvrir : ma façon-de-penser , que l'on croyait tenir , a enhardi : — Votre Ami me conviendrait assés ; mais je ne le garderai pas ; un *Greluchon* ne mène à rien ; & si je n'avais mes raisons—. *Un Gr...!* Edmond, *un Gr...!* J'ai demandé ces raisons. — Je suis entretenue par un jeune Seigneur , que l'usage des plaisirs a blasé — Un jeune Seigneur ? J'avais entendu

(1) Danseuse charmante sur le Théâtre , & ressemblant chés elle trait pour trait à *Coquilix*. Combien en est-il , de ces Déeses , qui sont dans le même cas ! *A***, *A***, *B****, *C****, *D****, *D*** , & presque tout un double alphabet. [*Note de Gaudet , qu'on en peut eraire , puisqu'il le savait par expérience.*]

182. *LE PAYSAN PERVERTI* ;
parler d'un Vieil... — Oh ! oui — oui ;
mais ce mystère-là ne se révèle pas : le jeune
Seigneur fait tout ; & ni le Vieillard ,
ni votre Ami ne savent le *fin mot* ,
— Vous me surprenez ! mais ce Vieil-
lard , & votre Femme-de-chambre...
La Danseuse est partie du plus bruyant
éclat-de-rire. — C'est la chose du monde
la plus plaisante (disait-elle en étouf-
fant) : vous avez bien vu cette *Calibor-
gnon* qui vous a ouvert ? ... éh-bien...
c'est - elle Votre Ami ... — J'en-
tens (ai-je interrompu). J'ai tout-de-suite
compris tout le petit arrangement de la
Danseuse , & tu vois d'ici quel joli
Personage a fait mon Ami ! Mais qu'il se
console pourtant , il a été favorisé de-
jour ; on me l'a dit , & il doit savoir la
chose , aussi bien que personne : mais ,
la *Caliborgnon* Grand Dieu ! que
j'aurais de honte !

Après avoir parlé de lui suffisa-
ment , j'ai dit un mot de moi. L'on m'a
sourit... Comme j'allais me retirer , l'on
m'a fait apercevoir que j'avais au doigt
un fort beau diamant. Je l'ai donné sans
hésiter : mais je fais comment le r'avoir.
Ainsi , mon Chèr , nous sommes , pour
une Jeune-persone de seize ans , deux
Payeurs & demi , & deux francs & de-
mi : je m'explique : Le jeune Seigneur ,
& le Vieillard payent : le beau Jeunes

homme mon Ami ne paye pas , au-
contraire , il *devrait l'être* ; je paye ,
moi , & ne paye pas ; un certain Mir-
midon nommé *Pailhardelle* , qui *jouasse*
la Comédie , attrape aussi à - la - volée
quelques faveurs sans payer. Somme tou-
te , *cing*.

A-présent , il faut le mot de l'énigme ;
le voici , EDMOND : OBSCUROPHILE.

P. S. Finir la Lettre à un Ami par du per-
siflage ! Non , Edmond , non , Mon Ami ,
que les jolies Femmes soient un amuse-
ment , & non une affaire : c'est avec les
Vieilles & les Lâides qu'on en fait de
bonnes.

Va un-peu aux Audiences de dix heures ;
tu me diras ce que tu en penses. Adieu ,
mon chère , mon unique Ami.

CLXVIII.^{me}

EDMOND , à GAUDET.

[Il lui raconte ce qu'il a éprouvé en assistant à
l'Audience du Parlement.]

UN Sot quelquefois ouvre un avis important :
& un mauvais Guide peut donner un bon
conseil. Je suis les Audiences depuis quin-
ze jours , d'après ton avis.

Comment te peindre ce que j'ai éprouvé ,
en voyant cette Assemblée d'Hommes la-
borieux & respectables , auxquels le Chef

184 LE PAYSAN PERFERTI,
de l'État a confié l'exercice de la plus belle,
de la plus glorieuse & de la plus utile
portion de l'autorité publique ! Non les ter-
mes connus ne me suffiront pas , & j'aime
mieux emprunter les expressions poétiques
& sublimes du Pseaume 81 : *J'ai dit :*
Vous êtes des Dieux ; vous êtes tous les
Fils du Très-haut ; ô vous qui délivrez le
Pauvre, & qui arrachez l'Indigent des mains
de l'Homme injuste ! Un sentiment inex-
primable de respect m'a pénétré , lorsque
je me suis vu dans ce sanctuaire de la Jus-
tice, & je me suis dis en moi-même , Que
ce Sacerdoce est beau !

La première-fois , j'entendis plaider un
Avocat célèbre , M.^e G.** : Sa mâle élo-
quence m'enchantâ ; il est impossible de
débitier mieux ; il employait des figures
fortes , sans les prodiguer ; sa voix se pro-
portionnait aux choses ; & il pressait , mais
sans les affaiblir , les détails de liaison.
M.^e L. g. t lui répondit à l'Audience sui-
vante. Le beau débit du premier Orateur
m'avait ébloui ; la force du raisonnement
du second me subjuga ; j'entrevis bien
quelquefois du singulier , même du para-
doxale ; mais un vigoureux coloris, une tou-
che nerveuse , la *palpabilité* de ses images
me décida pour lui. M.^e G.** parle mieux ,
& séduit ; M.^e L. g. t entraîne , & sou-
met. J'avais adoré les Juges ; les Orateurs
ont

ont excité dans moi une noble émulation : Je voudrais entrer dans cet Ordre , & & me couvrir du genre de gloire qu'il peut donner. Hièr j'ai entendu le jugement d'une cause qui me fit la plus grande impression : C'était une Fille qui prétendait faire casser un second mariage de son Père , & qui voulait ôter la qualité de Légitimes à deux jeunes Enfans son Frère & sa Sœur. Le Magistrat qui fait les fonctions du Ministère public , réunit le mérite des deux Orateurs dont je te t'ai parlé ; il mit dans tout leur jour les raisons des deux Parties ensuite, il exposa son opinion : Je n'ai jamais rien entendu de si véritablement éloquent , de si solidement beau ; j'étais ravi : Son discours , mille-fois plus intéressant que le Drame le mieux tissu , excitait tout-à-tour dans mon âme la pitié pour les jeunes Enfans , la crainte qu'ils ne succombassent , & l'indignation contre la Fille ; mais l'Orateur calma aussitôt cette dernière passion, en interprétant les motifs de la Fille d'une manière à en diminuer l'odieux. Je me suis rapelé le

Quos ego.... Sed motos placet componere stultus.

Que cette place est belle , & que le sage S** qui l'honore me paraît grand ! Quel Citoyen , que celui qui consacre sa vie entière à éclairer les Juges qui doivent décider de notre honneur & de notre fortune.

ne !... Et le Magistrat ? cet Homme, ou plutôt ce demi-Dieu, ce héros de l'humanité, qui nous prêtez durant des journées entières une attention fatigante, sous le poids de laquelle il succombe souvent, qu'est-il ? mon Ami ? Je l'ai senti, quand après le Discours de l'Av.-gén., j'ai vu délibérer ces vénérables Mortels : lorsque jetant un coup-d'œil sur la Veuve éplorée, dont un voile baissé nous dérobait le visage, je l'ai vue tremblante, attendre leur décision : je l'ai senti bien mieux encore, lorsqu'étant déclarée véritable Épouse, & les Enfants décidés légitimes, elle a levé son voile, & montré à ses *Sauveurs* un visage rayonnant de joie & de reconnaissance ; lorsqu'elle a fait avancer ses Enfants, qu'elle les a fait incliner devant chacun de ces dignes Magistrats ; qui sentant qu'ils n'avaient fait que rendre justice, étaient inmuables comme des Dieux, au milieu de l'émotion générale.

Mon Ami, toutes les fadaises du Théâtre me sont à-présent insupportables ; j'irai au temple de Thémis voir la vérité.

Aujourd'hui, il y a une Assemblée des Pairs : qu'elle doit être auguste !.. Oui le plus beau droit des Seigneurs, est celui de siéger à l'Aréopage sacré qui maintient par ses décisions le régime social. Les Magistrats, ont la plus belle, la plus auguste

portion du pouvoir du Monarque: on doit dire d'eux: *Cedant Arma Togæ*, dans un sens différent de celui d'Horace: c'est le cri de mon cœur.

Je fais une réflexion à leur sujet: Il me semble qu'il faut dans toute maison, dans toute Ville, dans tout Royaume, Quelqu'un dont on puisse menacer le Méchant: à la maison, ce Quelqu'un est le Père-de-Famille; dans le Royaume, c'est le Magistrat. Avanthier, je traversais la rue des Lombards; je reconnus un de M.^{rs} les Conseillers de Tournelle à piéd: je m'arrêtai pénétré de respect, & m'inclinai devant lui, quoique je n'en fusse pas vu; je ne l'aurais pas fait devant un Duc & pair.

Voilà, mon Chèr, le fruit que j'ai tiré du conseil que tu m'as donné d'aler aux Audiences.

P. S. Fais enforte, je te prie de m'obtenir une entrevue avec Zéphire; j'ai à lui parler, ne fût-ce que pour soulager mon cœur.

CLXIX.^{ME}

ZÉPHIRE, à LAURE.

[Détail d'une visite d'Edmond à Zéphire.]

COMME tu sortais hièr d'ici, mon aimable Laure, ton Mari parut: & quelques affaires étant survenues à M. Trif.

P 2



188 *LE PAYSAN PERVERTI*,
mégiste, il nous a laissés ensemble : M.
Gaudet attendait ce moment de liberté
avec impatience, pour m'annoncer que je
verrais Edmond pendant la nuit. Je
ne fais pourquoi j'ai comme frissonné à
cette nouvelle. Ensuite il m'a détaillé
ce qu'il avait fait pour le détacher d'une
Danseuse qu'il *aimait*. Il y a trois se-
maines que ce mot-là m'aurait fait tomber
en syncope ; hièr, il ne m'a que profon-
dément affligée. Il faut convenir que M.
Gaudet est seul capable de ces choses-
là ; il agit sans relâche ; paye de sa bourse
& de sa personne ; mêle un-peu de vrai
à beaucoup de faus, mais de - manière
qu'à l'explication, supposé qu'il s'en fasse,
il ait toujours une porte-de-derrière. Je
ne saurais pourtant m'empêcher de lui
vouloir du bien d'avoir arraché Edmond
à cet indigne attachement : non que je
veuille à-présent le garder pour moi : hé-
las ! il n'est plus temps !... & mes disposi-
tions sont bien changées !... Sans - doute
j'aime toujours Edmond ; ce sentiment est
immortel dans mon cœur ; mais je l'aime
comme fait Madame Parangon, &
c'est à cette digne Femme que je veus
le rendre. De quel droit ai-je retenu ses
Lettres ? c'est une action indigne, à ce
que je vois, depuis que je vis dans un
monde honnête ; & sans la crainte de

vous desobliger, elles seraient déjà remises...

Entre minuit & une heure, Edmond est venu. Je l'ai reçu en tremblant; je me reprochais jusqu'au plaisir que me donnait sa présence. Il s'est mis à mes genoux: je me suis éloignée. Je l'ai supplié, conjuré d'être heureux avec Madame Parangon. Je lui ai juré un amour éternel, mais subordonné à mon *devoir*. (tu te rapèles ce que je viens de te dire, à ce sujet?) Il m'a paru prendre tout cela fort-bien: il a de l'honneur, de l'équité de la générosité même; il m'a dit, en me prenant la main: — Il est donc des âmes à qui la vertu est naturelle, qui la faisissent, dès qu'elles l'entrevoient—? Ensuite cachant son visage dans ses mains, il a ajouté: — Moi seul, je la vois, sans pouvoir la suivre—! Que veut-il dire, & qu'entend-il par ce que l'instant d'après il a apelé des *remords*? Si je ne me trompe, Edmond n'a fait jusqu'à-présent que ce qu'il pouvait faire? Lui, moi, toi-même, & mille autres, nous usions de nos droits sur nous-même? Aujourd'hui, je dois me comporter suivant l'état où je suis; voilà ce que je sens: mais le passé!... Pourquoi des *remords*?... Il faut bien qu'il y ait là quelque chose? Car envérité je ne conçois presque rien à ce

190 LE PAYSAN PERVERTI,
que j'entens quelquefois dans la société
de mon Mari: l'on y parle des Filles com-
me j'ai été, avec une compassion méprisan-
te qui tient de l'horreur. Je m'abstiens de
juger, & sur-tout de contredire, jusqu'à
ce que je sois plus éclairée: je vois aussi
de quelle importance il est pour moi qu'on
ignore toujours mon premier état: il est
heureux que mon prétendu Père soit si bien
masqué; car s'il était reconnu!... Mais je
reviens à Edmond.

Il ne m'a rien proposé qui me déplût.
Il m'a regardée; il a soupiré; il s'est beau-
coup plaint de son malheur (je ne fais
lequel) il m'a juré de m'aimer toujours,
& j'ai senti mon cœur s'épanouir.

Cependant je n'étais pas sans inquié-
tudes: je n'ai pourtant pas eu la force
de lui dire de se retirer; mais il m'a fait
plaisir lorsqu'il est parti de lui-même...
Peut-être ce plaisir venait-il de ce qu'il
l'a fait comme en s'arrachant avec peine;
il allait, revenait, pressait ma main con-
tre son cœur; s'en retournait, & reve-
nait encore... Enfin il s'est éloigné...
peut-être pour toujours...; car je viens
d'envoyer au P. D'Arras, qui est ici,
les Lettres de sa Cousine; pour qu'il en
fasse l'usage qui conviendra... Oh!
si Edmond avait m'en vouloir de les avoir
gardées si longtemps! J'aurais dû le pré-

sentir là - dessus... Aussi, j'étais si troublée...

Mon Mari, dont j'ai traversé la chambre-à-coucher, s'est éveillé comme je me remettais au lit. Il m'a montré des craintes si obligeantes que je ne fusse indisposée; qu'en vérité, j'en étais toute honteuse! Quelque douceur qu'ait eu mon entrevue avec Edmond, je ne voudrais pas en avoir souvent de pareilles...

Voilà M. Trismégiste qui vient savoir ce matin comment je me porte: il faut cacher ma Lettre: ou plutôt, je vais te l'envoyer par ma Zaire telle qu'elle est.

P. S. Mondieu! dans ce que ton Mari m'a raconté, Obscurophile se sert d'un stratagème tout semblable à celui que nous avons dit que j'emploierais pour demeurer fidèle à Edmond! & il traite cela de scélératesse, lui dont la morale est celle d'un franc C * * * ! J'aurais donc bien mal-fait!

Adieu! adieu! ma Laure.

CLXX.^{me} Réponse.

[Laure apprend à Zéphire la bigamie de Gaudet, & le mariage intéressé d'Edmond.]

ZAÏRE te dira que je ne suis pas en état de sortir, ma Chère: des affaires & des peines cruelles me retiennent chez moi,

où il n'est pas à-propos que tu paraisses de quelques jours. M. Gaudet me donne de violens chagrins, dont il pourra se repentir. Il vient de s'enparer tout-à-fait de mon Cousin, & il le gouverne à sa faitaisie, aidé qu'il est par D'Arras. que sûrement il tronpe : ils le veulent marier avec une Femme riche, âgée de soixante-dix-neuf ans onze mois vingt-neuf jours : & (chose que tu ne concevras qu'avec peine) M. Gaudet, mon Mari, en-un-mot ! a épousé une Fille, horriblement laide, de cette Vieille qu'épouse Edmond. Ils se font faire une donation. M. Gaudet me condanne au silence ; sinon (dit-il) il saura bien défaire notre mariage, qu'il n'a pas été assés sot de contracter avec toutes les précautions qui rendent cet engagement valide. Que dis-tu de cette affreuse scélératesse ? . . . Voilà donc cet Homme maître absolu de toute la fortune d'une Maison opulente ? (car tu sens parfaitement qu'Edmond ne se mêlera de rien). Aussi mène-t-il tout cela grand train ; il vend, il dénature, & se tranquillise sur tous les évènements possibles, par l'espérance d'une Place... Malheureusement mon intérêt, & même le tien est attaché à celui de cet Homme : après ce tour d'Escroc, le succès peut lui faire naître la tentation d'en faire

faire encore ; à-mesure qu'on s'habitue au crime , on néglige d'autant les précautions, & l'on ne tarde pas à en porter la peine.

Vqici une Lettre de mon digne Épous , en réponse à Edmond (1).

B IEN! mon Ami! pour la première-fois, ton entousiasme à toute impression nouvelle m'enchanté. Je suis comme ce Secrétaire du Mar. D.. de B***, qui disait:—J'aime cent-mille-fois mieux être servi par un Fripon actif, que par un honnête-Homme indolent ; sur cent louis, le Fripon m'en volera vingt-cinq, mais il remplira mes ordres ; aulieu que l'Honnête-Indolent m'en fera perdre cinquante, dont il ne profitera pas-. Tes passions me contrarient souvent ; mais souvent aussi elles sont pour mes desseins, ce qu'est l'eau d'un fleuve pour les bateaux. Suis ton goût naissant ; prends tes Inscriptions, & attens l'effet de la crise... à demain. Je serai empêché le reste du jour, où tu fais bien. La Vieille est d'un humeur charmante ce soir.

Je te dirai en-outré, que tu as mal-fait d'envoyer au P. D'Arras, les Lettres écrite par M.^{mc} Parangon à mon Cousin ; elles ne seront point remises à cette Dame, ni rendues à Edmond. Il n'est plus même possible de prévenir ce dernier

(1) A la CLXVIII.^{me} Lettre.

M. Gaudet vient de le rendre inaccessible pour tout le monde, & sur-tout pour nous. Mais (& je le répète), qu'il prenne garde de me pousser-à-bout: toute légère & inconléquente qu'il me craît, il est des choses que je prens à-cœur. J'ai déjà commencé par la vengeance favorite des Femmes.

Replique. CLXXI.ME Même jour.
[Nouveau rendezvous accordé à Edmond par Zéphire.]

TU me fais trembler! moins pour moi, que pour Edmond... Le mariet! Et ton Mari lui-même s'être marié!... Ah-ciel!... Comme je recevais ta Lettre, ce dangereux M. Gaudet est entré: j'ai remis à la lire après son départ... Ce soir je dois voir Edmond! J'y ai consenti... Eh! comment aurais-je refusé! Je suis dans l'état que je soupçonnais... Je voudrais, pour tout-au-monde, retenir les Lettres, pour les lui remettre moi-même... S'il y a quelque chose de nouveau, marque-le-moi; sinon, cette nuit je dirai tout,

CLXXII.ME Le lendemain
de la précédente,
La Même à la Même,
[Conduite sage-d'un vieux Mari: entrevue d'Edmond avec Zéphire.]

GAUDET est un Monstre; mais la

malice retombe sur sa tête : chère Amie, je t'écris sous les yeux de M. Trismégiste, d'un Homme que je révère ; qui... mai il m'arrête la main sur son éloge. Je vais donc te raconter simplement les faits.

Après m'avoir quittée hier, fais-tu la première démarche de M. Gaudet ? Levoici :

GAUDET à M. TRISMÉGISTE.

JE ne doute pas, Monsieur, que votre Femme ne vous soit fidelle ; mais comme une liaison que je lui fais pourrait devenir dangereuse, je dois à la probité dont je fais profession, de vous avertir que ce soir ; un ancien Amant, qui l'a recherchée avant vous, tentera de la voir en particulier. Je vous conseille de prévenir l'évènement, plutôt que de l'attendre : C'est un beau Garçon, & les Femmes sont faibles ! sur-tout lorsqu'un aimable Langoureux leur reproche en pleurant qu'elles sont des cruelles, des plus-qu'inhumaines, & qu'il jure qu'en les quittant, il va se poignarder, se pendre, ou se jeter à l'eau, suivant la qualité de la Personne. Cette ruse est bien aussi vieille que le monde ; cependant les Femmes en sont encore aussi facilement les dupes, que si on l'employait pour la première-fois. C'est qu'il est doux d'être trompée, quoiqu'il soit bien cruel de l'avoir

196 LE PAYSAN PERVERTI,
été. Adieu, Monsieur : suivez mon conseil ;
empêchez l'entrevue ; que le Galant s'en-
retourne avec quelque petit désagrément ;
& vous vous en trouverez bien.

Je suis, &c. GAUDET,

Après avoir reçu cette Lettre, M. Trismégiste n'a pas exactement suivi le conseil qu'on lui donnait. Il est venu me trouver ; il m'a fait plus d'amitiés que de coutume, & m'a demandé quelle était la nature de mon attachement pour lui. J'ai répondu suivant mon cœur, sans rien déguiser, Enfin, l'heure de la visite nocturne est venue, il m'a laissé libre : Edmond a paru ; & voici comme tout s'est passé.

— Pourquoi, mon chère Edmond, revenez-vous encore, après ce que vous savez de mes dispositions, & les Lettres qu'on doit vous avoir remises de ma part ? — Je viens pour calmer auprès de vous le trouble dont je suis agité ; pour me rapeler des temps plus heureux. — Ce calme que vous cherchez, une Autre peut vous le donner, sans manquer à des devoirs indispensables, puisqu'ils sont la base & le charme de la Société. — Je ne viens pas, ô mon Amie, vous engager à manquer aux vôtres, quoique Celui qui vous a vue tantôt, me suppose cette intention ; Non, madame, non : soyez

vertueuse ; vous êtes digne de l'être :... & moi , je ne mérite plus ni le bonheur , ni la vertu. — Mon cœur me dit le contraire , monsieur... Mais vous ne m'avez pas répondu sur une question... Les Lettres , que le P. D'Arras doit vous avoir remises ? — Quelles Lettres ? — De votre Cousine , de Madame Parangon : elle vous mands ; elle vous attend. — Elle !... Mais laissons , je vous prie , cette matière : moins que jamais je suis en état de profiter des bontés de ma Cousine... Un sor... une Furie... attachée sur mes pas nous a toujours séparés... Ah ! mon Amie ! que je suis malheureux !... — Vous m'effrayez , chère Edmond !... Ne me confiez - vous point cette nouvelle peine ? Soyez - sûr que je la partagerai ! — Et c'est l'unique adoucissement que j'espère... En voulant me faire du bien , Gaudet & D'Arras m'ont perdu !... Je ne fais , mais Gaudet se joue de tout... Moi-même j'avais cru que Laure... Il l'a trompée... Il vient d'épouser une vieille Fille , énormément laide : cette Fille a une Mère , ou une Trisayeule , je ne fais lequel , décrépite , mais ayant encore des prétentions , parcequ'on ne vieillit pas , dit - elle avec quarante - mille livres de rente ; elle est amoureuse , & de - plus exigeante à-proportion de sa laideur , qui

est assaisonnée de tout ce qui pourrait faire mourir de dégoût l'Homme le plus déterminé ; & cette Vieille , cette Vieille elle est ma Femme depuis huit jours.. Je me suis laissé conduire : cette Sybille décrépite , Veuve à-peine de trois mois d'un Jeune - homme de ving - cinq ans , se serait remariée à d'autres , & nous aurait enlevé la moitié de sa fortune ; car elle n'a assuré que vingt - mille livres de revenu à mon Ami , en lui donnant la Guenon qu'elle appelle sa Fille... Concevez ma peine , mon désespoir ! Il faut caresser cela ! Elle m'a déjà menacé de prendre un Galant ! Q'elle s'en donne trente , je n'en serai point jalous-. J'ai répondu , pour le consoler , que je m'attendais à de plus grands malheurs. — Eh ! peut-il en être un plus grand pour moi- (s'est-il écrié) ! J'ai pensé , d'après cette confidence , qu'il ne fallait plus lui faire de grands détails sur les Lettres de sa Cousine , & qu'il était à - propos de remettre ces explications après la mort de la vieille *Hou-hou* : mon enjoûment m'est un - peu revenu ; j'ai tâché d'égayer Edmond ; mais il est si profondément affecté , que je n'ai pu le faire sourire. Il s'est retiré d'assès bonne - heure , en me priant de lui permettre quelquefois de pareils entretiens. J'ai répondu , que j'y consentirais volontiers , & qu'il devait

bien savoir, que j'étais incapable de lui refuser aucune des choses qui ne blessaient pas mes devoirs.

Il a été à-peine sorti, que M. Trismégiste est entré; il m'a pris la main d'un air attendri, & m'a demandé avec douceur, pourquoi je n'étais pas au lit? Je suis demeurée sans répondre. — Vous n'êtes pas fausse (m'a-t-il dit); une Femme fausse aurait bien-vîte trouvé une réponse. Avec quî venez - vous de vous entretenir? Je n'ai pas balancé; j'ai répondu toute-honoreuse, — Avec Edmond-. Mon Mari m'a embrassée; — Je le fais (a-t-il repris); & je suis content de votre conversation: mais ne crais pas, mon Amie, qu'en sombre Jaloux, je ne m'occupe qu'à épier tes actions; tiens, lis-. Et il m'a remis la Lettre de M. Gaudet.

Je vais t'étonner, ma chère Laure: Considérant qu'un Homme tel que ce Traître était capable de tout; que d'ailleurs mon Mari connaissait ma façon-de-penser, j'ai suivi l'inspiration de mon cœur: j'ai tout dit à M. Trismégiste; & sans vouloir m'avilir, en me prêtant des vices dont je n'eus jamais que l'écorce, j'ai fait des aveus pénibles pour toute autre; mais qui ne m'ont presque rien coûté, par la bonté encourageante de celui qui m'écoutait. — Zéphire (m'a-

200 *LE PAYSAN PERVERTI,*
t-il dit, quand j'ai eu achevé) je vous remercie de votre franchise; je vous remercie de ne m'avoir pas fait votre confiance avant l'entretien que vous venez d'avoir avec Edmond : vous pouvez me rendre heureux par vos sentimens actuels ; je ne dois pas vous faire un crime de tout ce qui me fut étranger. Je lis à - présent dans votre cœur ; mieux que vous-même peut-être ; car l'aveu que vous venez de me faire , me donne la clé de mille choses qui me surprenaient en vous ; sur-tout de l'étonnement que j'ai plus d'une - fois remarqué dans vos yeux, lorsque vous entendiez parler des règles de la décence & de l'honnêteté : Zéphire (& pour preuve que vos aveus ne me donnent aucune répugnance pour vous, je veux vous conférer ce nom qui me plaît), ma Zéphire, vous aviez une âme vierge au sein du au lieu que tant d'autres, en ont une prostituée dans l'état le plus saint. Je te choisis de-nouveau, & avec connaissance de cause, pour ma Compagne & pour mon Épouse : donne-moi ta main, mon Amie, que je t'en fasse le serment. Ce discours m'a pénétrée ; je me suis jetée à ses genoux ; j'ai baisé sa main un million de fois, & je ne me suis relevée pour l'enbrasser, qu'à l'ordre absolu qu'il m'en a donné.

Depuis le moment que j'ai fait mon aveu, je suis plus légère, plus gaie; je me sens plus d'attachement pour l'Homme généreux qui m'a tout pardonné. Il semble que mon cœur soit devenu tranquille, & que le malheureux amour qui l'a tant déchiré, qui commandait en maître, ôse à-peine se montrer à-côté de ma reconnaissance & de mon devoir. . . Mais il n'est pas anéanti; hélas! je cesserais d'être quand il cessera d'exister dans mon cœur. . . J'oublie devant qui j'écris, mais je ne m'accoutumerai pas à abuser de sa bonté.

CLXXIII.^{ME}

GAUDET, à EDMOND.

[Il lui rend compte de sa conduite, & tourne en ridicule les dégoûts d'Edmond.]

POURQUOI donc fuir, s'attrister, gronder toujours? Est-ce que je t'ai marié avec ma Trisayeule pour que tu fusse son Mari? Envérité, tu *rassotes*, mon pauvre Edmond! N'étions-nous pas convenus de nos faits? Voyez un peu le grand tort que j'ai avec Monsieur? Il y a deux Partis; je prends celui dont la chaîne est de fer, qu'on ne doit pas espérer de briser, & je lui donne celui qui ne le retient qu'avec un fil à demi-pourri! Sa-

vez-vous bien, M. Edmond, que vous vous connaissez très-peu en procédés ? que vous auriez mérité un Ami égoïste, comme il en est tant ! Aureste, si la Fille vous tente, vous n'avez qu'à parler ; elle est bien votre très-humble servante, & je ne lui recommande pas d'être farouche. Elle vous lorgne, je crois, depuis quelques jours ? Et - puis vous savez que nous sommes dans un Pays dont on peut dire le mot d'*Abulzarage* aux Arabes ses Compatriotes : *Ancun de vous n'est assés noble pour donner ; Aucune de vos Femmes n'est assés sage pour refuser.*

Quant à la plainte grave de la Lettre à M. Trismégiste, qui te fait me bouder, depuis que *madame Zéphire* a bien voulu m'habiller à neuf (car tous ces bons caractères-là ne donneraient pas une part de médisance pour mille vertus) ; quant à cette Lettre, dis-je, comment un Garçon-d'esprit comme toi, n'a-t-il pas su voir qu'elle était écrite de - manière à mériter mille remerciemens ? Outre qu'elle ne disait rien de ce que je fais contre *Madame Zéphire*, je comptais que le vieil Imbécile empêcherait le rendévous ; qu'il serait ensuite jaloux sans rien dire, & que cette passion (la jalousie) très-analogue avec la constitution des Vicillards, & dans lesquels ile font des débaûches aussi fortes, que la Jeu-

nessé en fait en amour, minerait notre Homme, & le mettrait au pair de ma Trisayeule : Les choses ont différemment tourné ; je ne saurais prévoir les miracles : ta Zéphire est elle-même un prodige, ou du moins un phénomène. L'on ne fait plus quel fond faire sur les Femmes de ce Pays-ci ; les P agissent en Honnêtes-femmes, & les Honnêtes-femmes. Je ne veus pas dire une sottise ; mais aparemment que l'*Année-merveilleuse* aproche (1).

Reviens donc, Bonhomme, auprès de ta Baucis ; reviens, & la contente : une satisfaction soutenue est le poison des Vieilles ; le chagrin, les contradictions les nourrissent & raniment leurs ressorts usés : si donc tu ne veus par éterniser ton lien, reviens bien-vîte, & fais-nous bonne-mine : ta présence nous est nécessaire ici. L'on a bien de la peine à te faire ving-mille livres de rente !

CLXXIV.^{ME}

Le Même au Même.

[Gaudet entreprend de rebaisser & de déprimer tous les Arts.]

JE me suis aperçu, à notre dernière

(1) Il courait alors une prédiction, ou plutôt une plaisanterie, qui annonçait l'*Année merveilleuse*, où tous les usages, les inclinations des deux sexes, les vices, les vertus, &c, alaienz être renversés. [*Note de l'Éditeur*].

entrevue, que tu avais repris la peinture. A quoi penses-tu ? Ne sauras-tu donc rien faire qu'à - contre - temps ? Quand il aurait été bon de travailler, tu te livrais au plaisir : à - présent tu travailles ; au lieu de te divertir ! Songe plutôt, songe à faire naître les fleurs sous les pas de ton *utile* Compagne. Je fais bien que si tu travailles c'est pour te fuir toi - même , & plus encore ta *Baucis* ; mais tu te deshonorés : nous sommes dans un temps où l'exercice des beaux - arts est un ridicule. Qu'est-ce qu'un Artiste ? C'est un Ouvrier : les vrais Amateurs même sont obligés de se cacher aujourd'hui ; & ils ont raison : tout est manie en France , & l'on y voit nos Inutiles suivre d'une façon *mouttonière* tout ce qu'ils ont vu faire à d'autres : aujourd'hui Agronomes, sans connaître les premiers élémens d'Agriculture ; demain Machinistes ; ensuite Peintres , Graveurs , enfin Hommes-de-lettres , & toujours deshonorans chacun de ces Arts ou Sciences par leurs stupides essais , que des Faméliques ont l'infamie d'applaudir. Si ce n'est - pas - là un ridicule pernicieux , il n'en fut jamais sans-doute. Mais je vois une raison à cela : c'est que les Gens-de-condition , les Gens riches , sont incapables d'une pensée mâle & nourrie ; ils dissipent toujours , sans jamais recueillir :

aussi jamais chés eux une idée n'acquiert sa maturité; à-peine ébauchée elle est produite au dehors, fétus informe & débile; si ces Gens-là mettent la main aux Sciences & aux Arts, ils font éclore un ouvrage éthique; mais ils le caressent, ils le parent de colifichets, de rubans; ils lui mettent du blanc, du rouge; & cet éclat passager séduit l'Artiste; qui trouve plus facile de courir à la célébrité (ou plutôt à la mode) en les imitant. Chacun son métier, sans quoi tout est perdu.

Ce serait bien ici l'occasion d'étendre cette belle vérité; de prouver l'utilité de la différence des conditions & de la variété de leurs devoirs, celle des bien-féances &c; que la subsistance de celui qui fait, doit dépendre de celui qui fait-faire; que si le contraire existait vingt-quatre heures, la société serait détruite, & avec elle toutes les comodités de la vie. Les Hommes se sont naturellement classés eux-mêmes à-proportion de leur mérite, plutôt que de leur force: car il est aussi impossible dans le moral que tous les Hommes soient au même degré, qu'il l'est dans le physique, qu'ils puissent se donner la même stature, le même tempérament, & la même figure, &c. Si la capacité de chaque Homme ne l'avait pas dans l'origine physiquement classé, il aurait fallu que la politique s'en fût mêlée, & qu'elle eût distri-

bué les occupations : De-là , tout eût-il d'abord été égal , il aurait bientôt résulté une grande disparité entre les Individus & les Familles. Or la différence de la condition , telle qu'elle est aujourd'hui parmi nous , a fait une honte de certaines occupations : on apelle dans notre siècle, cette honte *préjugé* ; & moi je l'apelle *sagesse* : eh ! où en serions nous , si la fatigue ou l'orgueil n'empêchaient pas les Inutiles d'exécuter eux-mêmes les travaux de la campagne , de bâtir nos maisons , de nous faire nos souliers & nos habits ! bientôt le pain & le vin manqueraient ; les bâtimens s'écrouleraient sur nous , & nous ne serions ni chauffés (1) , ni vêtus. La bienfaisance d'état n'est donc pas un préjugé , mais une sage institution , comme je l'ai dit en parlant des Indiens.

L'envie *tatillone* des Inutiles de toucher à - sput , est ce qui perd les Arts en France. L'Apollon des Anciens fut à jus-

(1) Ce fut *Mécène* & l'esclavage qui gâtèrent le goût parmi les Romains (dit *Quintillien*) ; & *Auguste* lui même , qui tournait en ridicule le mauvais goût de son Favori , tombait souvent dans les défauts qu'il lui reprochait. *Sénèque* a donc eu raison de se justifier d'avance aux yeux de la postérité , en citant ces vers pitoyables du plus célèbre des *Amateurs* :

*Debilẽm facito manu ,
Debilẽm pede , cozã ; &c.*

te - titre nommé le Dieu du Soleil; & sans - doute c'était un emblème, par lequel ils voulaient exprimer, que le règne des Arts, comme le cours de l'Astre du jour, éclaire tour-à-tour les différentes régions: n'aguères il était midi à Paris; à-présent le soir s'aproche, & le plus beau jour se prépare à Londres. Parmi nous, Poésie, Littérature, Peinture, Sculpture, Architecture, Danse, Musique, tout a dégénéré; les choses de nécessité même sont traitées superficiellement, & nos Artisans comencent de faire aussi mal que nos Gens-de-lettres & nos Artistes. Le genre - humain vieillit; rien de plus facile à voir; il faut une révolution physique ou morale pour le rajeunir; enore je ne fais pas si la révolution morale suffirait; peut-être le bouleversement entier du globe est il nécessaire....

Qu'est-ce que notre *Poésie* actuelle? Du colifichet, du maniéré-dans les petites Pièces fugitives; du Tudesque dans les Tragédies: la douceur & l'harmonie des Vers s'éteignent avec le *Vieillard de Ferney*. Qu'est-ce que nos Romans? Des Contes rebatus; des polissonneries, ou de la métaphysique; ce genre d'ailleurs est si méprisé, comme trop facile, qu'il est abandonné aux Crapeuds des marais du Parnasse; tandis

que ce ne serait pas trop de tout le génie des Aigles pour le bien traiter : la Nation Française est inconcevable ; tout est mode chés elle , la mode gouverne tout ; c'est elle qui crée & fait considérer les Artistes , hors dans un point : la mode , le goût de la Nation est de lire des Romans , & la mode est d'en mépriser les Auteurs ; à - moins que ce Roman ne soit dialogué , réduit à vingt-quatre ou trente heures , & joué par une des trois *Académies Dramatiques*. (J'espère que si les Comédiens voyaient jamais cette dénomination , ils joueraient aussitôt & sans examen la première Pièce que je leur présenterais , fût - elle aussi mauvaise que les Tragédies de ***** , & les Comédies de *****). Mais nous n'en sommes pas sur ce que le genre pourrait être ; nous en sommes sur ce qu'il est : & il faut qu'il soit bien pitoyable , puisque tes deux petits Ouvrages que j'ai fait huer , étaient les meilleurs qui eussent paru depuis vingt-ans. Quans à l'Histoire , comment est-elle traitée ? On l'a réduite en *Anecdotes*. Les Sciences , depuis l'invention de l'Algèbre , ont un langage barbare , intelligible , rebutant , au moins pour les trois-quarts & demi du monde ; aussi les abandonne-t-on.

Qu'est - ce que la peinture ? Otez l'éclat

clat du coloris, nos tableaux ne sont plus que des estampes sans chaleur, sans correction, sans dessein; rien de si pauvre, & de si réglé que l'imagination de nos Peintres : ils s'imitent tous les uns les autres. Je fais bien que nous avons encore des *Boucher*, des *Vanloo*, des *Hallé*, & quelques autres : mais n'ai-je pas vu tous ces Grands-Hommes, en tablier, sous un anard, peindre les ais d'un carosse ?

Q'est - ce que notre Sculpture ? Elle ne travaille plus qu'en plâtre & en terre-cuite, tant elle semble craindre d'aller à la postérité. Compare la Statue de Louis - XV, avec celle de la Place-Vendôme; ses bas-reliefs, à ceux de la Place-des-Victoires.

Pour notre Architecture, ah ! le beau champ ! Voi nos édifices ? Je ne disconviendrai pas que la distribution des appartemens ne soit commode; mais c'est aux dépens de la solidité : depuis que j'ai suivi la construction d'une maison de Paris des fondemens à la couverture, je ne passe plus dans cette grande Ville qu'en tremblant; tout y est confié aux apuis circonvoisins; ce sont de vrais châteaux de cartes. Voila cependant le genre de construction dans lequel on dit que nous excélon, & que nous surpassons les An;

ciens. Mais que dire, du genre où notre infériorité est reconnue ? Que sont nos Salles-de-spectacle ? Je suis persuadé que si le feu prenait à l'Opéra (ce qui ne serait pas étonnant), & que la Salle consumée, obligéât d'en reconstruire une autre, le goût barbare prévaudrait encore : toute la France attendrait un chef-d'œuvre ; on citerait Naples, & l'on espérerait davantage, parce qu'il est toujours plus facile de perfectionner que d'inventer : mais non, la forme élégante des Jeux-de-paume serait encore préférée. Nos Constructeurs ressemblent aux Grammairiens - étymologistes, qui conservent aux mots leur orthographe bizarre pour en indiquer la racine : celle de nos Salles de-spectacle est un Jeu-de-paume : donc il faut que toute Salle-de-spectacle ait à - peu - près la forme d'un Jeu - de - paume, & d'une grange, première racine de Jeu-de-paume : c'est très-bien raisonné ! Nos autres édifices publics sont ou mesquins, ou colifichets, ou disparates ; le tout est froid, sans génie, sans invention.

Mais les Arts agréables, la *Danse*, par-exemple ? Pauvreté pure, tant que nous nous obstinerons à en demeurer aux *Éléments* : que font nos *Danseurs* de l'Opéra ? ils tricotent ; je préfère les *Sauteurs*

de *Nicolet* ; il y a là des tours-dé-force qui m'étonnent , & son Spectacle est du moins unique en ce genre. Ce n'est pas que le talent manque aux Danseurs de l'Opéra ; on ne saurait en avoir davantage que *D'Auberval* & la Demoiselle *Alard* , que *Vestris* & la Demoiselle *Guinard* : mais ils ne nous donnent que de beaux déploiemens , des pas bien faits , de l'élégance , des grâces , un-peu , mais bien-peu de volupté , des élémens en-un-mot. Que dirais-tu d'un Peintre qui se bornerait à faire supérieurement tantôt un œil , tantôt une jambe , une main , &c ? tu louerais ces détails , mais tu lui demanderais toujours une figure complète. La danse doit exprimer une action : c'est une balourdise des anciens *Piliers* de l'Opéra , de dire , que l'on saute pour sauter , comme les moutons bondissent , & que c'est imiter la nature : les Arts doivent imiter la belle-nature , la Nature raisonnable ; ils doivent peindre les mœurs ; toutes les danses des Sauvages expriment les différens goûts de ces Peuples. Mais , dira-t-on , la danse de *D'Auberval* ne peint-elle donc rien ? Passe ; elle peint la gaité française ; mais que nous peint *Vestris* , en se tenant sur une jambe , & tournant l'autre lentement à la hauteur du genou ? . . . Cela (je le répète) ne

vaut pas les tours-de-force des Baladins, & n'exprime tout-au-plûs qu'un ridicule amusement des cours de Colège.

Sûrement tu m'as pris pour un Ostrogorh, lorsque j'ai dit que la *Musique* déchéait parmi nous. Elle ne fait que de naître! (te seras-tu écrié). Et sur-le-champ tu t'ès rapelé *Rameau*, & toutes les jolies Comédies-ariètes qu'on admire. Je conviens du mérite de notre illustre Compatriote (& c'est avec complaisance, que je remarque combien la Bourgogne est féconde en Gens de mérite: les *Crébillon*, les *Buffon*, les *Piron*, les *Rameau*! quels noms! c'est l'Académie de la Capitale de la Bourgogne, qui a montré *J. J. Rousseau* à l'Europe étonnée; c'est sur ses confins que le Doyen du Parnasse s'est choisi une retraite, où il n'est pas étourdi des aboiemens hebdomadaires de *Cl.. &c*;) j'ai quelquefois trouvé à la musique de *Rameau*, ce je-ne-sai-quoi, ce charme inexprimable dont je parlerai tout-à-l'heure: il y a des airs heureux dans la Comédie-Arriète (1), & nous excélon dans la musique instrumentale. Mais

(1) Nous n'avons alors que le *Jardinier & son Seigneur*, le *Maître-en-droit*, le *Maréchal*, *On-ne-f'avise-jamais-de-tout*, le *Soldat-magicien*, &c. Il a paru depuis 1762, des chefs-d'œuvres en Musique, soit à la Comédie-Italienne, soit à l'Opé-

notre musique a-t-elle jamais produit les effets puissans de celle des Anciens ? Non sans-doute : & j'en devine la raison. Tu as quelquefois ouï chanter de ces airs faciles , qui semblaient à l'unisson de toutes tes fibres , & que tu savais dès que tu les avais entendus ; de ces airs qui t'arrachaient des larmes , on t'inspiraient une joie délicieuse ? Eh-bien , ressouvrens-toi que ces airs étaient simples , sans cadences , plutôt à la basse qu'au dessus ; ce n'était pas de la musique de nos Opéras ; encore moins de la musique italienne ; ce n'était pas non-plûs notre Vaudeville : qu'était-ce donc ? de la musique telle que l'avaient les Anciens. Je me souviendrai toute ma vie d'une Romance en patois bas - bourguignon , qu'une jeune Morvandaise chantait un soir durant les vandanges : 1.^{er} COUPLET. *L'Amante charge le Rossignol de répéter ses soupirs à son Amant , lorsqu'il ira dans les bocages faire paître ses troupeaux.* 2.^d COUPLET. *Elle le prie de charmer les ennuis de son Berger , en donnant à son ramage plus de force & d'éclat. : — Repète ses soupirs (lui dit-elle) , ton joli ramage en sera plus doux.* 3.^e COUPLET. *Elle lui promet en récompense , de défendre son nid , sa Famote , sa Péquiotte*

ra , où le célèbre *Gluck* vient de nous donner ce que les Gens-de-goût demandaient depuis si long-temps. [Note de l'Éditeur.]

214 LE PAYSAN PERVERTI ;

contre les Téméraires qui voudront en approcher (1). 4.^e COTPLET. Ah ! que ne fais-tu ton nid (lui dit-elle), aumilieu du joli buisson de lilas & de rosiers que j'ai planté dans le jardin de mon Père ! la rose l'ornerait , l'épine le défendrait , le lilas le cacherait. 5.^e ET DERNIER COUPLET. Là , joli Rossignolet , tu nous verrais tous les jours ; mon Ami t'apprendrait comme il faut aimer ; moi je t'apprendrait comme tu dois l'être. Rien de si beau dans la nature , rien de si touchant que la voix humaine ; le ramage des oiseaux n'est qu'un son vide : je ne saurais t'exprimer tout ce que me firent éprouver des paroles grossières , quoiqu'il y ait quelques pensées délicates , animées par un air naïf , simple , tendre , doux , sans roulades , sans dièzes , n'ayant qu'une note sur chaque syllabe , mais harmonieux , mélodieux de cette mélodie qui parle directement au cœur : pendant plus d'un mois , à mon réveil , ou lorsque je me trouvais seul , dans le jour , il me semblait entendre resoner

(1) Peur t'en gueurdónai,
 I te défandrai
 Et ton nidèt
 Tant joliet,
 Ta Famote,
 Ta Peuquiote
 Cònte qui venri
 Pou' lou treuvàti.

cet air charmant dans le lointain. Telle était, je pense, la musique Grecque. Aussi remarque bien qu'ils avaient presque toujours pour s'accompagner, des instrumens à cordes que l'on pinçait, tels que la harpe, la lyre, la cythare, le tympanon, &c. Si les flûtes, les musètes des Tibicènes accompagnaient le récit des Pièces Dramatiques, ce n'était pas un accompagnement harmonique proprement dit, & dans le goût des nôtres; c'était un son continu pour enfler la voix de l'Acteur: & la preuve, c'est que les Orateurs avaient aussi quelquefois une flûte d'accompagnement, pour qu'ils ne s'écartassent pas trop du ton convenable à leur voix: toute la différence qu'il y avait entre l'Acteur & l'Orateur, c'est qu'avec le premier, la flûte suivait les modulations de la Poésie, & qu'avec le second, elle n'avait que les inflexions légères de la fin des phrases. Mais en voila trop sur la Musique.

Quelle gloire trouveras-tu donc à cultiver des Arts qui ne sont plus le lot de ta condition; qui te détournent de tes devoirs essentiels; de l'étude nécessaire de la Jurisprudence: des Arts qui nous quittent, & qui ne peuvent plus honorer l'Artiste lui-même? En dépit de tes lumières, tu suivras le mauvais-goût, quoiqu'avec de bons modèles: parceque le goût, bon ou mauvais, est une espèce d'épidémie

qui se comunique ; toutes les Sciences & tous les Arts en offrent une preuve : tu auras de faibles succès de ton vivant ; & tu seras mis au rang des Maîtres corrupteurs du goût par la postérité. Après le Mariage que nous venons de faire , prends des idées plus relevées, ou laisse-toi conduire par moi qui les ai : il faut devenir Protecteur , au lieu de Protégé. Que les Arts s'envolent ; que nous fait cela ? Nous ne les fixerons pas nous seuls : voyons-les donc tranquillement passer à l'avidie & jalouse Angleterre : si quelque chose peut nous en consoler , c'est que peut-être elle nous surpassera dans le solide & le grand-beau ; mais dans le joli & le colifichet , elle n'approchera jamais de nous : n'en est-ce donc pas assez pour des Athéniens-Sybarites (1) ?

J'ai encore une crainte ; comme tous les goûts te prennent successivement , ne te viendra-t-il pas bientôt en pensée de quitter le Tribunal , & de suivre le parti des Armes ? Tu aimes la gloire ; celles des Armes est ce qu'on peut nommer *la grande gloire* : & comme tout se correspond proportionnellement , le blâme qui

(1) Peut-être ne trouve-t-on qu'à Paris de ces Hommes-femmes , qui ont au plus haut degré le goût des petits détails : Ce ridicule est très-grand , & serait digne d'être donné aux Français en un Aête : Je suis fâché qu'on ait abandonné ce sujet à Nicolet. [Note de Gaudet].

s'y trouve, plus souvent que la gloire, est le *grand blâme*. Qu'est-ce que l'Art-Militaire, mon Ami? Dans son origine, ce fut l'Art estimable & nécessaire de défendre sa liberté, sa Femme, ses Enfans, ses Proches, sa Patrie: ensuite, ce fut l'Art *brigand* & criminel de surprendre des Voisins tranquilles, de les massacrer, d'en faire des Esclaves, & de dégrader ainsi la triste humanité. L'Art de la guerre a produit tous les vices & tous les crimes du monde, en établissant tout-à-coup l'inégalité monstrueuse qui se trouve du Maître à l'Esclave; inégalité qui ôte à ce dernier la liberté, les mœurs & toute vertu: cette inégalité extrême nous a si fort révoltés en Europe, que nous en avons anéanti le nom, en conservant néanmoins la chose. Car on sait que quoiqu'il n'y ait plus d'Esclaves de droit, il existe une autre extrême inégalité qui n'est pas moins funeste aux mœurs; c'est celle qui met toute les richesses entre les mains d'un tiers des Hommes, à la merci duquel sont les deux autres tiers: honneur, probité, subsistance, tout dépend de ceux qui ont les richesses. Ainsi, pour qu'il y eût aujourd'hui des mœurs en Europe, il faudrait que tous les Riches fussent vertueux. Mais cela est moralement impos-

sible, puisqu'ils doivent avoir plus de passions, à-raison de la succulence de leur nourriture, de leur oisiveté, de leurs amusemens &c: c'est donc des plus vicieux de plus emportés, de plus voluptueux d'entre-nous que dépendent nos mœurs? Après cela, doit-on être surpris de leur dépravation! Qu'est-ce que la guerre? C'est un métier où le Soldat va machinalement tuer ou se faire tuer, sans connaissance, sans mérite de sa part: où l'Officier va vivre dans un camp, où il tâche de s'amuser par le jeu, de briller, de jouir de tous les plaisirs des Villes corrompues; où il s'épuise en folles dépenses, dont il se fait ensuite un titre pour demander des pensions: la Guerre est un métier, où l'on va exposer sa vie, desoler des Provinces, & mettre à sac l'honneur de pauvres Fillètes qui n'en peuvent-mès, pour les querelles particulières des Princes; pour des intrigues de leurs Ministres ou de leurs Maitresses: où l'on sacrifie des milliers d'Hommes par de froides combinaisons faites dans le cabinet, & loin du danger.... Va donc, Edmond, va servir de victime aux caprices d'une Femmelète; va.... Je ne connais rien de plus vil, que de ressembler à des Dogues anglais, qui se batent l'un contre l'autre à mort, pour le plaisir d'un Maître.

Quel état estimerons-nous donc, me diras-tu? Le nôtre: celui dont l'importance ne vient point d'imposans dehors ou d'un éclat passager, mais d'un pouvoir réel, continu. Es-tu capable de sentir toutes les prérogatives de ton nouvel état?.. Va, je saurai t'en faire apercevoir, quand un Millionnaire, ou une jolie Plaideuse viendront te solliciter. Dans la passe où nous voici, mon chère, il faut voir le monde, nous faire des Amis, former des liaisons utiles, nous donner une importance qui puisse imposer: la circonstance qui nous a portés au rang que nous occupons, est unique; c'est un coup-du sort; mais il n'en est pas moins vrai, que ceux qui nous ont faits, soutiendront leur ouvrage; nous pouvons encore monter, mais non descendre. Qui fait même jusqu'où nous pouvons aller, avec mes vastes projets? Nous sommes deux, & cette union intime qui règne entre nous, par laquelle les biens de l'un ont toujours été ceux de l'autre, nous rend plus capables de grandes choses; nous avons quatre bons yeux, & deux fortes têtes, car la tienne vaut son prix. *Alberoni* n'avait que la sienne, & devint Ministre: qu'était-il? moins que nous: je me sens autant de génie que cet Homme, d'autant plus illustre, que c'est

220 LE PAYSAN PERVERTI,
de plus bas, qu'il est parvenu au sommet.

Je vais à-présent te détailler tout le plan de notre conduite future. Le premier point, c'est de nous enrichir : nous avons à nous-deux quarante-mille livres de rente par nos Femmes ; il faut les doubler ; & pour y parvenir

(*Supression considérable que l'Editeur est obligé de faire ici.*)

Quant à ta manière d'envisager tout cela ; je n'ai qu'un mot à te dire : *Cela se fait.* Depuis longtemps , je te recommande d'envisager les choses qui se font ordinairement , comme légitimes : & ce n'est pas sans raison : *On*, n'a jamais tort ; dès qu'il peut s'appliquer à une chose , il la justifie : *on* dit , *on* fait , *on* craint , *on* peut , toutes les choses qui comencent par une de ces phrases , sont permises , fussent-elles défendues par toutes les lois. Méprise donc souverainement ceux qui prennent le rôle de *Lamentateurs*, de *Gémisseurs* sur les abus : rien de plus aisé que ce rôle-là : mais rien de si sot , rien qui marque plus un cœur lâche & un pauvre esprit. Fais attention à tous ceux qui s'en acquittent le mieux : c'est ce vieux Libertin , qui a joué , & ne le saurait plus ; cette vieille Bègueule , qui souhaiterait que le goût de la beauté fût passé avec ses charmes ; c'est ce Gueus à qui ses moyens ne per-

mettent pas de satisfaire ses passions: c'est cet Hypocrite, qui fait en cachète ce qu'il ffronde en public, &c.

CLXXV.^{me}

PIERROT, à Madame PARANGON.

[Plusieurs Lettres que j'écrivis à Edmond n'ayant pas tenu, je m'adressai à cette Dame.]

MADAME: pourrions-nous savoir, par votre moyen, des nouvelles de notre Frère Edmond ? Voila très-longtemps qu'il ne nous écrit plus ; & vous avez tant de bontés pour notre Famille, & vous vous y intéressez si fort, que si vous ne savez pas ce qui se passe, Personne ne le saura. Par-quoi donc, ma très-chère Dame, je ne vous prie pas de vous informer, & de nous tirer de peine: mais je vous marque simplement que nous y sommes ; & je fais bien que ça suffit avec vous. Mon pauvre Père & ma pauvre Mère vous présentent mille respects : & ma Mère en son particulier, ne vous recommande pas son Urlule, pour laquelle vous avez tant fait, & faites encore tant; mais elle vous supplie à-genous & à-mains-jointes, que jamais vous ne souffriez qu'elle vous requite. Et moi, madame, je m'y joins. Ma Femme vous présente ses respects ; & vous les agréerez, car vous

savez que c'est une bonne âme, & une digne Epouse, & je remercie tous les jours le Bondieu de me l'avoir donnée. Et si quelqu'un avait été sage, il aurait eu un bonheur encore plus grand, parcequ'il ferait plus de contens que le mien.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Nos Enfans comencent à grandir : mon Edmond ressemble à son Parein ; je ne saurais le regarder, sans que les larmes ne me viennent aux yeus. Ma Fille Colètte parle à tout-moment de vous : aussi vous êtes si bonne en son rencontre !

————— *M. M. M.* —————
C L X X V I. M E Réponse.

[M^{me} Parangon nous apprend le Mariage d'Edmond avec la Vieille.]

MON chér Pierre : votre Frère est marié à Paris : c'est une vérité dont le P. d'Arras vient de convenir, parceque je lui ai dit que je le savais déjà. Aussitôt que j'ai eu votre Lettre, j'ai mis la main à la plume, pour écrire à votre Frère ce que je vais vous transcrire ici.

M. M E P A R A N G O N, à E D M O N D.

J'AI coutume de prendre mon parti quand les choses sont faites, mon Cousin. Cependant je ne reviens qu'avec peine de l'étonnement que m'a causé votre dernière démarche ; il égale au moins le vôtre de m'en voir instruite. Quoi ! l'intérêt le plus bas vous a guidé,

seul, seul ? Je ne vous reconais plus. Maîtreve de reproches. Vous êtes un-peu moins coupable que si vous eussiez reçu mes Lettres. Je ne fais si je dois admirer celle qui m'instruit, ou m'en plaindre ; je voudrais bien connaître qu'elle espèce de Femme c'est ; je trouve à sa Lettre une naïveté que je n'ai jamais vue nulle part : sa manière de faire des aveus est neuve ; le motif qui l'y porte est noble : cette Femme était digne de me doner une leçon.

Faites savoir de vos nouvelles à vos Parents, mon Cousin : il n'est pas bien de les laisser dans l'inquiétude : une Autre vous dirait cela plus durement. Puisque votre démarche, au fond n'est pas un crime, vous ne deviez point, & ne devez plus la cacher ; un Père, une Mère, un Frère comme votre Aîné ne devaient pas ignorer votre mariage. Votre Sœur vous embrasse : quant à moi, je suis, & serai toujours la même, non par faiblesse, mais parceque j'aurais trop à rougir de ce que j'ai été, si je changeais aujourd'hui.

Voilà ce que je lui marque. Je joins à cette Lettre, celle dont il y est parlé, que j'ai reçue d'une Inconnue, & la Réponse que j'y ai faite. Je m'abstiens de toute réflexion. Adieu, mon chér Pierre : je suis toute à vous & à votre chère Famille. J'enbrasse mille-fois ma petite Colète.

[Les deux Lettres dont il est ici question, se trouvant aussi dans la suivante, j'y renvoye.]

CLXXVII. ME

ZÉPHIRE, à LAURE.

[Elle lui fait part d'une démarche auprès de M.^{me} Parangon, & de la Réponse de cette Dame.]

IL y a dix ou douze jours que j'écrivis à M.^{me} Parangon, suivant ton avis, ma chère Laure, & je vois par l'événement que tu avais raison. Comme tu n'as pas vu ma Lettre, je t'en envoie le brouillon, pour que tu le lises avant la Réponse qu'on y a faite.

LETTRE de ZÉPHIRE, à M.^{me} PARANGON

J'AI des torts, avec vous, Madame; vous les ignorez, & j'aurais pu ne jamais les découvrir. Mais ce qui va sans-doute vous surprendre, c'est que dans le temps où je les ai eus, j'ignorais qu'il fût mal d'en avoir; j'ignorais même qu'ils fussent des torts. L'éducation nous fait ce que nous sommes; je suis la preuve de cette vérité. Elevée par une Femme sans principes & sans mœurs, j'ignorais qu'il y eût des principes & des mœurs: les actions que je fais aujourd'hui être des crimes, les habitudes dans lesquelles je reconnais des vices dégradans, je les voyais alors comme des choses indifférences; je rapportais tout à moi, parceque celle qui m'élevait, rapportait tout à elle: je n'avais en-propre ni mes sen-

timens , ni mes actions , ni mon corps ; tout était subordonné à l'espèce de trafic que l'on faisait de moi ; & je regardais cela come légitime : je cherchais seulement à me d'édoma-ger , en traitant les autres comme on me traitait. J'envisage à-présent avec frayeur l'abîme où j'étais engloutie ; & par un retour naturel , je songe coment j'en ai été retirée : toutes les fois que cette pensée m'occupe , j'éprouve une allégresse accompagnée d'un certain frémissement. Come on m'assure que j'étais plus ignorante que coupable , & que celui qui a plus que Personne le droit de s'intéresser à ce que je fus , paraît content de moi , jusqu'à me pardonner la fourberie par laquelle je suis entrée dans un état que je ne méritais pas , j'ai peu de regrets , & point de remords ; je suis heureuse enfin. Mais plus je le suis , & plus je songe au premier Auteur de ma félicité : c'est Edmond , c'est votre Cousin , Madame , qui me fit faire le premier pas vers l'honêteté , en m'inspirant la plus vive tendresse : mon âme sortit de l'engourdissement ou elle croupissait ; la douce chaleur de l'amour fit germer des qualités que je ne me connaissais pas : je devins généreuse ; mon égoïsme disparut. Je puisai quelques idées de morale dans les entretiens d'Edmond ; la beauté d'une action honête me charma ; je fis peu , mais ce peu annonça que je pouvais faire beaucoup. Cependant j'ignorais encore ce qu'on

comme devoit ; & si parfaitement , que lorsque je me déterminai à me marier , je n'avois d'autre bus , que de servir Edmond ; je lui rapportais toute mon existence , & je le mettois ainsi volontairement à la place de celle qui jusqu'alors en avoit abusé.

Mais après mon mariage , environée de Persones honêtes , dont je m'étois d'abord crue l'égale , je compris par leurs discours ; qu'il y avoit des principes d'honneur ; de probité , de décence. Je consultai Edmond dans un de nos entretiens particuliers ; il fut assez Honnête-homme pour ne me rien déguiser : il m'indiqua les Livres qui pourraient m'instruire ; il me dit coment il falloit m'y prendre pour intéroger des Femmes âgées , prudentes , estimables , sans me comettre. Je m'instruisis donc. Un voile épais tomba de devant mes yeux ; j'eus peur de moi-même. Le Mari que le Ciel m'a donné dans sa miséricorde , fut consulté à son tour : il acheva de m'éclairer ; cet Homme respectable est aujourd'hui mon Confident , Madame , il règle toutes mes démarches , & m'a conseillé de vous écrire cette Lettre. Il fait que je suis attachée à Edmond ; mais il sait aussi que mon desir le plus vif est que vous vous chargiez de faire le bonheur de cet Homme qui nous est chér. Madame , lorsque je n'étais pas encore éclairée , je reçus deux de vos Lettres les plus importantes pour Edmond , & je les retins. J'en suis

en desespoir aujourd'hui , & je veux tâcher de réparer ma faute. Écrivez à votre Cousin ; chargez mon Mari de la Lettre , & soyez sûr que lui & moi nous ferons l'impossible pour le rendre à la seule Personne qui ait de véritables droits sur lui. Ne vous embarrassez pas d'un mariage fait avec une Vieille fort riche ; c'est un faible obstacle , que la Nature va détruire.... Mais en recevant Edmond de ma main , ne soyez pas jalouse s'il conserve de moi quelque souvenir. Je finis , en attendant l'honneur d'une réponse , &c.

RÉPONSE de M.^{me} PARANGON.

AVANT de vous répondre , Madame , je me suis informée au P. D'Arras des détails du mariage dont vous ne me dites qu'un mot. Il m'a suffisamment instruite : mais ce qu'il ne m'a pas dit , c'est qu'il y eût au monde une Personne come vous ; Madame J'ai relu dix fois votre Lettre , & toujours avec un nouvel étonnement : je vous y répons sans mystère , d'après ce que vous me marquez que vous m'écrivez par les conseils de M. votre Mari. Je consentirais donc à recevoir mon Cousin de vos mains & à vos conditions , s'il était encore en votre pouvoir de me le donner. Mais vous voyez trop que cet obstacle , que vous traitez de bagatelle , n'en est pas moins insurmontable , pour n'être pas de durée ; encore , qui peut vous en répondre ?

228 LE PAYSAN PERVERTI,

d'ailleurs , cette idée révoltante , d'attendre la mort d'une Femme... vous me permettrez de l'éloigner de mon imagination. Cependant , Madame , ne croyez pas que je refuse vos bons offices ; ils sont offerts d'une manière trop séduisante , trop vraie , trop de mon goût , en un-mot , pour ne pas exciter ma reconnaissance ; je souhaite vivement de vous devoir le bonheur de mon Cousin. Veillez sur ses démarches , Madame , & daignez m'en instruire , afin que de-concert , nous en tirions le parti qui lui sera le plus avantageux. Je suis , Madame , avec les sentimens distingués que vous méritez , &c.

D'après cela , mon Ami , seconde-moi , pour observer Edmond. Il faudra saisir le premier moment favorable pour nous en enparer à notre tour , & l'enlever à Gaudet. Je veux croire cet Homme un véritable Ami ; mais il est trop dangereux. Ce qui me surprend en lui , c'est qu'il est sans principes par principe : il s'est fait un système d'inconduite , monstrueux à-la-vérité , mais dont l'ensemble a une certaine harmonie. Ma chère Laure , abandonne tes projets de vengeance contre un pareil Homme ; ils tourneraient contre toi. Je suis fâchée que tu voyes Obscurophile : ces Femmes-là sont pour les autres Femmes , ce que Gaudet est pour Edmond. Respecte-toi toi-même ;

Il ne faut pas s'avilir, pour faire peine à un Tièrs. Adieu : m. Trismégiste ne déjeûne jamais sans moi; il ne faut pas le faire attendre.

CLXXVIII.^{ME}

ZEPHIRE, à LAURE.

(Elle lui annonce qu'Edmond & Gaudet sont revêtus de la charge d'.....)

MONDIEU! j'en reviens encore à la conduite de ce Gaudet! Qu'elle m'inquiète! m. Trismégiste m'apprend qu'il vient de faire asseoir Edmond.... qu'il s'est assis lui-même.
Est-ce là leur place?

: : : : : : : : : : : : : : : :
Laure, ma chère Laure, vient demeurer avec moi; quitte toutes tes idées de vengeance; elles t'aviliraient. Ne vois donc plus cette Obscurophile. Elle te rendra comme elle. Tu ne manqueras pas ici d'agrémens. Je n'aurais jamais cru, & sans-doute on n'imaginera pas facilement comment une Jeune-femme peut être heureuse avec un Vieillard. C'est pourtant la vérité que je *la* suis : & si m. Trismégiste me rend heureuse, moi! moi! juge de te qu'aurait trouvé en lui une Personne plus honnête! une Femme qui n'aurait pas à combattre de malheur.

230 **LE PAYSAN PARVENU,**
reuses habitudes; dont le cœur n'aurait pas un Maître!.. Tu fais comme est mon Mari; c'est un Vieillard propre, encore vif, d'agréable humeur; ne répétant jamais ce qu'il fait qu'on a bien entendu; tendre, complaisant, prévenant, mais comme on doit l'être à son âge, sans inopportunité: s'occupant toujours de moi; en mon absence, pour me procurer des aises, des comodités, & prévenir toutes desirs que je puis lui avoir donné lieu de pénétrer: affectant en ma présence un air libre; se déroband sans affectation aux remercimens les mieux mérités. Voilà, je crois, comme seraient tous les Vieillards raisonnables, mariés à de Jeunes-femmes; si celles-ci voulaient s'y prêter: pour peu qu'on fasse, les Vieillards sont contents; une caresse, une complaisance, un mot agréable, un ton affectueux, les voila comblés: cela est il donc si difficile? Ainsi tu ne trouveras ici que des agrémens, & tu n'entendras sur-tout jamais de querelles de ménage. Tu partageras mes amusemens; ils sont très-variés: M. Trismégiste met son bonheur à me les voir goûter: dès qu'il s'apercevra combien je t'aime, tu lui deviendras chère! Ah! mon Amie! qu'il est doux de penser que notre existence fait le bonheur de quelqu'un!... Et voila ce qu'Edmond est

pour moi : qu'il vive ; qu'il soit content ; & je me trouve heureuse.

Mais ce Gaudet ! s'il est un véritable Ami, quel dommage, qu'il ne soit pas vertueux ! C'aurait été pour Edmond un Génie protecteur :.... s'il est un faus Ami, quel crime a donc comis l'Infortuné, pour mériter d'être invinciblement trompé ! Adieu, ma chère Laure. Je suis plus tranquile, depuis que j'ai écrit à M.^{me} Parangon.

C L X X I X . M E

EDMOND, à PIERROT.

(Il m'écrit enfin , & me conte ses affaires.)

PARDONNE un trop long-silence, chère Aîné : mais j'attendais pour t'écrire que mes affaires eussent pris la tournure heureuse qu'elles ont aujourd'hui. Je me suis fait passer Avocat ; ce préalable étant nécessaire, pour posséder une charge..... [*Qu'il suffise au Lecteur de savoir que cette charge était dans la haute Magistrature : Nous nous imposons silence sur des choses qu'on ne pourra deviner, par le soin que nous avons pris de les voiler.*] De-plus, il faut être en état de soutenir son rang ; & j'y suis chère Aîné. Tu vas applaudir à ma conduite. Je ne me suis point comporté en étourdi, en Jeune-homme qui ne songe qu'au plaisir des

232 LE PAYSAN PERVERT ;
sens ; mais en Vieillard sensé , & comme
tu l'aurais fait ; j'ai choisi pour Femme
une Dame respectable , à laquelle j'ai eu
le bonheur de plaire ; elle a près de soi-
xante-quinze ans. Tu vois , chér Aîné ,
que les bons principes qu'on a reçus dans
la jeunesse , portent leur fruit tôt ou tard ,
& qu'on se sent toujours de l'éducation
qu'on a eue. Ma respectable Epouse n'a
qu'une Fille de feu M. son Fils , ou Petit-
fils , âgée d'environ trente ans ; un de
mes Amis a épousé cette Demoiselle ;
& par cette double alliance , nous avons
à nous-deux toute la fortune d'une Mai-
son de robe très riche : J'espère que nos
Parens approuveront ma démarche , &
qu'ils voudront bien la ratifier , en me
donnant leur bénédiction. Ma Femme se
joint à moi , pour obtenir cette grâce , &
voici deux ou trois lignes qu'elle veut
bien se donner la peine d'écrire :

*CHER Papa & chère Maman : Je suis de
1687 ; ainsi je ne suis pas faite d'hier :
mais crayez que depuis que je suis au mon-
de , je n'ai jamais joui de la vie comme je
fais avec votre chér Enfant. Il est si doux ,
si poli , si conplaisant ;
envérité , j'en suis folle ; il me fait-faire
comme l'écrevisse , au lieu de vieillir , je
rajeunis. Adieu , Papa & Maman : ma
main*

main tremble un-peu ; mais c'est de joie de sentir celle de mon Chou qui la conduit. J'enbrasse mes Frères & Sœurs, mes Neveux & Nièces.

Tu vois, cher Aîné, comme elle pense à mon égard. Ecris-moi par l'ordinaire prochain : ne ménage pas mon crédit, tant pour toi, que pour nos Parents & Connaissances. Je suis, &c.

P. S. Un mot des petites Créatures.

Mon adresse : *A Monsieur, Monsieur R** De L.-B. C. d. R. e. f. C. d. P. d. P. en son Hôtel rue du Demisaint, quartier du Louvre.*

C L X X X . M E

GAUDET, à EDMOND.

(L'enjoûment & l'esprit de cette Lettre, marquent comment Gaudet savait gouverner Edmond.)

EH-BIEN, mon chér Trisayeul, comment vont les plaisirs de la campagne? Es-tu content de moi? Je retiens ici la Vieille & ma Guenon; je t'envoie, comme malgré toi, dans un endroit délicieux; avec qui? avec quatre Femmes charmantes! & moi, je demeure courageusement à faire la partie du Siècle *passé*, de la Fille, & de quelques autres Antiquités qui figureraient à-merveilles dans le cabinet

de M. le Comte de Caylus. Malgré tout cela, je gage que je suis peut-être plus heureux que toi ? tu ne fais jouir de rien ; & moi , je me fais un amusement de tout. Hier , par-exemple , je me donnai le plaisir de faire des recherches sur la manière de traiter la galanterie dans les belles années de Louis XIV. : un Livre vivant m'a fourni des découvertes curieuses ; c'est une Douairière qui , étant petite fille , avait été attachée à M.^{me} Fontange. Elle me fit voir les choses les plus singulières , & me confirma le Vers d'Ovide , en parlant des Vieilles , *hic serendus ager*. Ce serait bien ici le lieu de parodier une Lettre de ta Zéphire , que je surpris l'autre jour à ma Laure , & de m'écrier : Ah ! mon Ami, qu'il est doux d'exciter la reconnaissance d'une bonne Vieille , abandonnée de tout le monde ! de

[Nous supprimons le reste de parodie.] Envérité , il me prend quelquefois des accès de goût pour ma Femme elle-même , & depuis notre mariage , j'aurais été deux-fois tenté de l'enbrasser , sans cette malheureuse dent safranée qui lui sort de la bouche , & cette grosse verrue qu'elle a sur le nez , qui n'imité pas mal une corne-de rhinocéros.

Parle pour moi à Laure , tandis que tu l'as à la campagne ; il est étonnant qu'elle

soit la dupe de la farce que nous jouons : auresse, elle n'en aura que plus de plaisir, quand le dénouement arrivera.

A-présent, mon Cher, dis-moi si ta situation actuelle ne vaut pas mieux que celle de Comédien, d'Auteur, ou de Peintre ? Les honneurs te précèdent ; les plaisirs suivent tes pas ; l'amitié te sert de toutes les manières : car si ta Société actuelle t'ennuie, parle, je t'en enverrai d'autres.

Je crains que la Lettre que je t'ai conseillé d'écrire à ton Frère, aura produit un merveilleux effet : tes Bonne-gens auront été charmés du style & de l'écriture tremblotante de ma Trisayeule : depuis ton départ, ne lui ai-je pas fait accraire qu'elle a écrit ces quatre lignes ridicules, que nous lui avons prêtées, & qu'elle n'a jamais lues ? Elle s'accuse envérité de les avoir écrites un soir après souper, qu'elle avait un-peu trop sablé de champagne, & elle en est toute honteuse. A-propos d'elle, il faut que je lui fasse la cour ; je lui ai déjà persuadé qu'elle vaut mieux que sa Petite-fille (ce qui pourrait bien-être) : par ce moyen, j'aurai par-devers moi une expérience physique sur les fruits secs, qui sera le pendant de quelques autres sur les fruits trop verts que je fis autrefois ; je crains que ces

236 *LE PAYSAN PERVERTI,*
deux extrêmes sont un pauvre régal;
mais il faut avoir goûté de tout.

C'est jour de poste pour l'arrivée des
Lettres de Bourgogne; je ne fermerai
pas celle-ci que je ne sache si nous avons
Réponse de ton Frère, & que je n'aye
vu si mes conjectures sont vraies en tout;
car pour en partie, j'en suis sûr:

. Après la suivante reçue.

Ma-foi j'étais bien bon de douter de
mon succès. J'aurais pu te faire moi-
même la Réponse. Adieu, & prends plûs
de confiance en moi: sur-tout suis mes
avis pour ta chère Bégueule m.^{me} Pa-
rangon: car je la crains, depuis que
d'Arras a fait la sottise de te renvoyer
ses Lettres sans me consulter. N'est-ce
pas assés pour elle que nous lui laissons
son Ursule, dont la vertu ravaudée &
les charmes rapetassés lui font-faire les
plus amples & les plus misanthropiques
réflexions! Mais pour toi, morbleu! je
ne m'en fierai à Personne qu'à ton Ami,
Prêt-à-tout, GAUDET.

C L X X X I . M E

P I E R R O T , à E D M O N D .

[Au sujet de deux injustices, je porte mes plaintes
à Edmond avec une présomption condamnable.)

Nous étions bien en peine, quand

nous avons reçu ta Lettre, mon chér Edmond : mais enfin, Dieu soit loué : car je ne pense pas qu'une aussi bonne & riche Dame que celle que tu as épousée t'aurait pris, sans être assurée de toi : & nous avons besoin, mon Ami, de quelque gloire extraordinaire, pour réparer tout le mal qu'on a dit ici contre toi, & qui nous rendait la moquerie des Gens du Pays; ce qui faisait baisser la tête à notre Père & à notre Mère, & leur nâvrait le cœur. Mais à-présent nous allons aler tête-levée; & pour comen- cer à profiter des tes offres, je te dirai que je recomande à ta Religion, comme on vous dit à vous autres, l'affaire du Cousin Jaquot Boujat, qui est accusé de faus signe. Or voici comme la chose s'est faite : Il sagissait de recevoir un Procureur pour notre petite Jurisdiction, & il falait signer quelque chose pour la forme seulement, en qualité de Greffier : le Juge & le Procureur-Fiscal firent signer le nom qu'ils voulurent à Jaquot, qui était fort jeune alors, car il n'avait que dix-huit ans : le Juge & le Procureur-Fiscal sont morts tous-deux, & il y en a d'autres en leurs places : c'est ce qui fait que des Ennemis de Jaquot ont rapelé la pièce du faus-seing pour le perdre : & tu fais que dans nos

238 **LE PAYSAN FERVERTI,**
petites Justices, cette affaire prendrait
une mauvaise-tournure : car pour de
l'argent, on y passe les grandes choses,
& on y fait des fantômes de *bibus*.
Je te recomande donc notre Parent :
c'était un Jeune-garçon sans expérience ;
l'Acte ne porte préjudice à Personne,
c'est un chiffon à brûler, conservé mal-
à-propos chés le Greffier. En voila bien
assés la-dessus, mon Ami. Je passe à
une autre affaire. Nos Frères Georget &
Bertrand viennent d'essuyer une perte
fort grosse. Un Richard de la Ville leur
a ôté la meilleure de leurs vignes, par
un procès, que la protection lui a fait
gagner ; & nos Frères n'osent en apeler
à Paris, de-crainte de se ruiner tout-à-
fait en frais. Le Père Servigné en est
mort de chagrin, car il était fort atta-
ché à cet héritage, qu'il cultivait avec
conplaisance : on dit ici, qu'il avait
le bon droit de son côté ; mais il y a eu
je ne fais quoi d'oublié dans le titre
d'acquisition qui a servi de prétexte pour
le dépouiller. Si tu peux quelque chose
dans cette affaire, nous avons confiance
que tu ne t'y épargneras pas. Mais que
diras-tu donc de ce Conseiller d'Au **,
qui repense à Ursule ? Il est vrai qu'il ne
fait pas tout. Mais te voila, toi.....
est-ce que ça ne pourrait pas faire câdreg

le mariage de notre Sœur? ça m'est avis, à moi. Écris lui voir là-dessus; elle t'écouterà sans-doute. Autre point à traiter. Il y a ici des Enfans, dont j'ai pris deux chés moi dans le temps d'affliction, & on m'en a donné une troisième qu'on a voulu qui fût élevée avec eux; ils viennent comme des peupliers, & sont jolis comme on n'en voit point: Tu me connais trop bien, pour penser que je sois las de les garder; mais tu m'en demandes des nouvelles, & je crains qu'il est temps de faire quelque chose pour eux. Le petit Garçon a bientôt dix ans; la petite Fille en a huit; & la petite Etrangère en a cinq. Adieu, mon chér Edmond. Notre Père, notre Mère, & toute la Famille se recommandent à madame ton Epouse, & lui font leurs sincères salutations.

CLXXXII.^{ME} Réponse.

(Voici une Lettre qui combla mon cœur de vanité, mais Dieu a su m'en punir.)

QUAND tu recevras la présente, chér Aîné, la vigne ôtée à nos Frères, leur aura été rendue. Ce n'est pas à moi qui tu en as l'obligation; j'ai un Ami qui est....., & qui s'est montré bien plus ardent que moi. Le Richard, mandé.

140 LE PAYSAN PERVERTI,
ici, a été tancé comme il le méritait ;
ses titres ont été examinés, comparés,
reconnus faux, & jetés au feu ; il a signé
un abandon. Il est bon de faire sen-
tir à ces petits Bourgillons de province
ce que l'on est, & ce qu'on peut.....
J'envoie en-outre à nos Frères, une som-
me de mille écus, pour les indemniser ;
& à toi mon Ami, la pension des *trois*
Enfans, de *tous-trois*, c'est une dette qui
me regarde, il n'en est pas de plus sacrée.
Je te previens en-outre, que je vais les
prendre *tous-trois* avec moi : ma Fem-
me, à qui j'en ai parlé, brûle d'envie
de les avoir auprès d'elle ; elle veut les
adopter, & sur-tout les aimer comme
s'ils étaient à elle. Mon Ami, mon chér
Aîné, je te fais une prière, dont je ne
t'explique pas le motif, c'est que j'attens
de ton amitié que tu me les envoie *tous-*
trois ; je veux absolument avoir la *tette*
de cinq ans : garde le secret sur ma de-
mande, afin que tu n'ayes point d'obsta-
cles à surmonter. Cette Enfant m'est bien
chère ; & d'autant plûs, que j'ai été
longtemps à croire que sa Mère l'a-
vait perdue pour toujours : une expres-
sion à double sens m'avait jeté dans cette
erreur, dont on ne crut pas devoir me
détromper. Grâce au Ciel ! on l'avait
confiée à la chère Sœur ton Epouse, & le
moment

moment où je l'ai appris par le P. D'Arras, a été le plus agréable moment de ma vie. Ne diffère à me les envoyer *tous-trois*, & surtout celle-là, que le moins qu'il te sera possible: ma Femme a un projet en leur faveur, dont je desire vivement de voir l'exécution.

Quant à notre Cousin Jaquôt, dis-lui qu'il soit tranquille, & que je le prens sous ma protection. Je vais écrire à nos petits Justiciers, que s'ils s'avisent de faire une démarche, je saurai leur apprendre à vivre. Adieu, chér Aîné: la plus douce satisfaction dont je jouisse dans mon nouvel état, c'est de pouvoir vous servir tous, & vous faire respecter de ceux qui vous dédaignaient auparavant. Mes respects à nos très-honorés Père & Mère. Ma Femme les salue.

CLXX XIII.^{me}

LAURE, à ZÉPHIRE.

[Coupable conduite de Gaudet.]

IL faut convenir que nos Gens ont plus de bonheur que je n'en espérais: cela tient; & pourtant je ne me sens pas tranquille. Je suis magnifiquement logée, & j'ai dans un quartier de Paris, le nom & le rang que j'ai perdu dans l'autre: mais je crains une catastrophe: Quand notre bonheur & notre sécurité dépendent de la mort de deux Persones, ils ne sont guère assurés! La Vieille est malade; Gaudet a employé la recotte des plaisirs pour en délivrer Edmond, qui est le plus impatient;

mais la Jeune se porte bien : & mon Traître me dit qu'il en est charmé ; il m'assure que ce petit aiguillon de crainte & d'inquiétude empêche l'amour de s'endormir, & fait que nous sommes plus heureux. Je ne goûte pas trop cela.

Une chose que j'ai trouvée bien extraordinaire, c'est qu'Edmond ait fait venir ici trois Enfans ; le Fils de la première Femme, élevé dans une sorte de secret, une Fille à laquelle je m'intéresse beaucoup, pour les raisons que je te dirai, avec une Troisième que je ne connais pas ; c'est un vrai bijou, & sans-doute une Enfant d'amour, car elle en a la beauté, l'air fripon & malin : La vieille Douairière est folle de celle-ci, qui est la plus jeune ; cependant elle ne l'a pas plus avantagée que les autres : car tu fais apparemment que M. Gaudet a fait en sorte que la Vieille laissât aux Enfans par testament tout ce qu'elle n'a pas donné au Père. M.^{me} Desarra (c'est le nom qu'a pris mon Traître, depuis son élévation) a donné les mains à cet arrangement, & pour ce qui la regarde, a fait les mêmes dispositions. Je ne désapprouve pas tout ceci.

Je vais répondre à présent à la conversation particulière que nous eumes hier. Ta grossesse ne me surprend pas, quoique tu la regardes comme un phénomène, après ton genre de vie : ma Chère, dans ton ancien état, elle est une semi-preuve d'une do-

mi-vertu : Je t'avoûrai pourtant qu'elle m'afflige : si son époque ne précède ton mariage que de huit jours , il faut garder le silence , & laisser à M. Trismégiste une idée qui pourrait le flater beaucoup : Si tu dares de plus loin , il faudra recourir à sa bonté. Mais , malgré ta répugnance pour le premier parti , je souhaite vivement que tu sois dans le cas d'en faire usage. Réfléchis sérieusement là-dessus , & consulte-moi avant que d'agir.

Ces idées sont tristes : pour t'en distraire , je vais te rendre tout-chaud un trait qu'on vient de me raconter : M. Gaudet en est le Héros , & l'aventure est assés plaisante , quoiqu'elle ait un côté désagréable pour lui. Il avait doné un diamant à Obscurofile (avec laquelle je suis brouillée , par parenthèse), dans une certaine circonstance que tu imagineras facilement. Il fut chés elle il y a huit ou dix jours : il fut très bien reçu de la petite Danseuse. Il avait au doigt un diamant d'emprunt beaucoup plus beau que celui qu'il avait doné : il eut soin de le faire briller : Obscurofile ne manqua pas d'en avoir envie : on rendit le 1.^{er} , pour avoir le 2.^d Lorsque M. Gaudet en fut saisi , loin de doner le beau diamant il se mit à rire , en disant : — Eh bien , si je voulais t'attraper , ne tiendrait-il pas qu'à moi ? tu veus que je te done une fort-belle bague , mais fausse , pour une fine : va , mon Cœur , je suis trop honête pour avoir un pareil procédé : voilà ton dia-

mant : je ne voudrais pas te priver d'une chose qui te flatte , & que je t'ai donnée—. En même-temps il tire de sa poche un diamant faus , parfaitement senblable à celui qu'il avait repris, & le met au doigt de la Dupe : puis après avoir fortifié la connaissance, l'habile Redresseur s'est évadé. Mais non content de ce qu'il venait de faire , arrivé chés lui , le malin Personage à écrit une Lettre anonyme à la petite *Ariane* , compagne & rivale très-jalouse d'Obscurophile , par laquelle il la met au fait du tout qui vient d'être joué : les motifs n'étaient pas oubliés ; non plus que cinq Galans favorisés en même-temps. Tu peux imaginer qu'à la première rencontre au Foyer , Ariane n'a pas manqué d'examiner le diamant , de s'écrier qu'il était faus ; & sur le démenti donné , de le parier. On mande *Tesnières* : il décide que c'est du faus. Obscurophile humiliée , confondue , raillée , s'en est trouvée-mal , & n'a pu danser ce soir-là. Mais on prétend qu'il lui est échappé de dire en se retirant chés elle, qu'elle était vengée. Ce mot m'explique quelques expressions obscures de M. Gaudet , & sa conduite à mon égard depuis notre demi-reconciliation : Il me disait ce matin , en parlant de la Vieille : *Hélas ! je suis le canal de sa maladie.*

Pour te dire ce que je pense , je desapprouve ce tout ; il est au moins imprudent : il me semble que des Gens intéressés à ne pas faire

ouvrir les yeus sur leur conduite, ne doivent rien se permettre qui puisse étonner ou faire rire. M. le ****, que je vois quelquefois à mes genous (& qui vient de m'interrompre pendant que je t'écrivais) me disait tout-à-l'heure une chose qui augmente mes frayeurs. — Le Magistrat de la Police fait tout ce qui arrive à Paris, presque sur-le-champ, tant il est bien servi : c'est tant-pis pour la canaille, mais c'est un inestimable avantage pour le Citoyen honnête. Il m'a expliqué les moyens qu'on emploie. Ils sont sûrs. Eh-bon Dieu ! si nos Gens. . . si la Cour savait.

Adieu, ma chère : ta Zaïre me force de finir. Ne fais rien sans me consulter.

CLXXXIV.^{me}

GAUDET, à EDMOND.

[Il avoue sa maladie, & la scélératesse qu'elle lui a donné occasion de faire.]

CE qu'on t'a dit est vrai : mais d'honneur je n'en suis pas fâché. A-la-vérité, je ne l'aurais pas fait exprès : mais j'en ai tiré tout le parti possible. Elle n'ira pas imaginer le genre de son indisposition. Mon traitement est presque fini : grâces à M. De-Pr.**, j'en suis quitte, & j'ai peu souffert : mais Obscurophile ! elle me le payera, je te le jure. Pars sur-le-champ : le danger augmente. Adieu.

CLXXXV.^{ME}

ZÉPHIRE, à LAURE.

Conduite de Zéphire avec son Mari, dans une circonstance bien delicate.]

LA maladie de la Vieille, & l'inspection qu'on t'a donnée ses ses derniers momens, chère Laure, m'ont privée de t'avoir auprès de moi dans une circonstance où tu m'aurais été bien nécessaire : Zaïre te dira tout cela. Je suis accouchée depuis huit jours, & me porte assés bien depuis deux seulement. Je ne vais t'écrire que les confidences. La Famille de mon Mari regarde l'Enfant comme né à sept mois. Pour moi, j'ai fait mon-devoir, un-peu tard, il est vrai; mais je ne me croyais pas si avancée. M. Trismégiste s'étant aproché de mon lit, pour voir l'Enfant, j'ai pris sa main, & l'ai pressée dans les miennes. Nous étions seuls. — Toujours des aveus à vous faire (lui ai-je dit), & des grâces à vous demander, — Je vous entens (m'a-t-il répondu) soyez tranquille; je ne vois à l'Enfant que vos traits; c'est votre sang; je le regarderai comme étant du mien. Depuis que vous êtes à moi, vous avez réparé tous le passé. Cependant, j'ai un reproche à vous faire; c'est que vous avez caché trop longtempz votre état, & que vous pourriez en avoir souffert... Ma chère Femme, que tout nous soit commun à l'avenir, penées,

desirs, projets, fortune. Je m'expliquerai davantage dans un autre temps : mais voilà mon Héritier. Je veux qu'il se nomme *Zé- phir-Edmond-Joseph*, & qu'il réunisse ainsi tous nos noms.

Adieu ; chère Laure. Un mot de tout ceci de ma part, à Celui que la nouvelle intéresse.

CLXXXVII.^{me} Réponse.

[Mort de la Vieille.]

LA Vieille est morte de ce matin. Si comme tu me l'as dit plusieurs fois, le mariage d'Edmond avec la Dame que tu fais, est nécessaire au repos de ton Mari, & à ta propre satisfaction, écris toi-même à cette Dame. L'occasion de l'attacher à M. Gaudet, est on ne saurait plus favorable ; il se donne tous les soins, pour l'arrangement de la succession, où il est seule partie avec Edmond ; puisque M.^{me} de Sarra par le droit de la nature est héritière unique. C'est ce qui fait que les deux Amis ne sont pas encore exposés aux désagréments que je redoute pour eux de la part des Collatéraux, qui ont menacé déjà plus d'une fois. Mais la sécurité ne durera pas longtems. Celle qui leur procure n'est pas bien, & tous les jours elle irrite son mal par son genre-de-vie. Adieu, ma Chère. Je te dirai qu'Obseurophite m'est venu voir ; elle est fusieuse du tout que M. Gaudet lui a joué ; mais elle prétend se justifier sur le reste.

CLXXXVII. ME Même jour
que la précédente.

ZÉPHIRE, à M. ME PARANGON.

[Elle l'engage à venir s'enparer d'Edmond.]

MADAME; je fais que ce n'est pas à notre sexe à faire les premières démarches; mais il s'agit d'un Malade, d'un esprit subjugé; il faut le guérir, l'arracher à la séduction, l'en empêcher de nous échapper, ou plutôt empêcher qu'il ne s'échappe à lui-même. Edmond est libre: Ce mot dit tout. J'ose réclamer votre présence ici; elle seule pourra quelque chose. Venez donc, Madame, voir, outre l'Homme qui nous est cher à toutes-deux, une Femme qui vous honore, & qui attend à se régler sur les sentimens qu'elle vous inspirera, pour s'estimer elle-même. J'ai l'honneur d'être, &c.
M. Trismégiste me charge de vous assurer de la profonde vénération.

CLXXXVIII. ME

Madame PARANGON, à M. LOISEAU.

[Elle se promet le sort le plus heureux.]

Mais voici encore une fois à Paris, mes chers Amis, & j'espère de voir bientôt la fin de toutes mes peines. Edmond est libre nous nous sommes vus; & les premiers sentimens

de la nature se font sentir.

ont reparu come je les desirais. . . . Ma Tienne ! ah ! qui me l'aurait dit, qu'il m'en coûterait tant de naufrages avant que d'arriver au port ! . . . Mais c'est le sort inévitable de toutes les passions illégitimes. . . . Enfin, il paraît que la céleste Justice est satisfaite : mon Cousin est absolument changé : il est redevenu tel que vous le vites arriver à Au**.

Mais je ne serai pas absolument tranquille, tant que je le saurai à la portée de M. Gaudet. Je me tais sur la conduite de cet Homme. Peut-être va-t-il rendre justice à Laure, & empêcher la perte de cette pauvre Créature, qui a de très-mauvaises Connaissances. Je ne mets pas du nombre une Dame Trismégiste, la même qui m'a donné avis de tout ce qui se passait, & qui m'a marqué le moment de partir : c'est une charmante Femme, ou plutôt c'est un prodige : je vous la ferai connaître, & vous m'en remercierez. La pauvre Ursule est restée à Au**. Mondieu ! quand je pense à elle ; que je me rappelle comme elle fut d'abord, comme elle a été ensuite ; & que je vois comme elle est aujourd'hui, je me demande si tout ce qui lui est arrivé n'est pas un songe ? Adieu, mes chers Amis. Je vous quitte pour aller chés Edmond, qui n'est pas venu me prendre à l'heure qu'il m'avait donnée. Vous aurez bientôt de mes nouvelles, & plus détaillées & plus agréables sans-doute.



LXXIX.ME

LAURE, à ZAÏRE.

[Zéphire est blessé par Edmond.]

ZAÏRE, empare-toi de M. Trismégiste ;
& ne souffre pas qu'il vienne ici. Mon En-
fant ! c'est une scène horrible ! Ta pauvre
Maitresse est blessé dangereusement... Sois
bien attentive : Je serai reconnaissant.
Adieu, ma Fille.

FIN de la Sixième Partie, & du Tome III.

79802893

LISTE des Ouvrages de l'Auteur:

(De tous les Romans postérieurs à ceux du célèbre Abbé PREVOT, il n'y en a pas qui renferment plus de morale & d'instruction que les Ouvrages de l'Auteur des IDÉES SINGULIÈRES. Le Public a prouvé leur mérite en les achetant. Presque tous ont été contrefaits; & plusieurs ont été réimprimés par l'Auteur même).

LA FAMILLE VERTUEUSE, IV Parties.

LUCILE, ou LES PROGRÈS DE LA VERTU, I Partie.

On vient d'en donner une seconde édition, sous le titre de LA FILLE ENLEVÉE, &c. en II Parties.

LA CONFIDENCE NÉCESSAIRE, Lettres Angl. II P.

L'ORFELINE FRANÇAISE, ou FANCHETTE, III Parties.

On réimprime ce petit Ouvrage.

LA FILLE NATURELLE, seconde édition, II Parties.

IDÉES SINGULIÈRES, trois vol. in-8°, savoir:

LE PORNOGRAPHE, ou LA Prostitution réformée.

LA MIMOGRAPHE, ou LE Théâtre réformé.

On va réimprimer ce Tome, & le refondre entièrement.

LES GYNOGRAPHES, ou la Femme réformée, sous pres.

L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE, IV Parties.

ADÈLE DE COMM., ou LETTRES D'UNE FILLE

A SON PÈRE,

V Parties.

LA FEMME dans les trois États de FILLE,

D'ÉPOUSE & DE MÈRE, Histoire morale,

comique & véritable.

III Parties.

LE MÉNAGE PARISIEN, ou DÉLIÉE & SOTENTOUT,
II Parties.

**LES NOUVEAUX MÉMOIRES D'UN HOMME-
DE-QUALITÉ,** II Parties,
Deux morceaux de la I Partie, & la II moins les
vingt premières pages font de l'Auteur.

LE FIN-MATOIS, ou Histoire du Grand-Tacaño,
traduit de l'espagnol de Quévêdo, III Parties.
Il n'y a de l'Auteur que les PRÉFACES, les NOTES
de la fin des Volumes, & les Sept Chapitres
qui terminent le FIN-MATOIS, que Quévêdo
laisse prêt à s'embarquer pour les Indes.

**LES DANGERS DE LA VILLE, ou LE PAYSAN PER-
VERTI,** Histoire récente, mise au jour sur les vé-
ritables Lettres des Personages, IV T, en VIII Part.

L'ÉCOLE DES PÈRES, III Tomes.

Le NOUVEL-ÉMILE, sous presse, IV Tomes.

Tous ces Ouvrages se trouvent à Paris, chés
LA VEUVE DUCHÈNE, HUMBLLOT, LEJAY, VALADE,
rue S.-Jacques; DURAND, rue Galande; DE-HANSY,
Font-au-change; DELALAIN, rue de la Comédie-fran-
çaise, MÉRIGOT, quai des Augustins, & ESPRIT,
Lib. de S. A. S. mgr le Duc de Chartres, au Palais-royal.

Meinertzhagen

10. 3. 80

